

DANIEL LESUEUR

Invincible Charme



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

23-31, PASSAGE CHOISEUL, 23-31

Sommaire

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XV

XVI

XVII

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur

I

— Mademoiselle, votre jument s’impatiente. Aurai-je l’honneur de vous mettre en selle ?

— Merci, monsieur, mon père le fait toujours. »

Réponse un peu sèche, dont le coupant ne s’émoussa d’aucun sourire. François de Mauclain eut un recul, avec une ombre de rougeur sur son visage mince, distingué et dur. Odette se retourna vers son père, le colonel marquis de Ribeyran, qui, au moment de commencer la chasse, écoutait le rapport des valets de limiers.

À quelque distance, un jeune homme, un lieutenant de chasseurs à cheval, occupé à desserrer la gourmette de sa monture, mais qui observait à coups d’œil vifs et anxieux l’attitude de M. de Mauclain, eut un mouvement intérieur de joie. Ce mouvement se traduisit par une caresse aux naseaux de sa bête et par un furtif sourire. Puis, la gourmette arrangée, il ne put se tenir de contempler pendant quelques secondes M^{lle} de Ribeyran.

Elle lui apparaissait presque de dos, et la tête en profil perdu. Une merveille, ce profil de fierté et de délicatesse, sous la mutinerie du petit tricorne, et dans l’ombre cuivrée des bouclettes brunes. On eût dit un portrait de Lawrence, une de ces jeunes chasseresses de noble sang anglo-saxon, d’une si royale hardiesse sous les traits de la plus frêle et délicieuse féminité. La taille s’amincissait dans l’habit écarlate, et, sous l’étroite jupe bleue d’amazone, les jambes se devinaient longues, fines et nerveuses. Créature de beauté, fleur humaine précieuse et rare, épanouie dans le miracle de ses vingt ans, et toute rayonnante d’un tel charme que, dans la campagne, quand elle passait, les paysans, les chemineaux, les êtres les plus rudes, les plus engourdis de laideur et de misère la saluaient spontanément

et parfois la suivaient du regard avec une admiration sans insolence, un naïf sourire d'extase.

Jean Valdret ferma les yeux, respira profondément, suffoqué par le flot d'attendrissement qui lui noya le cœur. Dans l'obscurité de ses paupières, soudain il la revit, tout enfant, si petite, si lumineusement blanche parmi la frisure sombre et rousse de ses cheveux, si affectueuse, d'une gaieté si sage que lui-même, alors garçonnet en culottes courtes, pensait que le petit Jésus aurait dû être une fille et ressembler à Odette pour qu'il pût vraiment l'adorer de tout son cœur.

Ah ! que ne pouvait-il revenir à ce temps-là, où il la tutoyait en jouant avec elle, dans l'ignorance bénie de l'abîme d'humiliation et de mystère le séparant d'elle à jamais !

Cette réflexion du jeune lieutenant lui fit tourner son regard vers l'homme qui les avait élevés l'un et l'autre, — mais dans quelles conditions différentes, avec quelle inégalité de sollicitude, — vers le marquis de Ribeyran, son père à elle, son parrain par pitié, par charité, à lui. Un parrain qu'il n'appelait même plus par ce nom de parenté illusoire, qu'il nommait maintenant « mon colonel », depuis qu'au sortir de Saint-Cyr la hiérarchie militaire avait aggravé, par la distance immense du grade, la distance déjà si sensible entre le bienfaiteur hautain et le pauvre enfant naturel ignorant à jamais son père.

« Mon père... » se dit Jean Valdret. « Il l'a connu, lui, le marquis de Ribeyran. Pourquoi donc, grands dieux ! a-t-il prêté l'affreux serment de ne jamais m'apprendre à quel homme je dois la naissance ? Pourquoi m'a-t-il arraché celui de ne pas chercher à le savoir ? »

La mélancolie de Jean — cette mélancolie de la jeunesse où se mêlent tant d'orgueil, un tel soulèvement d'espoir qu'elle est presque une volupté — s'imprégnait de la douceur un peu sauvage du moment et du lieu.

Le rendez-vous de chasse était au carrefour de la Butte Saint-André. De cette hauteur un peu découverte, l'œil apercevait, moutonnant jusqu'à l'horizon, des cimes que la nudité de l'automne faisaient noires, glacées de mauve, avec çà et là de grandes traînées d'or ou de pourpre mourante. Au-dessus, la soie bleuâtre du ciel se tendait à travers une mousseline de vapeurs. Sous les taillis proches, les feuilles amoncelées des hêtres

développaient sur le sol un tapis d'un rouge intense. Et toute une violence de parfums s'exaspérait dans la fraîcheur de l'air : des parfums de mort végétale, l'âme délivrée des plantes s'exhalant en un âcre soupir, un ruissellement de sèves défaillantes, une symphonie d'aromes passionnés et douloureux, qui répandaient une ivresse de force et de fatalité parmi les sens et les cerveaux humains.

Dans ce décor, trente chevaux tout sellés attendaient sous leurs couvertures. Quelques femmes en amazone, des hommes en habit de chasse et des officiers en dolman bleu ciel, en bouffantes culottes rouges, en bottes fines, piétinaient avec des airs rieurs et frileux la première gelée blanche de l'année poudrant le sol jaune et l'herbe pâle. Les chiens couplés pleuraient d'impatience et tiraient sur les hardes, que les valets retenaient avec de bruyantes et parfois cinglantes objurgations de la voix et du fouet. À l'écart, un break et un boghei promettaient leurs confortables banquettes aux gens âgés ou paresseux.

M^{me} de Ribeyran — la marquise Pauline, comme on l'appelait — aurait mieux aimé se dire malade et rester au château que de réclamer un instant le secours de ces voitures. Déjà en selle, sur son grand alezan, elle redressait, dans une position impeccable, dans une attitude élégante malgré tout, sa taille dont la quarantaine épaississait les lignes. Belle encore, elle n'avait jamais possédé l'exquise pureté de traits de sa fille Odette ni le singulier prestige émanant de cette enfant. Elle s'en rendait compte, ne jalousant rien, trop foncièrement bonne et tendre pour nourrir cette secrète amertume torturante des mères coquettes devant l'épanouissement, si rapide, de leurs filles. Pourtant pas une femme plus qu'elle n'était ravagée par l'effroi de la déchéance physique. C'était moins le regret de ne plus plaire, de ne plus lire dans les yeux des hommes un désir que, chez elle, aucune complicité voluptueuse n'avait jamais rendu troublant, — c'était moins ce regret que le désespoir de perdre chaque jour un trésor inappréciable : le trésor de sa souple jeunesse éprise d'exercices physiques, de sa peau fraîche qui bravait les veilles et le hâle, de son intrépidité devant les fatigues, de tout ce qui lui avait permis d'être pour son mari, pour ce Robert de Ribeyran qu'elle adorait toujours, le camarade aussi bien que l'amante, le compagnon de route toujours dispos en même temps que la maîtresse toujours jolie.

Près de cet homme d'acier, de cet actif parmi les actifs, de cet officier qui, aujourd'hui, à quarante-sept ans, restait leste et robuste comme à vingt-cinq, la marquise Pauline avait mené la vie qu'elle aimait, une vie de simple et loyale tendresse dans une joie perpétuelle de plein air, d'horizons changeants, de prouesses, de chasses, de chevauchées, de voyages. Elle adorait tous les sports. Elle n'aimait ni broder, ni lire, ni essayer des toilettes. Elle ignorait le plaisir des coquetteries dangereuses. Et, presque toujours à cheval à côté de son mari, partout où le devoir militaire ne réclamait pas l'officier, elle n'avait connu ni les inquiétudes jalouses, ni les rivalités de salon.

Elle commençait à souffrir secrètement, parce que tout cela devenait le passé. Elle ne sautait plus sans aide et d'un seul bond léger de sa selle à terre ; après un temps de trot soutenu, elle avait des palpitations ; elle frissonnait sous la cinglée du vent dans les haltes muettes où l'on tend l'oreille aux sonneries lointaines des trompes. Le matin même, devant sa glace, en boutonnant son habit rouge, tout à coup son visage lui était apparu si blême, si fané par le voisinage de la redoutable couleur, qu'elle avait arraché son costume de chasse pour revêtir une amazone noire. Le chapeau haut de forme, d'ailleurs, convenait mieux que le lampion à la gravité récente de quelques touffes grises dans l'épaisseur de ses bandeaux, lourdement bouffants sur les tempes. Oh ! la mélancolie de ces cruels indices ! Était-il possible que la vie s'envolât d'une fuite si vertigineuse !... Bientôt le jour viendrait où elle serait une douairière à tête blanche qui s'appuierait, lourde et lasse, à la balustrade des perrons pour voir partir, dans des éclats de gaieté, la galopade de la jeunesse. Elle recevrait l'hommage indifférent du respect. Elle ne serait plus une femme ni pour son mari ni pour personne.

C'était, devant elle, trente ans, quarante ans peut-être de mort lente avant la mort. Car elle ne penserait plus à autre chose. Ce qui lui restait de vigueur charmante serait sans profit, puisque, tous les jours, elle en constaterait l'usure. Et ce qui répugnait à sa fierté, c'est que cette souffrance était sans grandeur.

Elle appela :

— « Jean, venez donc. »

Car elle s'impatientait des lenteurs du rapport, qui la laissaient immobile, dans le décor tragique d'automne, pareil à la désolation de sa pensée.

Le lieutenant s'approcha. Elle eut pour lui un sourire maternel. Jadis, quand il était enfant, elle l'avait détesté, parce qu'elle l'avait cru le fils de son mari, le gage d'un premier et inoubliable amour. Certaines attitudes mystérieuses ou douloureuses de M. de Ribeyran lui donnaient alors l'idée que cette passion soupçonnée restait saignante et que jamais sa propre tendresse, à elle, n'en effacerait l'âcre souvenir. Puis les serments solennels de cet homme d'honneur l'avaient rassurée. Jean n'était pas le fils de Robert. Celui-ci, d'ailleurs, à mesure que le jeune garçon grandissait, semblait lui fermer son cœur. Nul abandon n'avait jamais existé entre le parrain et le filleul. Mais, au cours des années, une froideur s'accroissait entre eux, qui, chez le marquis, devenait parfois de la dureté. M^{me} de Ribeyran, au contraire, sa jalousie une fois éteinte, s'apitoyait sur l'enfant solitaire, l'abritait dans sa bonté chaude, et, peu à peu, se mettait à l'aimer. Elle aurait tant voulu avoir un fils ! L'espèce de rivalité sexuelle qui fait que les filles appartiennent surtout au père et les garçons à la mère, rendait passionnée l'affection paternelle du marquis pour Odette, tandis qu'elle laissait un peu vide le cœur de la marquise Pauline. Jean Valdret, à son propre insu, prenait graduellement la place vacante, et, durant l'adolescence des deux enfants, la seule ombre de désaccord qui eût parfois divisé le ménage, était venue de là : M. de Ribeyran n'ayant qu'éloignement et rigueur pour le petit étranger, dont il était, par des circonstances connues de lui seul, l'unique et d'ailleurs libéral protecteur ; M^{me} de Ribeyran attirant l'orphelin, le choyant, tendant à le traiter comme leur propre fille Odette. Le penchant de la marquise était d'autant plus difficile à condamner ou à combattre qu'il se justifiait par la beauté, l'intelligence, la délicatesse de sentiments, la conduite irréprochable de l'enfant adoptif. Si elle avait pu lire en lui, elle eût ajouté à ces raisons la reconnaissance profonde et le culte filial que lui avait voués le jeune homme. Mais ceci, elle le devinait à peine, car la réserve naturelle à Jean Valdret s'augmentant par la notion de sa position inférieure et fautive, il ne témoignait à sa bienfaitrice que le plus cérémonieux respect.

En ce moment, son képi à la main, la bride de son cheval passée au bras, il se tenait à pied devant la marquise Pauline. Elle se pencha sur sa selle, avec un sourire affectueux, pour lui dire :

— « Eh bien, mon cher enfant, pourquoi ne part-on pas ? Que fait donc votre colonel ? »

— M. de Ribeyran est embarrassé, » répondit Jean. « La forêt est très vive. Nous avons au rapport plusieurs quatrièmes têtes et un dix-cors, mais tous avec des daguets et des hardes de biches. Les chiens vont certainement se diviser sur plusieurs chasses. Mon colonel voudrait éviter cela, et discute minutieusement l'attaque avec son fidèle Cadier.

— Oh ! Cadier... » fit la marquise, » il connaît son affaire. Mais c'est l'être le plus indécis qui soit. Si Robert tire de lui un conseil un peu net, il aura de la chance. »

Elle parlait du premier piqueux, en ce moment à côté de son maître, qui interrogeait les valets de limiers sur la position des enceintes. De dos, les deux hommes avaient même taille, même tenue : on eût presque pu confondre le marquis Robert de Ribeyran, colonel de cavalerie, portant un des noms les plus nobles et les plus anciens de France, sous son costume de maître d'équipage de ses chasses d'Alvère, avec le petit-fils d'anciens serfs de sa famille, Albin Cadier, vêtu exactement comme lui, ayant même quelques galons de plus sur l'habit rouge, la pique de vénerie marquant ses fonctions de premier piqueux. De face, c'était autre chose, surtout si l'on entendait leurs voix. L'abîme de la race, alors, sautait aux yeux. Les traits fins, les yeux de lumière et de fierté, l'organe au timbre rare, à l'accent autoritaire de l'officier supérieur n'admettaient pas de comparaison avec le visage terreux, le regard brouillé et la parole gutturale de son ancien ordonnance.

M. de Ribeyran avait pour Cadier une partialité à propos de laquelle Odette le taquinait, — Odette, la seule personne au monde qui pût se permettre de le taquiner. Cette faveur où le hautain gentilhomme tenait Cadier agaçait un peu la marquise Pauline. Quand elle s'était mariée, ce rustre lui était apparu comme une puissance dans la maison où elle entendait commander seule à côté du maître. Sans doute elle admettait une dette de reconnaissance envers cet homme, à cause de son dévouement

durant la guerre de 1870. Car Robert ne lui devait rien moins que la vie. Le marquis, alors sous-lieutenant, avait pris part à la charge fameuse de Sedan ; et c'était toute une histoire héroïque de l'officier blessé, couché évanoui en travers de la selle par son ordonnance, défendu à coups de sabre contre des uhlans, et finalement emporté à l'abri loin du champ de bataille. Malgré cet acte inoubliable, M^{me} de Ribeyran trouvait excessive la familiarité confidentielle témoignée à cet inférieur par son mari, de qui elle ne pouvait obtenir elle-même ni familiarité ni confidences. Pourtant, comme elle était incapable d'un sentiment amer, son intolérance n'allait qu'à certaines critiques inoffensives, comme celle de tout à l'heure sur le caractère indécis de Cadier. Et elle reconnaissait que le marquis avait parfaitement agi en le mettant à la tête du chenil quand il avait quitté le service militaire. Comme premier piqueux, il était irréprochable, s'entendant au dressage des chiens, au soin des chevaux, connaissant à fond les mœurs et les ruses des animaux, et n'ignorant pas un sentier de cette forêt d'Alvère, dont M. de Ribeyran avait loué la chasse à courre, et où il invitait aujourd'hui les officiers de son régiment.

— « Je comprends, » reprenait la marquise Pauline, « que mon mari ne veuille pas manquer l'hallali, cette fois entre toutes. C'est la première chasse donnée depuis que le régiment a pris garnison à Étampes. Presque tous vos camarades sont des nôtres, et dîneront ce soir au château de Ribeyran. Depuis que Robert est colonel, nous ne l'avions pas habité, ce vieux château, plus de quelques jours à la fois.

— Et vous y veniez de si loin ! Une journée de chasse vous a coûté quelquefois deux nuits en chemin de fer.

— Oui. On dormait ou on ne dormait pas dans le sleeping, et cela n'empêchait pas de trotter et de galoper pendant des heures.

— Vous avez, madame, une énergie extraordinaire.

— L'énergie !... Ah ! mon pauvre Jean, je l'ai toujours, mais ça ne suffit pas. Dites que j'étais jeune. J'étais comme Odette... Tenez, regardez-la : est-elle assez vivante, svelte, fraîche !... Elle sera comme cela ce soir, en descendant de cheval. Ah ! mon enfant, tous les matins, toutes les heures, toutes les minutes, vous devriez vous dire : « J'ai la richesse inappréciable,

le seul bonheur qui compte : je suis jeune, je suis jeune ! « j'ai vingt-quatre ans ! » Car c'est vingt-quatre ans que vous avez, n'est-ce pas ?

— Je les aurai en mai prochain, madame. Je suis de mai soixante et onze, et nous sommes en novembre quatre-vingt-quatorze.

— C'est vrai. Vous serez bientôt le plus jeune capitaine de l'armée. »

Jean Valdret hochait la tête et sourit. Sorti le premier de Saint-Cyr, à vingt ans, lieutenant à vingt-deux, officier de devoir, d'intelligence et de discipline, il obtiendrait prochainement les trois galons, sans protection spéciale, sans démarches de son parrain, qui d'ailleurs n'admettait pas les promotions de faveur.

— « Vous avez une belle carrière devant vous, Jean. Et moi, qui connais votre cœur, je sais qu'il vaut les facultés brillantes de votre esprit. J'envie la mère qui vous donnera sa fille. »

Le jeune homme fut tellement saisi par cette phrase de la marquise, tellement remué par la gravité significative de l'intonation, tellement accablé par un foudroyant espoir, que les barrières de sa réserve et de sa modestie crevèrent sous le flot impétueux de son émotion. Son secret jaillit, irrésistiblement. Il leva des yeux de béatitude, d'effarement, d'ivresse. Son visage s'empourpra, ce beau visage, tout rayonnant de l'admirable jeunesse vantée tout à l'heure, et si nerveux et si mâle dans sa visible candeur. Son cœur bondit avec une violence qui le suffoqua. Mais le regard très doux, très appuyé, d'une si claire bienveillance dont l'encouragea sa mère adoptive exalta sa joie jusqu'à l'angoisse et à la peur, il balbutia :

— « Oh ! madame, prenez garde... Ne m'inspirez pas une espérance insensée... Quelle mère me donnerait sa fille ?... Quel père consentirait ?... À moi, un enfant sans père, élevé par votre charité... »

La marquise Pauline dit simplement :

— « Allez rejoindre Odette, mon ami. Je vois qu'elle vous fait signe. »

Il se retourna d'un tel mouvement de vivacité que M^{me} de Ribeyran sourit. Ah ! elle s'en était bien doutée qu'il aimait sa fille, ce cher garçon... Mais avec quelle force ! Voilà ce qu'elle comprenait seulement à cette minute. Elle restait toute remuée, presque éblouie, de ce rayonnement

soudain, de cette flambée d'espérance et de passion sur ce visage sincère. Et Odette ? L'aimait-elle de son côté ? La mère le pressentait jusqu'à la certitude. Sans cela elle n'aurait pas, avec un mot, fait prendre forme au périlleux rêve. Eh bien, que manquerait-il donc pour changer ce rêve en une réalité dont s'enchantait son double amour maternel ? Tout d'abord peut-être le consentement du marquis, dont l'orgueil se cabrerait un moment. Bah ! Odette jouait avec cette volonté farouche. Ce que désirait la jeune fille serait bientôt le vœu du père. D'ailleurs, le marquis, malgré sa froideur pour Jean, lui accordait hautement son estime : « C'est le caractère le plus droit, la volonté la plus ferme, l'esprit le plus militaire de tous nos jeunes officiers, » l'avait-elle entendu dire, « Je ne m'étonnerais pas qu'il devînt un chef de premier ordre. » Elle lui rappellerait ces paroles. Quel gendre plus digne pouvait-il souhaiter, lui, le colonel de Ribeyran, pour qui les intérêts sacrés avant tout étaient ceux de l'armée et de la patrie ?

M^{me} de Ribeyran, qui regardait s'éloigner le jeune homme, tout à coup partit au petit galop, le rejoignit en quelques foulées.

— « Jean ! »

Il s'arrêta.

— « Madame ? »

— Vous ne quitterez pas Odette, c'est bien entendu. Et vous tâcherez qu'elle soit prudente. Vous ne la laisserez pas se rompre le cou. »

Le beau lieutenant eut un geste. Ah ! toute sa vie pour l'orgueil et la douceur d'une mission pareille ! M^{me} de Ribeyran pouvait être tranquille. Elle n'insista pas autrement, quand le jeune officier s'inclina, sans une parole, écrasé de joie par cette intention évidente de la marquise, par cette claire volonté qui, miraculeuse comme une force surnaturelle, décrétait son bonheur.

Il continua de marcher vers Odette. Sous ses pas, la terre semblait se faire palpitante pour le soulever, dans une infinie douceur. L'air s'animait en des chuchotements d'ivresse. Les âcres parfums d'automne s'exaltaient dans sa poitrine gonflée. Les bois immenses tendaient vers lui des milliers de bras chargés de promesses, agités d'applaudissements. Ce fut une minute

de béatitude inouïe, un de ces éclairs par lesquels une félicité trop violente, trop inespérée, trouble l'organisme humain presque jusqu'à la souffrance.

O douloureuse, incertaine et fragile faculté d'être heureux ! Spasme de l'âme, que l'espoir et l'illusion éveillent plus sûrement que la réalité. Extase foudroyante comme l'extase physique, et laissant aussi après elle une vision d'abîme, un frisson de mort, une inexplicable amertume. Ce que nous nommons le bonheur, ce que nous voudrions fixer, n'existe que dans ces courts transports. Car, s'il dure, l'habitude l'émousse. La même cause qui convulsa nos cœurs de joie ne les fait même plus battre. La félicité d'autrefois nous étonne. Nous ne la concevons plus. Souvent nous avons l'ingratitude d'en sourire et de la mépriser.

Debout près de sa jument, Odette, son délicat visage attentif jusqu'à l'anxiété, examinait l'étrivière :

— « Qu'y a-t-il, Odette ? » demanda Jean. « Votre étrier est-il trop haut ? Voulez-vous que je le descende d'un point ? »

Elle dit, d'un air de mystère :

— « Avez-vous un canif ? »

— Voilà. Mais laissez-moi faire. Qu'est-ce qui cloche ? Vos petites mains ne doivent pas manier ce gros cuir. »

Elle prit le canif, fit glisser l'étrivière, et, d'un coup nerveux, agrandit l'œillet où passait l'ardillon. Encore un effort et elle trancha presque la courroie. Puis elle remonta vivement la boucle avec la partie entamée sous le quartier de la selle.

— « Oh ! » fit Jean, qui pâlit, « Odette !... »

— Taisez-vous. Voici papa !

— Vous cherchez donc un accident ?...

— Eh !... l'étrivière ne cassera que quand je le voudrai bien. D'ailleurs je suis aussi solide sans étrier. »

Elle ajouta très vite et très bas, devinant son père tout près d'eux :

— « C'est un prétexte dont j'aurai besoin... Vous verrez... Il faut que je vous parle. »

La voix du marquis, tout à coup, lança très haut l'ordre du départ — sa voix de commandement, cuivrée, entraînante, où sonnait en notes plus légères la gaieté de l'heure et de la chasse en perspective.

— « Allons, à cheval, mes enfants ! Nous attaquons un dix-cors dans l'enceinte de Fausse-Montagne. »

Puis, très doucement, à sa fille, devant Jean, qu'il ne regarda pas :

— « Pourquoi donc as-tu refusé à Mauclain de te mettre en selle ? »

Il prenait lui-même l'attitude, sa haute taille inclinée, les deux mains ouvertes, croisées sur le genou fléchi. Elle y posa le bout de sa botte fine, au talon de laquelle un éperon brillait, saisit la fourche de la selle, s'enleva. Le mouvement du père ne fit que suivre l'élan, la preste envolée d'oiseau. Mais il s'attardait à arranger les plis de la jupe, à fixer les élastiques la maintenant sous les semelles. Comme Odette ne répondait pas, il reprit :

— « Tu veux donc me faire de la peine, après ce que je t'ai dit sur le vicomte de Mauclain ? »

Il levait vers l'enfant adorée ses magnifiques yeux gris pointillés d'or, si jeunes entre les tempes aux crêpelures de vieil argent. Son visage nerveux et martial se voilait de douceur, éteignait dans une exhalaison de tendresse les duretés de ses traits aigus, de son regard d'orgueil.

— « Te faire de la peine ?... Oh ! cher papa...

— Eh bien, penses-y, mignonne. Pense que c'est un de mes grands désirs. Allons, va. Amuse-toi bien, et pas trop de témérité surtout ! »

Brusquement tourné vers son filleul, sa physionomie changea d'expression. L'indifférence et la hauteur s'y fixèrent.

— « Toi, Jean, viens avec moi. Tu vas poster ces messieurs autour de l'enceinte. Quelques-uns n'ont jamais chassé. Occupe-toi d'eux, n'est-ce pas ?

— Pardon, mon colonel. La marquise m'a prié de ne pas quitter Odette. Elle ne sera tranquille qu'à cette condition.

— Eh ! » fit M. de Ribeyran, « Odette n'aura que trop de cavaliers. Si nous n'organisons rien, tous mes officiers seront sur ses talons. Je veux une chasse sérieuse et non pas une course au flirt. Je te dis de poster ces

messieurs. Odette connaît la forêt, elle monte une bête absolument sûre. Ne te mêle pas de sa sécurité... Tu m'entends. »

Ces deux derniers mots furent détachés, significatifs et nets. Le regard qui les appuya, enfonça son acier jusqu'au cœur du lieutenant. Il s'inclina. L'ivresse récente s'évanouit. Qu'importaient les bonnes intentions de la marquise Pauline ? Elle n'avait pas de volonté devant son mari. Personne n'en avait devant cet homme. Jean lui-même subissait le prestige, pris parfois, malgré sa propre fermeté, d'une passion d'obéissance, d'une joie d'abnégation sous le hautain vouloir de son chef. Irrésistible ascendant que le marquis tenait des mystérieuses puissances du caractère et de la race plus que des galons de son grade ou de l'éclat de son nom. Odette y échappait un peu, étant de même trempe, trop semblable, sous sa fragilité exquise, à cet être d'inflexible décision. Non moins volontaires l'un que l'autre, le père et la fille se cédaient mutuellement par tendresse. Ils se cédaient sans effort, sans se le dire, sans le savoir peut-être. Nulle occasion de lutte ne les avait jamais heurtés l'un contre l'autre. Jean, trop charmé par la douceur d'Odette, ne discernait pas une similitude de caractère entre le maître qu'il redoutait depuis l'enfance et la jeune fille dont il ne concevait que le sourire. L'aimât-elle, — ce dont il n'était pas sûr, — elle ne l'aimerait pas longtemps, pensait-il, contre le gré du marquis.

Cette notion, indistincte, non formulée par sa pensée trop distraite, le meurtrissait comme une douleur sourde, tandis qu'il expliquait à ses camarades la tactique de la chasse à courre. Il en plaça quelques-uns en observation autour de l'enceinte.

— « Ne bougez pas. Ne parlez pas. Si le cerf saute, courez avertir le colonel, à la Croix du Grand-Veneur.

— Et s'il saute du côté opposé, » demanda un sous-lieutenant, « comment le saurons-nous ? L'enceinte a plusieurs hectares.

— Vous entendrez sonner la vue, monsieur de Vernecourt.

— Je ne connais pas les sonneries de trompe.

— Suivez-les toujours. Vous aurez chance de ne pas perdre la chasse. »

À quelque distance une fanfare éclata. Déjà le sous-lieutenant rassemblait ses rênes, l'oreille tendue, cherchant la direction où il allait se

lancer au galop.

— « Non, non, » dit Jean, « Ne bougez pas. Ce sont seulement des requêtes... Cela ne sert qu'à exciter les chiens, qui cherchent à mettre debout... »

Il n'acheva pas. Dans la perspective de la longue avenue, tout au fond, sur la trouée de ciel clair, un bondissement de fines silhouettes noires surgit, traversa la route en éclair, disparut. C'était une harde de biches. Derrière elle, le cerf un instant s'arrêta. Quelques secondes il se tint immobile, d'un dessin très net et très noble contre les lointaines brumes d'argent. Ses bois s'enlevaient d'un trait vif, comme au fusain, le couronnant avec une élégance magnifique.

Jean, mordu par la frénésie de la chasse, oublia tout.

— « Taïaut !... Taïaut !... » cria-t-il.

Et il fonça en avant, d'un train éperdu.

Il faillit se jeter sur M. de Ribeyran. Le marquis franchissait le talus et le fossé, hors du taillis, par un bond formidable de son cheval, dégageait sa trompe, et sonnait des appels aux chiens de toute la force de ses poumons.

Jean galopa au plus court vers le point où devait se trouver le premier piqueux. Il ne pouvait l'avertir par aucune sonnerie, s'étant mis en uniforme, à cause de ses camarades, et n'ayant pas sa trompe. Mais Cadier, avec son oreille de forestier, presque de sauvage, ne s'était pas mépris sur la direction prise par son maître. Il eût distingué la manière de sonner du marquis parmi bien d'autres et à d'incroyables distances.

Il parut à un carrefour, suivi par les valets amenant les hardes de chiens. Derrière, un groupe de chasseurs : des habits rouges, des dolmans bleu ciel. Le vicomte de Mauclain, qui avait le bouton de l'équipage de Ribeyran, en portait la tenue. Tout de suite Jean aperçut Odette à côté du jeune homme. Ah ! comme déjà elle se conformait aux instructions de son père ! Et quel rival que ce François de Mauclain ! Rival ?... Mais n'était-ce même pas trop d'ambition chez le pauvre lieutenant, sans nom légitime, sans fortune, de supposer une rivalité possible entre lui et ce gentilhomme, un des plus beaux partis de France ?

Cependant tous eurent bientôt rejoint le maître d'équipage, qui montra à Cadier les vol-ce-l'est traversant la route. Parmi les empreintes légères des biches, les valets de chiens firent remarquer le pied du dix-cors. M. de Ribeyran sonna le découpler. Toutes les trompes présentes éclatèrent à l'unisson. Ce fut presque solennel. Les modulations cuivrées emplirent l'espace, se prolongèrent, languirent dans les échos, moururent. Le délire des chiens hurla, bondit, se rua vertigineusement vers les mystérieuses profondeurs. Puis le grand silence de la forêt retomba, mais tout secoué, tout frissonnant, avec, de temps à autre, des réveils lointains de bruits incertains et tragiques.

Au hasard des chemins, des sonneries comprises ou non, des retours présumés du cerf, de la fatigue et des sympathies, les chasseurs se dispersaient. Les plus ardents se lançaient sous bois ; d'autres suivaient les routes ; quelques-uns, affirmant qu'une chasse décrit toujours un cercle, s'immobilisaient dans un carrefour ou coupaient suivant un diamètre supposé. Des bouffées de fanfare, apportées par le vent, excitaient les retardataires. Les ignorants demandaient si c'était le bien-aller. Mais Odette secouait la tête.

Elle courait sans parler, d'une vitesse folle, dans l'espoir secret d'éparpiller le peloton d'officiers qui s'attachaient à son train de vertige.

Quelques-uns, moins bien montés qu'elle, durent rester en arrière, rageant, mais ne se souciant pas de claquer leurs chevaux. M. de Mauclain galopait à sa droite, et, quoi qu'elle fît, le faisait comme elle, de la même allure, du même élan, sans une remarque, la face imperturbable. Jean demeurait à quelques foulées derrière eux, parmi le groupe de ses camarades. De temps à autre, M^{lle} de Ribeyran tournait la tête, le cherchait des yeux, ouvertement.

Tout à coup la jeune fille se jeta sous bois. Et Jean s'étonnait : car, à quelque cent mètres, se trouvait une tranchée profonde qu'Odette, si hardie qu'elle fût, avait déjà refusé de sauter. Mais il n'eut pas le loisir de réfléchir. Il l'entendit tout de suite qui leur criait : « Attention ! Il y a un trou ! » Puis il la vit en l'air avec son cheval. M. de Mauclain sautait aussi. Jean était moins sûr de sa bête. Mais dans l'ivresse d'une chasse — ivresse que les chevaux et les chiens partagent avec les hommes — les facultés physiques

se décuplent. On peut tout attendre alors des chevaux, et leur précision nerveuse devient telle que les accidents sont rares. Les cinq ou six officiers qui suivaient Odette se seraient cassé le cou plutôt que d'hésiter. Un seul n'eut pas de chance. Les sabots de devant de sa monture crevèrent le rebord opposé ; un glissement se produisit. Le cheval et le cavalier firent une chute lente et gigotante au fond du fossé. Ce fut ridicule, mais sans conséquence dangereuse. Deux amis se dévouèrent, descendirent pour aider le capitaine malheureux. L'azur de son dolman disparaissait sous une couche de vase noirâtre. Quand il fut certain que M^{lle} de Ribeyran continuait sa route et ne pouvait l'entendre, il jura comme un possédé.

La jolie fille riait en dedans, heureuse qu'il n'y eût pas de membres rompus, car elle avait eu quelques secondes d'angoisse. Un remords la prenait. Ces jeunes gens ne montaient pas l'admirable bête dont elle était sûre. Et puis elle, Odette, était si légère ! Oui, elle avait eu tort. Son idée stupide de les arrêter ne pouvait que provoquer un malheur ! Comment supposer que des officiers reculeraient, même devant une folie, quand une femme l'accomplissait à leur tête.

Et Mauclain non plus n'avait pas manqué de crânerie. Elle l'aurait pourtant humilié avec plaisir, celui-là.

Elle se retourna. Il n'y avait plus derrière eux que Jean et deux sous-lieutenants dont les chevaux s'essoufflaient. Odette donna un coup sec dans son étrier. L'étrivière, qu'elle avait entaillée, cassa. On entendit un choc de métal contre une pierre.

— « Ah ! » dit-elle en s'arrêtant, « j'ai perdu mon étrier. »

Les quatre hommes mirent pied à terre. On ramassa l'objet, qui brillait parmi des ronces. Odette, la main à la fourche, sauta de sa selle. M. de Mauclain tint la bride de son cheval.

Jean Valdret maniait l'étrivière avec une expression de visage un peu éperdue, et une pâleur que ne pouvait susciter un accident si peu grave. Mais il savait cet accident voulu. Et, avec une contraction du cœur, il se demandait ce qui allait suivre.

— « Il faudrait un canif pour faire des trous dans le cuir, » dit quelqu'un, « et de la ficelle. »

— J'ai un canif, » prononça Jean d'une voix mal sûre, comme s'il avouait une complicité.

— « Le capitaine a toujours sur lui de la grosse ficelle pour les réparations de ce genre, » avança l'un des sous-lieutenants.

Il nomma l'officier qui avait culbuté dans le fossé. En retournant, il le rencontrerait.

— « Ce n'est pas certain, » fit Odette, « car il a pu gagner la route, s'il n'était plus en état de nous suivre. Mais vous êtes deux. Si l'un a l'obligeance de rebrousser chemin, l'autre peut prendre une traverse que je vais lui indiquer, et, quelque direction qu'ait adoptée le capitaine, vous le retrouverez sûrement.

— Il serait plus simple, mademoiselle, » fit observer M. de Mauclain, « que je vous donnasse une de mes étrivières.

— Elle ne passerait pas par la boucle de ma selle, » dit un peu sèchement Odette. « Et d'ailleurs je n'accepte pas que personne se prive pour moi d'étrier. Allez, messieurs, je vous prie. »

Les deux jeunes gens remontèrent à cheval, s'empressèrent. Odette resta avec Jean Valdret et François de Mauclain.

Une anxiété étreignait Jean. Il observait dans l'attitude d'Odette, dans la gravité nouvelle de sa physionomie, jusque dans l'inflexion changée de sa voix, quelque chose de déterminé, de résolu. En même temps il acquérait la certitude que la jeune fille voulait, ce jour même, le distinguer particulièrement. Qu'elle se sût aimée de lui, il n'en doutait guère. Qu'elle l'aimât, il en avait tout à coup comme l'intuition irrésistible, à la fois délicieuse et presque redoutable, — car oserait-il jamais prétendre à sa main ? Mais les attentions qu'elle avait eues ouvertement pour lui, son regard qui le cherchait, la fantaisie bizarre de l'étrier, et tout à l'heure les réflexions de la marquise, le pénétraient d'une troublante espérance. Maintenant il sentait le moment venu. Qu'allait-il se passer ?

Odette s'adressait à M. de Mauclain.

— « Monsieur, » dit-elle, « je vous serai reconnaissante de suivre la chasse. Vous entendez les trompes. Mon père sonne le bien-aller. Nous étions tout près de le rejoindre quand cette maladroite aventure m'est

arrivée. Rattrapez-le pour l'empêcher de s'inquiéter s'il ne me voit pas à l'hallali. »

M. de Mauclain regarda la jeune fille, puis Jean, et sa mince figure impassible, barrée d'une moustache noire, s'empourpra. M^{lle} de Ribeyran le congédiait, pour rester seule avec cet officier, son camarade d'enfance. Étant donné que le vicomte aspirait notoirement à sa main et lui faisait une cour presque officielle, l'action d'Odette prenait une signification extraordinaire. François de Mauclain, blessé jusqu'à l'âme, demeurait immobile.

— « Vous ne m'avez pas comprise, monsieur ? »

Maintenant il pâlisait. La décision de la jeune fille ne supportait pas l'interprétation d'une étourderie ou d'un enfantillage. Mauclain prononça, avec une gauche tentative d'ironie :

— « Oh ! si, parfaitement... Plus que vous ne pensez.

— Pas plus que je ne désire, » affirma-t-elle.

Jean Valdret, haletant d'émotion et d'attente, n'avait qu'une idée nette : « S'il se permet une réflexion inconvenante, je le frappe. » Et sa main se crispait sur l'étrivière coupée, prête pour l'insultante correction.

François de Mauclain attachait sur les yeux d'Odette un regard plus douloureux qu'offensant.

— « Mademoiselle, » fit-il, « dans votre intérêt, j'aimerais mieux ne pas me soumettre.

— Que voulez-vous dire ?

— Nous sommes nombreux aujourd'hui à la chasse. Tous les officiers du régiment que commande votre père s'en raconteront les incidents. Ceux que vous venez d'éloigner vous retrouveront seule avec monsieur. »

Il eut vers Jean un geste de menton souligné par l'élévation impertinente des sourcils. L'officier frémit. Mais il contient la brutale ébullition de son sang. Qu'aurait-il pu dire ? L'argument de M. de Mauclain n'était-il pas l'évidence, la raison même ? Ne fallait-il pas sauver Odette de sa propre imprudence ? Que faire toutefois ? Jean pouvait-il soutenir l'homme détesté ? Osait-il même avoir la fatuité de comprendre ?

Odette parlait, de sa voix pénétrante, avec une fermeté qui parut au lieutenant comme un phénomène imprévu et saisissant.

— « Ne vous inquiétez pas de ce qu'on peut dire, monsieur. Les médisances, les calomnies même ne pourront que me servir. J'ai résolu de me compromettre avec M. Jean Valdret. »

Cette phrase, foudroyante pour les deux hommes, les laissa pétrifiés, sans parole. Puis, brusquement, d'un accent rauque, ces mots échappèrent à Mauclain :

— « Une Ribeyran ne doit pas se compromettre avec un homme qu'elle ne peut pas épouser. »

Le combat, chez Valdret, fut terrible : un soulèvement de l'être, un tourbillon de furie et de douleur... l'espace d'un éclair... Puis il se dressa dans la claire impulsion de sa conscience, dans l'orgueil du renoncement :

— « Monsieur de Mauclain, la lâcheté de ce que vous dites ne m'empêchera pas d'en reconnaître la vérité. J'aime Odette de Ribeyran jusqu'au désespoir, jusqu'à la mort, mais non pas jusqu'au crime. Or, j'en commettrais un en abusant de sa généreuse partialité, puisque je ne suis ni d'un rang ni d'un nom qui m'autorisent à briguer sa main. Mon devoir est de m'éloigner... Mais sachez, monsieur, que, ce devoir, je ne l'ai pas appris de vous. »

Il se tourna vers la jeune fille, vers l'adorée créature debout contre l'écran roux des taillis. Oh ! sa beauté, sa svelte grâce, la soudaine révélation de son amour pour lui !... D'un regard pouvait-il lui jeter toute sa reconnaissance, son inexprimable ferveur ?...

Mais il devait fuir. Il toucha la bride de son cheval.

— « Jean, restez !... » cria-t-elle.

Marchant vers lui, elle lui prit la main.

— « Venez. »

Son corps nerveux, son âme toute d'ardeur ignorée d'elle-même vibraient jusqu'à l'exaltation. Jean percevait le tremblement de ses doigts légers entre les siens.

— « Venez, que je vous présente à cet homme qui ose vous prétendre indigne de moi. »

Machinalement il fit deux pas. Elle dit à Mauclain, avec une aisance fière, comme dans un salon :

— « Le lieutenant Jean Valdret, mon fiancé. »

Il y eut un profond silence. Le mystère de la forêt auguste enveloppait ces trois jeunes êtres. Une grandeur émanait de cette scène. Toute la passion de leurs vingt ans l'amplifiait. Jean pouvait-il se dérober encore, quitter la jeune fille après une telle parole ? Il ne distingua plus entre les injonctions de l'honneur et celles de l'amour... Peut-être se confondaient-elles. Il mit un genou en terre, courba le front. Au-dessus de lui, Odette se dressait, mince, élancée, pareille, dans son habit écarlate, à un grand lis rouge. Les lignes délicieuses de son visage, la fraîcheur nacrée de son teint, la profondeur sombre et bleue de ses prunelles, l'admirable jeunesse de sa chevelure, l'armaient d'une fatalité de bonheur ou de désespoir. Elle était ce qu'on implore, ce qu'on rêve, ce qu'on désire, ce pourquoi l'on meurt. Et elle était aussi une petite fille aux imprévus caprices. François de Mauclain détourna la tête. Des larmes lui montaient aux yeux. Mais il ne s'en allait pas.

Les chevaux oubliés, sans chercher à s'enfuir, tendaient le cou vers les branches basses, arrachaient les dernières feuilles rousses des chênes, dont la sécheresse décevait leur gourmandise.

À la fin M. de Mauclain prit le sien par la bride, mit le pied à l'étrier. Une fois en selle, il regarda en arrière, dans le mouvement de saluer. Odette posait la main sur la tête de Jean, et celui-ci, saisissant cette main, y appuyait ses lèvres.

Le cavalier partit au galop. L'attendrissement spontané de sa douleur s'empoisonnait de colère, d'amertume. Pendant quelques minutes il avait trop souffert pour haïr. Maintenant une rouge fureur l'aveuglait. L'image de Jean à genoux, baisant la main d'Odette, fixée dans son cerveau, le faisait délirer. Il se figurait le transport d'orgueil du petit lieutenant, le déchaînement de son désir ; il devinait sa face de fatuité, lui prêtait une hâte de certifier sa victoire par quelque indélicate caresse, et ces imaginations le

convulsaient de rage. Puis il voulait se persuader qu'il n'éprouvait pas d'amour pour M^{lle} de Ribeyran.

« Mon père et le sien, » pensait-il, « étaient d'accord avant que j'y songeasse. Des convenances exceptionnelles de fortune et de race nous destinent l'un à l'autre. Notre mariage est indiqué, il est nécessaire, il se fera... Oui, il se fera ! Le marquis tuerait sa fille plutôt que de la donner à ce bâtard — son fils peut-être, d'ailleurs. Mais, quand Odette sera M^{me} de Mauclain, elle me paiera ce qu'elle a fait aujourd'hui !... »

Tandis qu'il rugissait intérieurement, ceux qu'il laissait derrière lui s'enchantaient dans la communion de leurs yeux, dans la charmante exagération de leurs paroles.

Odette disait à Jean :

— « Tu te doutais bien de mon amour, puisque je devinais le tien. Voyons, y a-t-il eu autre chose que toi pour moi et que moi pour toi depuis notre enfance ? Écoute, je ne puis m'empêcher de te dire « tu », comme lorsque nous étions petits. Plus tard, on nous l'a défendu. Pourquoi ? Je sais bien que mon père fronçait les sourcils lorsque, de retour à la maison, il nous trouvait jouant ensemble. Mais ma mère t'attirait toujours. Elle t'aime comme un fils, j'en suis sûre. Je lui disais : « Maman, c'est dimanche ; allons chercher Jean au lycée. » Jamais elle ne refusait. Te rappelles-tu le parloir, et ton nom au tableau d'honneur ? J'étais toute fière en le lisant. Quand tu paraissais, quelle joie ! Je n'aurais pas osé te la peindre. Mon cœur débordait. Mais aujourd'hui tu sauras tout ; tu sauras ce que j'ignorais moi-même à cette époque : c'est que je t'aimais. Je t'aime. »

Et Jean :

— « Odette !... »

Sa passion se criait toute en ce seul nom prononcé ; puis il déclarait, dans l'extase absurde et divine de sa joie :

— « Je voudrais mourir maintenant. Car vivre pour un tel bonheur, c'est un miracle impossible. Je ne suis pas digne de vous !

— Oh ! ne répète pas cet affreux mot de M. de Mauclain ! Pas digne de moi !... Pas digne d'une insignifiante petite fille comme moi, toi, le

travailleur, le savant, l'officier impeccable !... »

Elle ajoutait avec une câlinerie voluptueuse, dont elle ne soupçonnait ni le danger ni la hardiesse :

— « Toi, mon Jean, le plus beau lieutenant de l'armée !

— Votre père ne voudra jamais. Ah ! ce n'est pas Jean Valdret, l'enfant du hasard, qui peut épouser M^{lle} de Ribeyran. »

Elle lui mit une main sur la bouche.

— « Ne blasphémez pas, mon cher fiancé. »

Du bruit sous la futaie... un craquement de branches, puis le hennissement d'un cheval, qui flairait la présence de ses compagnons.

Jean s'écarta. De la pointe de son canif, il se mit à percer des œilletons dans l'étrivière. Sa main tremblante n'y parvenait pas. Et il rougissait, sentant son trouble visible. Odette s'assit sur une grosse racine d'arbre. Sa joue si fine était à peine plus rosée que d'habitude. Heureuse, elle levait les yeux sur l'homme aimé.

— « Avez-vous rencontré le capitaine ? Apportez-vous la ficelle, Vernecourt ? » cria Jean pour assurer son aplomb.

Puis quand il reconnut le cavalier :

— « Comment ! c'est toi, Chautard ? » dit-il à son ordonnance, qu'il avait laissé deux heures plus tôt sur le seuil du chenil, à Ribeyran.

— « Mille excuses, mon lieutenant, » fit le soldat, se jetant à bas de sa selle et la main au shako. « Une lettre pressée est arrivée pour vous, au quartier. Le capitaine adjudant de semaine a tout de suite fait partir un cavalier pour Ribeyran. Mais mon lieutenant était déjà en route avec la chasse. J'ai pensé que je pourrais peut-être rattraper mon lieutenant. Des paysans m'ont renseigné sur la direction. Et M. de Vernecourt, que je viens de croiser sur la route, m'a dit que je vous retrouverais ici.

— Cette lettre ? » demanda Jean. « Où est-elle ?

— Voici, mon lieutenant. »

C'était une enveloppe mauve, satinée, de forme oblongue. Un parfum s'en exhalait. La haute écriture grêle de l'adresse indiquait une main de

femme.

Jean souffrit de la recevoir en présence d'Odette. Non qu'il devinât la correspondante. Tout lui en était inconnu. Mais il craignait une de ces déclarations que sa mâle jeunesse et son uniforme lui attireraient assez fréquemment, et dont il avait cessé de tirer plaisir ou vanité. L'excès de son adoration pour Odette eût rendu pénible comme un sacrilège une telle lecture en sa présence. Il voulut glisser le papier dans sa poche.

— « Lisez donc, puisque c'est pressé, » fit-elle.

Il la regarda, et la vit si calme en sa droiture confiante qu'il en eut le cœur gonflé d'attendrissement. Était-ce ignorance ou fierté ? Les deux sans doute : la naïveté de la vierge, qui croit l'amour sacré aux autres comme à elle-même, et la hauteur de la créature souverainement noble et belle, désirable par-dessus tout.

Jean ouvrit la lettre, lut et devint très pâle. L'ayant terminée, il gardait la petite feuille mauve entre ses doigts, sous son regard fixe. Odette remarqua de la perplexité dans son attitude. La sécurité qu'elle puisait en sa propre volonté comme en l'indéniable puissance de leur réciproque amour la préservait de toute inquiétude et de tout soupçon. Elle craignait seulement qu'il ne s'abaissât jusqu'à l'invention d'un prétexte. Elle dit, parlant anglais à cause de l'ordonnance.

— « Ne m'expliquez rien, mon cher Jean. J'ai la certitude que tout ce qui vous préoccupe, tout ce que vous ferez ou penserez sera toujours digne de vous et de moi. Rappelez-vous cette phrase et rappelez-la-moi, si jamais je doute. Elle est mon acte de foi. Je mourrai avant de m'en dédire. »

À vingt ans, ces façons de sentir et de parler sont toutes simples. Jean regarda Odette. Il atteignit à la hauteur de perfection qu'elle attendait de lui. Sur un mot d'elle, il eût bravé l'univers, il eût souri dans les tortures. Une exaltation délicieuse gonflait sa poitrine. Le mystère — peut-être menaçant pour son espoir — qu'il tenait à la main sous la forme du petit papier mauve, cessa de le troubler. Quel obstacle pouvait se dresser qui ne fut au-dessous de sa force et de leur amour ? Telle est l'ivresse prodigieuse d'un sentiment absolu. Foi, passion, impulsion créatrice du génie, c'est toujours la même puissance inconsciente, qui nous jette hors de nous-mêmes, qui agrandit notre personnalité, qui nous arme surhumainement pour le bien ou

pour le mal. La raison a beau sourire, elle n'accomplit pas ces miracles. L'analyse tarit ces sources jaillissantes.

Là, sous les chênes, dans l'abri profond de la forêt, il y avait deux enfants insensés, ignorant tout de la vie, de leur propre cœur, des pièges et des bassesses cachés dans leur humanité même ; mais il y avait deux êtres heureux, grisés de jeunesse et d'illusion, soulevés par une immensité de tendresse et une immensité d'espérance.

Ce fut avec l'idée qu'il faisait et réclamait une chose héroïque, presque sublime, que Jean s'approchant d'Odette, lui dit :

— « Je vais vous ramener à votre père, puis quitter la chasse, partir aussitôt que je pourrai. Et ne me demandez pas pourquoi, chère adorée. Il m'est impossible de vous l'apprendre. »

Malgré l'enfantine détresse qui faillit faire sauter deux larmes hors de ses yeux, Odette mit une grande application de simplicité dans la question :

— « Rien de triste, j'espère ?

— C'est ce que j'ignore.

— Vous ne dînez pas ce soir à Ribeyran ?

— Impossible. Je dois me rendre à Paris.

— Mes parents seront contrariés.

— Je vais obtenir la permission de votre père.

— Jean, mon cher fiancé, quand vous reverrai-je ? »

Elle figura les mots avec ses jolies lèvres plutôt qu'elle ne les prononça. À quelques pas, l'ordonnance du lieutenant s'activait à réparer l'accident de l'étrier. Avec son gros couteau de soldat, il amincissait une de ses étrivières et la fixait à la selle de M^{lle} de Ribeyran.

L'officier eut vers l'homme un regard. Puis il répondit, sans oser baisser la voix :

— « Demain, je serai de retour à Étampes, au quartier. Pour venir à Ribeyran, j'attendrai les indications de mon colonel. »

La jeune fille, qui voulait une autre parole, eut de nouveau recours à l'anglais, — cette langue qu'ils avaient balbutiée ensemble, tout enfants, avec les gouvernantes d'Odette.

Elle demanda, posant sur lui des yeux de séduction ingénue et de passionnée tendresse :

— « You are mine ? »

Et lui, avec l'émotion, la solennité du plus ardent serment d'amour :

— « I am yours, for ever ! »

II

À la gare d'Étampes, Jean Valdret monta, vers cinq heures, dans l'express de Paris.

Il se jeta dans un compartiment, et se laissa tomber sur les coussins, tout étourdi.

Revenu chez lui à grande allure, il avait changé de vêtements, mis un pantalon gris et une jaquette noire ; puis s'était élancé vers la gare, avec la seule pensée de ne pas manquer le train.

Maintenant, enfin, il allait pouvoir réfléchir. Il tira d'abord la lettre mauve de son porte-cartes. Mais il la garda un instant pliée entre ses doigts. Le regard dirigé au dehors, vers les ténèbres déjà profondes de cette soirée de novembre, il revoyait l'image d'Odette se détachant sur l'écran roux du taillis de chênes. Tout à coup il eut la sensation d'être infiniment loin d'elle. Comment obtiendrait-il jamais sa main ? Oserait-il la demander au marquis de Ribeyran ? Si brave qu'il fut, cette idée fit battre son cœur comme celui d'un enfant timide. Mais, plus que la hauteur du marquis, c'était la splendeur même d'un pareil rêve qui l'anéantissait, l'écrasait. Il avait été fou de l'envisager, lâche peut-être d'avouer son amour à cette jeune fille. Mais dans quel piège innocent et fort elle avait pris sa volonté !

Jean demeurait immobile. Ses pensées se faisaient confuses. Il était tout à la vision intérieure, à la magie de l'évocation amoureuse. Une voix résonnait en lui ; des mots se répétaient, toujours les mêmes ; des gestes se dessinaient, passaient sur son âme ; et il les ressuscitait à l'infini sans en épuiser la douceur.

À la fin il tressaillit, se reprit. Ses doigts serraient la lettre mauve. Il la relut. Et longtemps il considéra la signature. C'était son nom, son nom à lui : « Valdret. » Jamais encore il ne l'avait rencontré. Il savait le tenir de sa mère. Mais elle était morte sans laisser de parents, lui avait-on dit. Il se croyait seul de son obscure race. Et voici que quelqu'un surgissait, s'appelant comme lui, et qui affirmait avoir dans les veines le même sang que le sien. Oh ! un être de sa famille, à lui le sans-famille. Quelle sourde et

puissante tendresse l'envahissait à cette idée ! Et cet être était une femme. Elle signait : « Marguerite Valdret ». Mais elle allait mourir, disait-elle... La pensée que cette inconnue, dont quelques heures auparavant il ignorait l'existence, disparaîtrait si vite, consternait l'officier. Et ce qui le poussait maintenant vers elle, ce qui lui faisait trouver lente la marche du train, c'était moins la crainte de manquer des révélations imminentes sur sa naissance, qu'une inexplicable sollicitude pour cette créature pétrie de sa chair, la seule dans l'immense monde qui fût à ce point proche de lui, qui partageât les énergies et les fatalités secrètes de ses fibres et de ses nerfs.

Phrase à phrase, il recommença la lecture de la lettre :

« Monsieur,

« Je suis votre cousine germaine, la fille du frère de votre mère. Je me trouve seule au monde, et je suis condamnée par les médecins. Je mourrai, j'en suis sûre, plus promptement qu'ils ne le croient. Je désire vous voir, et il n'y a pas un instant à perdre.

« Pourquoi je ne me suis jamais fait connaître à vous, je vous le dirai, si cela vous intéresse. L'essentiel est que je possède certains souvenirs de votre père et de votre mère, et qu'ils ne doivent point passer entre des mains indifférentes. Je brûlerai les lettres si vous ne venez pas les chercher. Je les brûlerai bientôt, car je suis à bout de force, et j'aurais peur de remettre jusqu'à ce qu'il fût trop tard. Or il y en a d'importantes.

« Venez le plus tôt possible.

« Votre cousine dont la pensée affectueuse vous a toujours suivi,

« MARGUERITE VALDRET. »

Au-dessous de la signature se lisait l'adresse : *16 bis, rue Raynouard, à Passy.*

Dans cette rue, à neuf heures du soir, lorsque Jean y pénétra, c'était comme une nuit lourde et muette de province. Trottoirs déserts, volets clos, et, d'un côté, l'interminable mur d'un jardin immense, avec des silhouettes d'arbres défeuillés plus noirs que l'ombre. Le *16 bis* était une maison à

plusieurs étages. Dans la loge endormie, quand il demanda M^{lle} Valdret, ce fut un étonnement.

Le concierge éleva sa lampe afin de le dévisager.

— « Je ne voudrais pas déranger M^{lle} Valdret à cette heure-ci, » dit le visiteur, « mais lui faire savoir que je suis à Paris et m'informer du moment où elle pourra me recevoir demain. Y a-t-il quelqu'un chez elle qui puisse me répondre ? »

— Estelle ! » cria le concierge à sa femme, invisible derrière les rideaux fermés d'une alcôve, « sais-tu si la bonne de MADAME Valdret est remontée ? »

Il appuya sur le mot « madame », pour donner une leçon à ce monsieur qui disait « mademoiselle ».

« Comment ? » pensa Jean, désappointé. « Ne serait-elle ma cousine que par alliance ? »

Une voix aigre s'échappa de l'alcôve.

— « Tu le sais bien, voyons, qu'elle est remontée, puisqu'elle a demandé s'il y avait des lettres.

— Au deuxième, la porte à droite, » dit le concierge.

En haut, quand la bonne ouvrit à Jean, il eut soin de s'informer si « madame » Valdret était chez elle.

— « Oh ! » s'écria la petite servante, à l'air éveillé et confidentiel, « êtes-vous le cousin de Madame ? »

Il avait à peine répondu affirmativement qu'elle poussa une porte, s'exclamant :

— « Madame, c'est lui, c'est vot' cousin ! »

L'officier se trouva introduit sans qu'il pût s'en défendre. Il s'avança, gêné, balbutiant une excuse au sujet de l'heure tardive.

— « Il n'y a pas d'heure tardive pour moi : je ne dors jamais, » dit une voix dont le timbre naturel devait être musical mais qu'assourdissait une fatigue ou une faiblesse.

La première impression de Jean fut de délicatesse, de charme. Un décor d'élégance intime, d'élégance faite de rien ou de très peu de chose : harmonie de lignes simples et de nuances douces ; caresse de la lumière teintée par l'abat-jour fleuri ; papillotement d'objets qu'on ne distingue pas dans l'inattendu de leur aspect multiple, mais dont l'accueil est pourtant distinct et d'une signification qui, tout de suite ici, fut sympathique.

Un allégresse détendit le visiteur. Il avait prévu une chambre de malade, un lit fiévreux, des fioles de médicaments. Et il pénétrait dans un petit salon où les soies fines des coussins exhalèrent une odeur de violette.

Marguerite Valdret souleva son buste hors d'une chaise longue.

Quoi ! si jeune !... Jean, d'abord, lui donna vingt ans. Plus tard il sut qu'elle en avait vingt-cinq, — dix-huit mois de plus que lui. Ce qui le frappa, au premier coup d'œil, ce fut cette grande jeunesse, accentuée par un air de miraculeuse fragilité. Sous la mousse impalpable des cheveux d'or pâle, le visage s'allongeait, d'une suavité déconcertante, presque surnaturelle et insexuelle. Dans le peignoir lâche, le corps ondulait, fondait, d'une grâce inquiétante en l'indécision des contours ; tandis que, parmi la dentelle, deux mains fluettes se jouaient, adorables et attendrissantes, pareilles à des fleurs nacrées écloses loin du soleil.

— « Que vous êtes bon d'être venu ! » chuchota le doux enrouement de la voix.

— « Vous êtes donc ma cousine ? » fit Jean, qu'une émotion étreignait.

Tous deux se contemplèrent. Puis les yeux clairs de la jeune femme devinrent brillants de larmes. Elle allongea la main sur le guéridon près d'elle, prit un petit cadre, le tendit à son visiteur. L'officier considéra la photographie, jeta une exclamation de surprise. C'était lui-même, vieilli, la moustache plus dure, les cheveux plus longs, le regard trop inquiet, — mais si reconnaissable qu'il fut saisi comme d'une angoisse.

— « C'était mon père ! » dit Marguerite.

Cette étonnante manifestation du sang les rapprocha, fondit la gêne de la première minute. Ils sentirent, dans leur âme et dans leur chair, se confondre les existences réveillées des ancêtres communs. Ils se virent avec des yeux fraternels.

Jean tira de son porte-cartes une miniature de sa mère, tout ce qu'il avait d'elle. C'était son parrain qui la lui avait donnée. Et, dans les traits atténués, émaciés de la petite malade, il crut découvrir aussi une ressemblance.

Il n'osait pas encore poser de question sur son père, à lui. Une indéfinissable appréhension le retenait. Sachant que d'un instant à l'autre il pouvait connaître ce secret, il n'avait plus de hâte. Il était comme ces gens qui, recevant une lettre où leur avenir se résout, la retournent entre leurs doigts sans se décider à l'ouvrir.

Maintenant il parlait à Marguerite de sa situation à elle, de sa santé, de cette santé dont il ne fallait pas désespérer. Qu'avait-elle ? De l'anémie seulement, n'est-ce pas ? Pourquoi parler de mort ? Elle irait dans le Midi, et elle se remettrait.

La jeune femme secoua la tête et lui jeta un regard où il lut un découragement suprême, la volonté de ne pas guérir.

Mais pourquoi ?... pourquoi ? Avait-elle quelque sujet de chagrin ? Elle devait avoir confiance en lui, ne rien lui cacher de son existence.

Il n'avait pas attendu jusque-là pour deviner que cette existence était irrégulière. Ce titre de « madame » accompagnant le nom de jeune fille de M^{lle} Valdret, le goût presque voluptueux du coquet appartement, certaines réticences gênées de Marguerite, et surtout il ne savait quelle brisure d'amour visible dans ce corps si frêle, décelaient une histoire d'erreur et de douleur. Pas un instant Jean n'y soupçonna des aventures basses, des fautes intéressées. Ce n'était pas une cigale des sentiers poudreux, c'était une alouette de plein ciel, cette tendre créature meurtrie. Plus le jeune homme l'écoutait, plus il découvrait une fraternité d'âme qui la montrait bien de la même race que lui.

— « Pourquoi ne pas vous être fait connaître à moi depuis tant d'années ? Pourquoi, orpheline de bonne heure, n'avoir pas réclamé mon appui ? » demanda-t-il.

— « Tant que mon père a vécu, » dit-elle, « sa volonté s'opposait à ce que j'eusse le moindre rapport avec vous. Quand je l'ai perdu... »

La douce voix voilée de Marguerite s'éteignit tout à fait.

— « Quand vous l’avez perdu, c’était le moment de vous réclamer de moi. »

Elle secoua la tête.

— « Cependant...

— Non, car alors, » balbutia-t-elle, « un autre s’est mis entre nous.

— Un autre ? »

Tout bas, elle poursuivit :

— « Un autre... qui devait m’épouser... qui ne l’a pas fait... qui est marié maintenant. »

Jean lui prit la main.

— « Pauvre enfant !... Vous l’aimiez ? »

Elle leva ses yeux candides, aux prunelles trop claires.

— « D’amitié, seulement. Oh ! je ne suis pas une romanesque, ni une passionnée. Mais je ne puis vivre sans affection. Et j’étais si seule, si épouvantée de ma solitude ! J’avais dix-sept ans. Mon père ne m’avait rien laissé qu’une faible part de son talent de musicien. Car votre oncle était un grand artiste. Mais il n’a pas réussi à se faire connaître. C’est plus difficile dans la musique que dans tout autre art. Puis... mon pauvre cher papa !... il avait sans doute plus d’imagination que de caractère. Quand il n’a plus été là, j’ai donné des leçons de chant, de piano. Mais j’étais souvent souffrante. Puis on me trouvait trop jeune. J’avais l’air d’avoir quatorze ans. Et je sentais bien que je ne pourrais pas supporter la misère. Je ne sais pas acheter à bon marché. Voyez-vous, j’aimerais mieux mourir que de vivre parmi des choses laides. »

Elle jeta un coup d’œil autour du joli salon, plein de reflets et de chatolements sous la lumière rose. Jean suivit ce coup d’œil.

— « C’est charmant ici, » murmura-t-il.

— « C’est lui, » reprit-elle avec une faible rougeur, « qui m’y avait installée. Il avait choisi la rue, le quartier, ce coin perdu de Passy qui nous isolait, qui faisait comme un nid caché à... notre... liaison. Et, avec lui, j’étais heureuse. Seulement il n’a pas trouvé le bonheur qu’il attendait,

parce qu'il ne s'est jamais trompé sur le sentiment qui m'attachait à lui. Je ne l'aimais pas d'amour. »

Marguerite hocha la tête et ajouta, avec une naïveté si singulière que Jean ne put s'empêcher de sourire :

— « Je ne suis pas faite pour l'amour.

— Mais, » insista le lieutenant, « vous ne me dites pas pourquoi votre père, et ensuite votre... ami, vous ont éloignée de moi.

— Mon père... »

Elle hésita.

— « Oh ! c'est difficile de vous expliquer... Je vous l'apprendrai tout à l'heure. Quant à mon ami, ce n'était pas lui... Il ne connaissait même pas votre existence. Non, alors c'était moi qui n'aurais jamais osé... dans la position où je me trouvais. Il a fallu que je me crusse bien près de disparaître pour vous faire savoir, à vous, un officier... qu'une femme de votre famille, de votre nom... »

Elle cacha son visage dans ses mains longuettes et diaphanes.

— « Mais, maintenant ?... » prononça le jeune homme, que le récit de Marguerite faisait souffrir sans qu'il eût la dureté de le montrer.

— « Maintenant !... » sursauta Marguerite. « Oh ! ne parlons pas de maintenant... »

Un effarement passa dans ses prunelles, que les mains, brusquement, dévoilèrent. Puis tout en elle s'affaissa, le buste sur les coussins, les bras comme morts, les fines paupières battantes, aux cils pâles, retombées en une angoisse de pudeur.

Elle ajouta :

— « Heureusement, cela va finir ! »

Dans ces derniers mots, quelque chose de farouche éclata, en contraste avec le doux effacement de cette fragile créature. Et un soupçon traversa Jean. Avait-elle donc l'intention de se tuer ? Elle ne lui paraissait pas malade au point d'envisager la mort comme prochaine. Et son cœur semblait étouffer de quelque dégoût affreux.

Une commisération profonde inclina Jean vers cette pauvre petite cousine, hier encore inconnue, vers cette orpheline dont le père avait eu un visage semblable à son visage à lui.

— « Ne parlez pas de votre fin, » dit-il. « Je vous guérirai, je vous soignerai, je vous sauverai des peines qui vous rendent la vie insupportable. Votre existence me regarde maintenant, Marguerite. Je suis le chef de famille, de cette famille composée de nous deux et de nos morts communs. »

Les pâles yeux de la jeune fille s'illuminèrent.

— « Oh ! » s'écria-t-elle, « que vous êtes bon !... »

Puis un regret coupa cet élan.

— « Hélas ! » ajouta-t-elle, « vous êtes meilleur pour moi que mon père ne le fut pour votre mère. »

— Que voulez-vous dire ?

— Votre mère, cependant, était moins coupable que moi, car elle ne s'est donnée qu'à un seul... et elle avait pour excuse l'amour... un grand amour... »

Jean ne remarqua pas l'aveu que contenait cette phrase. À cette minute, dans l'anxiété qui le reprenait, peu lui importait que Marguerite eût donné un successeur à son premier amant. Brusquement, sur cette évocation de sa mère et du mystérieux roman de sa naissance, le besoin de savoir le domina, impérieux, mêlé d'une confuse terreur. Il touchait à la révélation. Tout son être y aspirait et en tremblait. Pourtant il ne posa pas encore une question directe. Il releva une allusion de Marguerite.

— « Ainsi, » murmura-t-il, « mon oncle... votre père... n'a pas pardonné à sa sœur ? »

— Ni à elle, ni à celui qui l'avait séduite... ni même à vous, qui n'aviez eu d'autre tort que de naître. Et aujourd'hui, cependant, c'est vous, vous !... qui tendez la main à sa fille tombée. »

Elle fondit en larmes.

L'officier dit d'une voix nerveuse :

— « Allons, il n’y a pas là de quoi pleurer. Entr’aidons-nous sans juger les sentiments personnels de nos parents. Soyez calme. Parlez-moi de ce passé que j’ignore, de ma mère, de mon père, que je n’ai pas connus... À vous, du moins, on vous a raconté... »

Elle l’interrompit.

— « Pas connus ! » répéta-t-elle avec stupéfaction.

— « Vous devez savoir que ma mère est morte en me mettant au monde ?

— Mais... votre père ? »

Elle prononça ces trois mots avec un accent bizarre, le buste avancé, les yeux élargis.

— « Mon père, » reprit Jean, « j’ignore tout de lui, jusqu’à son nom. Celui qui pourrait me renseigner s’est toujours refusé à le faire.

— Celui qui pourrait vous renseigner !... »

Il y eut un effarement dans cette phrase en écho, après laquelle les lèvres de Marguerite restèrent frissonnantes. Et, dans ses yeux, quel regard de trouble et de pitié étranges !

Jean se sentit au bord d’un abîme. Il y glissait, pris de vertige, n’osant pas risquer le mot, le nom qui, peut-être, achèverait de le précipiter. L’appréhension des choses non dites, en lui, fut effroyable. Et la pâle petite fille blonde, elle aussi, s’épeurait devant la muette et invisible catastrophe que leurs paroles allaient accomplir.

Ce fut elle qui poursuivit. Le souffle de sa voix palpita, solennel. Son âme s’amplifiait en touchant à de telles fatalités d’amour, dont celui-ci, comme elle-même, était victime.

— « Ne parlez-vous pas, » dit-elle, « du marquis de Ribeyran ? »

Jean eut un cri de violence qui la rejeta en arrière, terrifiée.

— « Ah ! taisez-vous ! » ordonnait-il. « Si c’est cela que vous pensez, taisez-vous ! ne le dites pas ! Cela n’est pas ! cela ne peut pas être ! »

Elle était retombée sur les coussins. Un tremblement la secouait. Jean eut peur en voyant les longs cils descendre sur les prunelles chavirées, et les

mains se tordre, convulsives.

— « Marguerite... pauvre enfant ! Pardonnez-moi ! Revenez à vous. Ah ! je vous ai mal devinée, n'est-ce pas ? Vous ne pouvez pas avoir cette idée... oh ! cette idée affreuse... que le marquis de Ribeyran soit mon père ? »

Elle le regarda, gémit.

— « Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !...

— Répondez-moi... Parlez ! » supplia-t-il.

Elle sanglota :

— « Partez. Quittez-moi... quittez cette maison. Vous m'avez parlé avec tant de bonté !... Souvent j'ai pensé à vous, dans ma vie de solitude, comme à un frère inconnu. J'étais presque heureuse de mourir, puisque, enfin, cela me permettait de vous voir. Et voilà que je vous fais du mal... oh ! je le sens bien, tant de mal ! »

Il ne s'attendrit ni sur lui-même, ni sur elle. Calme à présent, d'une voix presque sèche, il demanda :

— « Avez-vous une preuve que le marquis de Ribeyran soit mon père ? »

Un tourbillon d'images se déchaînait en lui. Odette... sa sœur !... Mais cela, c'était moins douloureux qu'il n'aurait cru. Avait-il jamais eu, même aujourd'hui, même l'espace d'une seconde, le ferme espoir de l'épouser ? N'était-elle pas, de toute façon, inaccessible ? Leur amour réciproque !... Quoi ! Était-ce l'inceste moral qui le bouleversait ? Allons donc ! Le malaise n'en pouvait naître qu'à la réflexion : cela deviendrait peut-être un remords artificiel et littéraire. Pour le moment, le jeune homme en était aux impulsions instinctives, aux soulèvements irréfrenables qu'un choc inouï provoque dans le tréfonds de l'être. Or, ce qui dominait tout, ce qui planait très haut, c'était la figure d'orgueil du marquis de Ribeyran. Jean le revoyait, glaçant son enfance et sa jeunesse à force de distante froideur, de sévérité, presque de dédain. Et cet homme serait son père !... Cet homme qui ne l'aimait pas !... Et encore, dans la folle débandade de ses pensées, tandis que Marguerite tergiversait, tâchait d'atténuer une vérité qui semblait si foudroyante, par quelque ombre de doute, le malheureux garçon se disait

: « Du moins je l'admirais. Il m'éblouissait vraiment par une splendeur de loyauté, de noblesse d'âme, de volonté droite et fière. Toute son existence n'est donc qu'un mensonge, si je suis son fils ? Oh ! le mensonge de cette demi-adoption, de ce pain de charité dont il m'a nourri ! Et le mensonge à sa femme, l'insulte secrète et constante à cette créature admirable ! Mais elle m'a aimé maternellement, elle ! Oh ! c'est pire que tout d'avoir extorqué à sa confiance une tendresse dont elle aurait horreur. »

Ces idées, plutôt vues que formulées, suggérées par des souvenirs surgis, par des images galopantes, traversaient en un vol de tempête le cerveau de Jean. Comme dans les sensations physiques intenses, leur multitude prolongeait le temps. Quand une accalmie se produisit, un vide, un trou dans l'essaim des visions, il fut tout surpris d'entendre Marguerite répondre seulement à sa question.

— « Une preuve positive... mon Dieu, non. Ai-je donc eu tort de parler ? Mais qu'ai-je dit ?... C'est vous qui avez deviné. Moi, je croyais que vous saviez cela. Qu'est-ce qui vous trouble ? N'êtes-vous pas fier de vous savoir le fils du marquis de Ribeyran ?

— Son fils ! » cria Jean. « Mais il me hait presque ; et s'il ne me méprise pas, c'est seulement parce qu'au prix de constants efforts, je lui ai arraché son estime. D'ailleurs, il y a autre chose, il y a pire que son aversion et son dédain... »

Maintenant, plus tyrannique, c'était la pensée d'Odette. Il l'évoqua dans la forêt, droite et fine contre le taillis roux des chênes. La séduction émanant d'elle déchira Jean comme une soudaine blessure. Qu'osait-il songer tout à l'heure : qu'il n'avait jamais espéré ? Oh !... Brusquement il comprenait, au contraire, qu'il avait vécu dans un immense espoir. Oui, cette démence l'avait soulevé, emporté sans qu'il s'en doutât dans une sphère d'incroyable ardeur. Aussi loin qu'il se rappelait, son ambition, son activité n'avaient pas eu d'autre source. C'est pour Odette que, jadis, au lycée, il étudiait, le front dans ses petits doigts tachés d'encre. Quand il entrait au parloir, et qu'il l'apercevait debout devant le tableau d'honneur, où flamboyait son nom, il se sentait grand comme le monde sous son air indifférent d'écolier sage. Et plus tard, à son premier galon !... Et dans la fièvre de l'avenir conquis, dans les chimères d'avancement, de guerre et de

gloire, toujours ce sourire de jeune fille qui rayonnait, perspective unique, récompense suprême. Qu'est-ce que cet assaut enragé du destin sinon l'entreprise insensée de se rapprocher d'elle et de la conquérir ?

Devant les yeux fixes du jeune homme, dont le regard, invinciblement, revenait au dedans de lui-même, vers le désastre de son cœur, Marguerite se désolait. À la fin, sur un mot plus pénétrant de compassion, qu'elle trouva, il perdit sa tranquillité lugubre. Il eut comme la secousse d'un sanglot. Il lui dit :

— « Ma cousine, pardonnez-moi ! Vous êtes malade, désespérée vous-même jusqu'à la mort... »

Elle fit un geste.

— « Oh ! vous me l'avez laissé entendre. Et je vous bouleverse, je vous épouvante par le mystère de ma douleur, — un mystère que je dois sceller au plus profond de mon être, que je ne puis dévoiler à personne... pas même à vous. »

Marguerite murmura :

— « Il y a donc une malédiction sur notre sang. Je n'ai vu personne d'heureux parmi ceux de notre nom. »

L'officier reprit :

— « Je n'ose reculer plus longtemps votre repos. L'heure s'avance. Ma visite, ce soir, était bien indiscrete.

— Oh ! » dit-elle, « je ne m'endors que très tard, — quand je m'endors, — et ce ne sera pas cette nuit. Pour ce que les voisins peuvent dire, cela m'est égal.

— Je dois pourtant me retirer, » déclara le lieutenant. « Je reviendrai demain, si vous m'y autorisez. Mais, avant que je parte, dites-moi, je vous en prie, dites-moi brièvement sur quoi vous fondez votre croyance que le marquis de Ribeyran est mon père.

— Le mien, » répondit Marguerite, « admettait ce fait comme indiscutable. L'amour réciproque de votre mère et du marquis est hors de doute. Je vous remettrai des lettres qui en font foi. Vers 1869, votre mère, Charlotte Valdret, musicienne comme son frère et pauvre comme nous tous,

chanta dans un concert au château de Ribeyran. Elle était très belle. Vous le savez, puisque vous possédez son portrait. Le fils de la maison, alors sous-lieutenant, s'éprit de la cantatrice. Il lui fit la cour, sut qu'elle était irréprochable, et lui parla mariage, mais d'un mariage qui ne pouvait être immédiat. Charlotte déclara à mon père, son seul parent, qu'elle aimait Robert de Ribeyran pour lui-même et non pour sa fortune ou son titre ; qu'elle considérait que le laisser entrer en lutte avec sa famille serait le fait d'une aventurière et non d'une amante désintéressée ; qu'en outre elle ne pouvait vivre sans lui ; qu'elle acceptait donc de l'accompagner dans la ville où était alors sa garnison. Mon père jura que, si elle accomplissait une résolution pareille, elle serait morte pour lui et qu'il ne la reverrait jamais. Pour la retenir, il me sortit de mon berceau, — j'avais quelques semaines, — il me plaça dans ses bras. Ma tante nous adorait. Elle pleura beaucoup. Mais... son amour fut le plus fort.

— Elle a été sa maîtresse !... » murmura Jean.

Cette idée faisait naître un enchaînement nouveau d'évocations, qui l'accablèrent. Toute liaison filiale entre lui et le marquis s'effaçait. Maintenant c'était une indignation d'homme à homme contre le séducteur de sa mère. Puis une détente soudaine, un amollissement bizarre à songer que ce chef orgueilleux, cet être de hauteur, d'inflexibilité, devant qui tremblait même la marquise Pauline, avait enivré, égaré d'amour, et d'un amour réciproque, la créature charmante et fragile à qui lui-même, Jean, devait la vie, et dont il enveloppait le souvenir d'une si dévotieuse tendresse.

— « Il y avait quelques mois à peine que ma tante nous avait quittés pour suivre Robert de Ribeyran, » poursuivit Marguerite, « lorsque la guerre éclata. Le sous-lieutenant partit avec son escadron, chargea à Sedan, et ne dut la vie, paraît-il, qu'au dévouement de son ordonnance, un certain Cadier. »

Jean Valdret eut un mouvement.

— « Vous saviez ce détail ? » demanda Marguerite.

— « Je connais Cadier. Il est toujours au service du marquis. Vous êtes bien informée, ma cousine.

— Oh ! mon père m'a entretenue si souvent de ces choses ! Mais savez-vous ce qu'a fait votre mère ? Elle a rejoint celui qu'elle aimait, en cachette, à travers les champs de bataille, au milieu de dangers que l'on imagine. Dans son émotion et sa reconnaissance, celui qui était alors le comte de Ribeyran déclara qu'aussitôt la guerre finie, et dut-il se brouiller avec ses parents, Charlotte Valdret serait sa femme. Il s'y engagea par écrit. Vous verrez cette lettre. Votre mère l'envoya à mon père, avec la peinture de son bonheur, dans de longues pages que vous lirez également. Elle demandait qu'il lui pardonnât et lui rouvrît les bras. Mon père, inflexible, ne répondit point. Il m'a dit depuis qu'à ce moment il n'avait douté ni de sa sœur ni du comte, mais qu'il ne voulait pas avoir l'air d'accepter, sur un dénouement si brillant pour notre famille, une action qu'il avait blâmée en principe. Tout se serait arrangé plus tard. Mais, hélas ! quelques mois après, mon père reçut une autre lettre, non pas pour annoncer le mariage, mais pour l'appeler... au lit de mort de... »

Marguerite s'arrêta.

— « De ma malheureuse mère !... Je vous en supplie, continuez... » balbutia Jean.

— « Mon père arriva trop tard. Votre mère avait rendu le dernier soupir, et vous jetiez vos premiers cris. »

Il y eut un silence.

— « Mais, » reprit l'officier, » M. de Ribeyran ne donna-t-il à votre père aucune explication sur ses dispositions envers moi ? Comment comprendre son refus de me reconnaître s'il aimait à ce point ma mère, s'il était près de devenir son mari ?

— Il n'y aurait qu'une hypothèse, » prononça Marguerite. « Mais, heureusement, les circonstances s'accordent avec nos sentiments pour l'écarter.

— Quelle hypothèse ? »

Devant le hochement de tête de Marguerite, Jean s'écria :

— « Oh ! vous ne supposez pas que cet homme ait pu douter que je fusse son fils ?

— Non, » dit vivement la jeune femme, « Il était près de votre berceau, au chevet de votre mère. Lui, si hautain, ombrageux, et probablement jaloux, n'aurait pas eu cette attitude après une trahison, ne l'eût-il même que soupçonnée. Il ne vous aurait pas élevé près de lui. D'ailleurs, mon père n'a jamais été même effleuré par l'idée que sa sœur ait pu se rendre coupable d'une infidélité envers l'homme qu'elle avait aimé jusqu'au sacrifice de l'honneur et au risque de la mort.

— Alors ?... » murmura Jean.

— « Alors, je ne puis rien vous dire de plus, mon cousin, sauf des détails qui ne changent rien aux événements. Mon père n'a jamais parlé à Robert de Ribeyran. Celui-ci, pendant une heure, lui a cédé sa place auprès de la morte. Mais aucun des deux n'a cherché à rencontrer l'autre. »

Un nouveau silence suivit ces paroles, silence aggravé par celui de la rue morte, du quartier désert. La lumière, sous l'abat-jour rose, palpita, prête à s'éteindre. Jean se leva.

— « Ces lettres, ma chère cousine, pouvez-vous me les donner ? »

Marguerite les avait préparées, dans un tiroir, près d'elle.

— « Voici. Demain, puisque vous revenez, je vous remettrai quelques souvenirs : des photographies, une bague de votre mère, un cahier de ses classes, quand elle était enfant.

— Merci. Demain nous parlerons de vous, ma cousine.

— Oh ! moi...

— Oui, vous. Il faut que vous viviez, que vous soyez heureuse, puisque moi, je ne puis plus l'être. C'est vous qui détournerez le mauvais sort du nom de Valdret, vous verrez. »

Il s'efforça de sourire, baisa l'une des mains frêles, et, sous l'escorte de la bonne, qui survint tout ensommeillée, descendit l'escalier muet.

Dans la rue, c'était le lourd engourdissement provincial, le calme des volets clos sur les façades rigides, et, dans le grand jardin de silence, l'effarement noir des arbres dépouillés sur le ciel gris-perle de cette nuit de novembre. Mais le paisible décor parut à Jean plus étrange que s'il le contemplait dans le détraquement de quelque sombre ivresse.

III

Ce soir de chasse — tandis que, dans la retraite intime de Passy, Jean Valdret s'entretenait avec sa cousine — là-bas, près d'Étampes, au fond de la noire campagne, le château de Ribeyran se trouait de clartés, résonnait de voix et de rires.

On se levait de table. Les officiers offraient le bras à leurs voisins pour aller voir la curée aux flambeaux, dans la cour du chenil.

Du côté masculin, les convives semblaient assez pareils sous le dolman bleu clair ; quelques habits noirs seulement faisaient disparate. Les femmes différaient davantage. Des élégantes de province, épouses de fonctionnaires, se sentaient un peu ironiquement observées par quelques Parisiennes, filles de race, dont les maris portaient l'épée par tradition héréditaire dans un régiment aristocratique. De petites bourgeoises timides, récemment épousées par des officiers sortis du rang, prêtaient à sourire par leur gaucherie, leurs rougeurs, leurs béantes admirations.

Odette s'approchait de celles-ci, les mettait à l'aise, leur parlait avec une grâce encourageante, qui n'empêchait pas le pétilllement amusé d'une malice secrète.

M^{lle} de Ribeyran, dans sa toilette blanche, ne ressemblait qu'à peine à la chasseresse nerveuse et belliqueuse de l'après-midi. François de Mauclain, qui regardait la limpidité radieuse de ses yeux, le rire léger de sa bouche puérile, se persuadait qu'il avait assisté, dans la forêt, à une boutade d'enfant, à un coup de théâtre comme on en imagine dans les pensionnats. « J'ai eu tort de prendre cela au tragique, » songeait-il. « De tous les hommes non mariés qui sont ici, il n'y a que moi à qui M. de Ribeyran puisse être flatté d'accorder la main de sa fille. Il ne souffrirait ni diminution ni déchéance d'aucune sorte. L'idée qu'il accepterait pour gendre ce petit lieutenant bâtard est grotesque. Peut-être se doute-t-il de l'équipée de sa fille et a-t-il déjà mis Valdret à la porte, car autrement il est inexplicable que ce garçon ne soit pas ici ce soir. »

Sur cette réflexion, le vicomte risqua une tentative auprès d'Odette :

— « Daignerez-vous, mademoiselle, accepter mon bras pour la curée ? »

Le délicieux visage se leva vers lui gravement :

— « Volontiers, monsieur. »

Il eût mieux aimé de la sécheresse, du dépit, un refus peut-être, que cette douceur résolue, cette soudaine transformation en profondeur de la mobile physionomie. Le rayonnement des grands yeux bleu foncé le déconcerta. Leur volonté tranquille pénétra lentement dans les siens.

Une émotion imprévue l'étreignit. Il résista, se tendit intérieurement. Ce qu'il voulait, c'était conquérir, et non pas aimer. S'il aimait, il serait désarmé pour la lutte. D'ailleurs, elle l'avait dédaigné, bravé. N'était-elle pas l'ennemie ? Il rêvait de la punir, de l'humilier. Mais en descendant le perron, tandis qu'elle agrafait sous son menton délicat un collet de fourrure, il glissa son regard vers elle. Le clair profil, aux lignes d'inexprimable suavité, émergeait de l'ombre confuse. La transparence indécise de la nuit en exaltait le charme. Quelqu'un parla à Odette. Elle se retourna. François de Mauclain sentit que désormais chaque geste de cette enfant aurait une répercussion dans sa chair et dans son âme.

Elle prit son bras. Ils marchèrent sur le gravier qui criait. Les allées s'enfonçaient, blanches sous le reflet des nuages, entre des masses noires. L'air, depuis le matin, s'était adouci. Une brise molle, presque tiède, leur frôlait par instants le visage. La forte odeur humide de l'automne s'exhalait des vieux arbres et des larges pelouses qu'une buée estompait. Il fallait marcher pendant quelques minutes pour atteindre le chenil. M. de Ribeyran l'avait fait construire assez loin du château afin de n'être pas incommodé par les aboiements des chiens.

Les couples des invités s'espaçaient inconsciemment pour cette courte promenade, au charme un peu troublant de mystère. Des jeunes femmes riaient haut, peureuses et gênées, pour s'entendre elles-mêmes et qu'on les entendît. D'autres s'absorbaient dans un frisson de réminiscence romantique, l'imagination extravagant derrière le mur paisible de leur correction mondaine. Quelques-unes ralentissaient le pas, penchaient la tête, l'oreille captivée par les chuchotantes litanies d'un caprice amoureux qui s'attendrissait.

On entendit la voix du marquis, cette voix dont la netteté de métal porta très loin à travers le silence nocturne. Il s'écriait :

— « Je ne comprends pas Cadier. À quoi pense-t-il ? Mille pardons, mesdames ! Mais on devait nous envoyer les hommes avec leurs torches. »

François de Mauclain disait à Odette :

— « Mademoiselle, votre cruauté m'a honoré d'une confiance qui m'a brisé le cœur, mais dont je n'abuserai pas. Vous pouvez être tranquille, je garderai votre secret. »

Elle répondit :

— « Vous n'avez à garder aucun secret, monsieur. Mes parents sauront, dès cette nuit, ce qui s'est passé entre nous. Si vous trouvez quelque intérêt à en colporter le récit, je vous y autorise.

— Pourquoi me parlez-vous sur ce ton, mademoiselle Odette ? Jugez-vous que je n'ai pas assez souffert aujourd'hui ? Que vous ai-je donc fait ? Je vous aime... c'est vrai. Vous le saviez, puisque vous avez pris soin de me désespérer. Mais voyez... C'est la première fois que j'ose vous le dire. Vous m'en avez donné le droit en attaquant, en frappant cet amour, que mon respect vous cachait. Je ne me serais jamais permis, sans l'autorisation de votre père, de vous découvrir un sentiment... »

Il s'arrêta. Une émotion réelle lui serrait la gorge, car son désir s'avivait, par la déception, par la magie de l'heure et de l'ombre, par tout le charme, soudainement révélé, de cette jeune fille. Mais il conservait une lucidité assez nette pour s'applaudir, au même instant, de l'habile mauvaise foi de sa phrase. Ce respect, dont il se vantait, ne lui avait jamais fermé la bouche, puisqu'il n'avait rien eu à dire, se fiant, avec le plus grand calme, aux négociations paternelles. Mais n'était-ce pas adroit de mettre sa réserve en contraste avec l'empressement audacieux qu'il attribuait à Jean Valdret, et en contraste aussi avec la détermination hardie de M^{lle} de Ribeyran ? L'indirecte leçon devait inspirer à cette fille si fière quelque mécontentement secret d'elle-même et surtout une première rigueur de jugement à l'égard de celui qu'elle croyait aimer. En même temps cette discrétion de M. de Mauclain, qui lui prêtait une attitude si avantageuse, permettait à celui-ci de se peindre rétrospectivement comme le plus fervent

des adorateurs. Sous son mutisme passé, il pouvait montrer les ardeurs, les tourments, les délicatesses d'une passion contenue.

Il n'y manqua pas. Le thème prêtait aux effets d'éloquence, et le vicomte était beau parleur. Sa sincérité du moment eût nourri la chaleur de ses phrases, alors même que les ressources d'une virtuosité de boudoir telle que la sienne n'y eussent pas suffi.

Ce n'était pas un mauvais garçon que le vicomte de Mauclain. Il avait infiniment de vanité et peu de cœur. Mais on ne fait pas toujours du mal avec cela, et l'on fait parfois du bien avec moins encore. Tout dépend des circonstances. Les caractères dont l'orientation, la valeur intime et les manifestations actives se soustraient plus que le sien aux ambiances, sont rares. Il était donc ce que son éducation d'enfant gâté, ses succès de joli homme titré, riche, l'avaient fait ; et il allait être ce que les satisfactions ou les déboires, les trahisons ou la fidélité de demain le feraient.

Il ne tenait de sa race — véritablement ancienne du côté paternel, mais trouble par sa mère, fille d'un duc de l'empire et d'une milliardaire du Nouveau Monde — que les contours extérieurs d'une nature aristocratique : certaines délicatesses et certaines insolences, certains scrupules et certaines audaces, l'intrépidité physique, le respect de la parole donnée, l'horreur du mercantilisme et la plus magnifique élégance de goûts et de manières.

Tout sentiment passionné était interdit à ce garçon, qui n'avait jamais désiré quelque chose sans l'obtenir, ni rien admiré en dehors des qualités qu'on préconise dans sa caste, et dont il se croyait le type accompli. De nombreux et faciles succès de femmes avaient émoussé ses sens, blasé son imagination et développé son scepticisme avec sa confiance en soi. Il ne croyait guère à l'amour qui égare, affole, enivre ou désespère ; pour lui, c'était une maladie de cerveau faible ou plus souvent un ressort littéraire, exploité, entretenu, grossi à plaisir par les romanciers. Les petites filles chimériques comme Odette de Ribeyran admettaient ces absurdités ; leur seizième année y ajoutait foi comme jadis leur enfance aux aventures du Chaperon rouge ou de la Belle au bois dormant. Mais, à son avis, un gaillard comme Valdret devait en rire sous cape, tout en jouant à merveille le rôle de Roméo, moins au profit de l'amour qu'à celui de l'ambition.

« Ce serait une honte pour l'aristocratie française, » pensa-t-il, « qu'un intrigant de si piètre envergure et de si banale finesse épousât une Ribeyran. »

Telle fut la conclusion mentale de ses lamentations amoureuses, — très habilement et discrètement psalmodiées à Odette ; et cette conclusion lui fut inspirée par la dignité simple, mais impressionnante, avec laquelle la jeune fille le laissa tout dire, puis formula sa réponse :

— « Monsieur de Mauclain, j'apprécie le sentiment de délicatesse qui, dites-vous, a contenu si longtemps l'aveu que vous me faites. Je regrette que ce sentiment ne soit pas de ceux dont je puisse vous savoir gré. Je vous avouerai même que l'espèce d'entente que je voyais s'accroître entre nos deux familles, et qui, sans vous permettre de me parler d'amour, semblait vous autoriser à me traiter un peu en conquête assurée, me blessait presque..., me... disposait mal pour vous. Toutefois peu importe ! Ni ma fierté ni ma loyauté ne me laissaient libre de tolérer un tel malentendu. J'ai cru devoir le dissiper aujourd'hui. Pardonnez-moi si je vous ai causé plus de peine que je ne vous croyais susceptible d'en éprouver à cause de moi.

— Oh ! mademoiselle...

— Ne me dites plus que vous m'aimez, monsieur. C'était peut-être nécessaire à l'explication de ce soir... Après ce que vous savez de mon cœur, ce serait manquer à cet extrême respect que vous professez pour moi, et auquel j'attache beaucoup de prix, je vous assure.

— Mais, mademoiselle, vous n'êtes pas encore la femme de M. Valdret...

— Je suis sa fiancée.

— Pour vous et pour lui, peut-être.

— Est-ce que cela ne suffit pas ?... » dit Odette.

Ce cri de foi et d'indignation fut accompagné d'un foudroyant regard, — aussi foudroyant que pouvait l'être la flamme humide des beaux yeux bleu sombre, en ce moment presque noirs dans la clarté pâle de la nuit. M^{lle} de Ribeyran s'était écartée de son compagnon.

François se troubla, dans le choc intérieur de son dépit contre une sourde ardeur, qui était faite d'admiration et du désir de posséder, de dompter cette créature si fière. En même temps, il n'oubliait pas qu'elle appartenait à une famille dont la généalogie était irréprochable, et qu'en l'épousant il effacerait la légère tare exotique et napoléonienne de sa propre lignée. Oh ! comme à cette minute il la souhaitait pour femme !... avec une violence qui ressemblait à l'amour, mais qui ressemblait aussi à la haine. Des paroles de rage et de bravade lui montaient au bord des lèvres, tout à la fois avec quelque insensée supplication. Mais il ne les prononça pas. Maître de lui, cherchant à bien jouer son rôle, il ne trouva qu'une phrase assez plate, à laquelle l'inclination lente de sa tête et la vibration savante de sa voix prêtèrent quelque noblesse.

— « Je souhaite, » dit-il, « que vous ne vous trompiez pas, et que vous soyez heureuse. »

Tout près de là, des lueurs rouges palpitérent entre les arbres. Une odeur fumeuse de résine se répandit. Et, brusquement, des abois furieux éclatèrent. Puis une fanfare de trompes.

— « C'est la curée, » dit Odette. « Nous nous sommes trompés de chemin. Le chenil est par là. Prenons ce sentier, retournons. »

Ils firent rapidement quelques pas, longèrent un mur, pénétrèrent par la grille large ouverte.

Entre des bâtiments bas, dans une vaste cour, l'épilogue lugubre de la chasse à courre se passait.

De distance en distance, autour d'un espace rectangulaire, l'éclat rougeoyant des torches s'ensanglantait encore sur les habits écarlates des valets de chiens qui les portaient. Leurs lueurs détachaient en taches claires les visages des invités, massés vers un angle en un groupe sombre sous les fourrures et les manteaux. Non loin d'eux, en face de la meute hurlante, contenue par les cris et le fouet, se jouait la comédie lamentable de l'agonie du cerf. Sur les entrailles du vaincu, sa dépouille magnifique, sa longue robe fauve et sa tête intacte, couronnée par ses bois de dix-cors, s'étendaient dans un simulacre de vie. Un homme s'approcha, enjamba cette apparence de corps, prit l'extrémité des bois, redressa la belle tête aux

admirables yeux d'angoisse, et la balança devant la meute en des mouvements qui figuraient un reste de palpitante existence.

Une clameur d'horrible rage, de bestiale férocité, de glotonnerie folle, éclata. Les chiens se pressaient, se bousculaient, tas grouillant et forcené, plein de cris et de rouges gueules avides, formidablement soulevé par la faim antique, par l'ivresse du carnage, cette force basse et sinistre, qui, du fond des forêts primitives, a conduit le monde jusqu'aux civilisations raffinées.

Cependant la frénésie de la meute se disciplinait sous l'éducation séculaire. Ces brutes s'élevaient jusqu'à la domination de leur instinct déchaîné. Trois fois le premier piqueux les laissa bondir jusqu'à la dépouille du cerf. Trois fois, par la puissance de sa voix, les claquements de fouet, l'hypnotisme de l'homme sur la bête, il fit reculer les soixante chiens. Leur élan l'eût renversé, broyé, si la révolte ouverte d'un seul eût précipité la meute sur la proie. Mais, gesticulant, criant, dans le tourbillon de son long fouet, il les tint en respect sous son regard. C'était le triomphe de Cadier. Sa haute stature, dans sa tenue de chasse, son martial et vulgaire visage y prenaient une espèce de grandeur.

Et toujours, derrière lui, aux mains du valet, la pauvre tête du cerf s'agitait, à la fois si noblement morte et si grotesquement vivante. Car ce balancement ridicule, elle ne l'avait pas eu, elle ne l'aurait jamais eu, dans la grâce et la fierté douloureuse de sa véritable agonie.

— « Ah ! » dit Odette à M. de Mauclain, « quelle cruelle coutume ! Je ne puis m'y habituer. Chaque fois, cela me fait mal. Pourquoi ne pas respecter le vaincu ? »

Il ne put répondre. Cadier donnait le signal.

Les soixante chiens se ruèrent. Et le valet, qui soutenait les bois du cerf, n'eut que le temps de courir, de se précipiter dans une écurie toute proche, ouverte exprès, tirant après lui la dépouille, afin de la soustraire aux chiens. Une traînée de sang apparut derrière lui sur les dalles. La moitié de la meute bondit sur ses talons, se heurta contre une porte refermée en hâte. L'autre moitié dévorait les entrailles, les répugnants débris tout à coup mis à découvert. Les aboiements s'étaient tus ; un bruit de mâchoires claquantes

et de grognements hargneux succéda. Des chiens qui n'avaient pas eu leur part couraient çà et là, se plaignaient, léchaient le sang sur les pavés.

M. de Ribeyran se tenait à côté de son général de brigade. Ce grand chef n'avait pas suivi toute la chasse, mais, par une chance heureuse, était arrivé dans sa voiture précisément pour l'hallali.

— « Mon général, » dit le marquis, « vous permettrez à mon piqueux de vous offrir le pied. »

Cadier l'apportait, saluant militairement. Les trompes sonnèrent les honneurs.

Le général mania curieusement le pied, dont la section se dissimulait sous des lanières de la peau velue adroitement tressées.

— « Mais, » dit-il, « ceci reviendrait plutôt à une dame.

— Eh bien ! mon général, vous le présenterez de ma part, avec mon profond respect, à madame la générale. J'y joindrai la tête, et je ferai monter le tout, avec la date. »

Le général remercia. Les adieux commencèrent. Car les invités présents ne rentraient pas au château. Ceux qui passaient la nuit à Ribeyran étaient restés dans les salons avec la marquise Pauline. Des breaks attendaient les autres près du chenil pour les transporter à Étampes. Les jeunes officiers partirent à cheval. Quelques voisins de campagne s'en retournèrent dans leurs propres voitures.

François de Mauclain prit congé d'Odette. Mais, au lieu de se diriger tout de suite vers son boghei, qui l'attendait, il chercha le premier piqueux.

— « Cadier, » dit-il, « je vous recommande mon cheval, qui reste dans vos écuries. Je viendrai le chercher moi-même demain matin.

— Monsieur le vicomte ne veut pas que je le fasse reconduire à Mauclain ?

— Non, je compte le monter. Il ne sera pas si fatigué qu'il ne me porte pour le retour.

— Certes non, monsieur ; la chasse n'a pas été dure. Et monsieur le vicomte a une si merveilleuse bête !

— Je voudrais vous demander quelques conseils à propos de ce cheval, Cadier. Serez-vous là demain, vers dix heures ?

— Toute la matinée, monsieur, ici, au chenil. Car monsieur le vicomte sait que j'ai voulu avoir son cheval sous mes yeux. J'ai défendu qu'on le mette là-bas, dans les écuries du château.

— Merci, Cadier. Je préfère d'ailleurs ne pas aller jusqu'au château. C'est à vous que j'aurai affaire. Vous n'avez besoin d'en parler à personne. »

Cadier, surpris mais flatté, eut un geste d'empressement et de discrétion :

— « C'est entendu, monsieur le vicomte. »

Il y eut des roulements de voiture qui s'éloignaient, des éclairs de lanternes dans des allées désertes sur des taillis défeuillés, puis le silence et l'ombre s'accrurent, s'étendirent, souverains et profonds. Les massifs s'alourdirent en de frissonnantes ténèbres, tandis qu'une clarté blafarde baignait les grandes pelouses pâles. Cette clarté tombait d'un ciel de ouate, troué par instants de déchirures argentées où l'on devinait la lune de novembre.

Odette de Ribeyran, au bras de son père, revenait vers le château.

Tous deux furent silencieux d'abord ; puis le marquis prononça :

— « Tu t'es amusée, fillette ? »

Elle eut une hésitation.

— « Amusée ne serait pas le mot exact, mon cher papa. »

Vivement, avec une anxiété plus maternelle que virile et singulièrement touchante chez ce sévère, chez ce presque rude officier, il questionna :

— « Il ne t'est rien arrivé de désagréable, j'espère ? Ton cheval ?... non ?... pas d'accident ?... Aucun de ces messieurs n'a pu manquer d'égards envers toi, j'imagine ?

— Oh ! non, mon père.

— Alors ?... que veux-tu dire ? »

Et comme elle se taisait, il ajouta, très tendre :

— « Je connais si bien ma petite Odette ! Pour qu'elle ne prenne pas un plaisir absolu à une belle chasse comme celle d'aujourd'hui, il doit y avoir quelque chose. Voyons, parle, mignonne. »

Elle n'ouvrait toujours pas la bouche. Le marquis ralentit le pas. Bien que l'allée fût sombre, il distingua les paupières abaissées de sa fille. Il murmura, soudain plus grave :

— « François de Mauclain ne t'a guère quittée. Se serait-il permis de te dire ?...

— Il m'a dit qu'il m'aimait, oui, mon père. »

Le marquis tressaillit des pieds à la tête. Pour la première fois, Odette prononçait nettement de tels mots, faisant une allusion ouverte à l'amour, et à l'amour qu'elle pouvait inspirer. Il y eut là, pour le père, durant quelques secondes, une sensation singulière, pénible, presque intolérable. Blessure d'une espèce de pudeur paternelle qui, facilement, s'exagère dans les familles où une grande réserve existe sur ce sujet entre les parents et les enfants ; jalousie inconsciente, très âpre quoique très pure ; appréhension de l'arrachement prochain... Un mélange de tous ces sentiments bouleversa le marquis, qu'au jour sa fille eût vu pâlir. Un antagonisme sourd s'éleva en lui contre ce François de Mauclain, que, cependant, il souhaitait pour gendre.

— « Je suis étonné, » dit-il. (Et sa voix exprimait plus que de l'étonnement.) « Le vicomte de Mauclain a trahi ma confiance. Je ne l'avais pas autorisé à une démarche pareille.

— Il ne faut pas lui en vouloir, » prononça Odette. « C'est moi qui l'ai poussé à se déclarer comme il l'a fait.

— Toi ! »

Le marquis lâcha le bras de sa fille, l'écarta de lui. Cette fois, dans la lumière diffuse d'une éclaircie, leurs yeux se pénétrèrent. Jamais Odette n'avait senti sur les siens une flamme si âpre. Elle éprouva une soudaine angoisse, et surtout une gêne oppressante. Ce qu'elle voulait dire était si difficile ! Mais elle était de ces natures chez qui le pressentiment de la résistance ou du danger, loin de paralyser les facultés, les aiguise. Plus

hardie devant la sévérité paternelle qu'elle ne l'eût été devant la tristesse ou la tendresse, elle s'expliqua :

— « Père, je savais que François de Mauclain songeait à m'épouser. Ces choses-là se devinent. En partant, vous m'avez parlé de lui d'une certaine façon... Vous vous rappelez ?... J'ai compris que peut-être vous lui aviez donné quelque espoir... Un espoir qu'il eût été déloyal à moi d'encourager.

— Déloyal ?

— Oui, père, car jamais je n'épouserai le vicomte de Mauclain. »

La physionomie de M. de Ribeyran s'éclaira. L'inconséquence d'Odette s'était produite dans le sens contraire à celui qu'il avait craint. C'était toujours une inconséquence, mais sa fierté ne s'en trouvait pas atteinte comme elle l'eût été par une avance de sa fille à ce jeune homme. Sa fille ! son Odette !... S'il avait dû l'imaginer moins altièrément digne et inaccessible qu'il la voulait dans son orgueil de père, quelle souffrance n'eût pas été la sienne !

Il reposa le bras de l'enfant sur le sien, se remit à marcher, puis, tout à coup :

— « Il te déplaît, François de Mauclain ?

— Oui, père.

— Comment ! à ce point-là ? » s'écria-t-il, saisi par l'accent d'Odette.
« Mais qu'as-tu contre lui ?

— J'ai, mon père, que ce n'est pas un homme qui soit bon ou méchant, intelligent ou borné, aimable ou antipathique. C'est le vicomte de Mauclain. Ce que vous voyez en lui, c'est le garçon élégant qui porte bien un très beau nom, et qui est à la tête d'une des dernières grandes fortunes domaniales de France. Avouez, papa, que c'est sa situation plutôt que sa personne qui vous a semblé digne de notre alliance ? »

Elle avait apporté, à ce jugement sur les intentions paternelles, une grâce de ton, une mutinerie d'accent qui en atténuait le côté irrespectueux. Elle touchait, d'ailleurs, si juste, que M. de Ribeyran ne put s'empêcher de sourire.

— « Voyez-vous cela, mademoiselle !... »

Puis, avec gravité :

— « Certes, tu ne te trompes que sur un seul point, mais il est important : c'est que, si le vicomte de Mauclain n'était pas par son caractère, par sa personne, le parfait gentilhomme qu'il est par sa naissance, je n'aurais pas un instant songé à en faire ton mari, fut-il plus noble que le roi et possédât-il plus de terres que le marquis de Carabas. »

La causerie entre le père et la fille s'allégeait, revenait aux nuances de taquinerie légère, de confiance tendre qui leur étaient habituelles. M. de Ribeyran, d'abord alarmé par l'émotion pressentie chez Odette, se rassurait. Il ne prenait guère au sérieux l'hostilité de la jeune fille contre le prétendant au succès duquel lui-même tenait si fort. Son idée secrète, presque indistincte pour lui-même dans le flot d'arguments dont son raisonnement l'entourait, était bien celle qu'avait démêlée la finesse féminine d'Odette. Il voulait que sa fille fût un jour comtesse de Mauclain, et que sa beauté de princesse eût pour cadre et pour trône ce château historique, voisin du sien, ce bijou léger de la Renaissance greffé sur une forteresse massive du moyen âge, et qu'enveloppait de bois et de fermes opulentes un des domaines particuliers les plus étendus de France. Ce n'était pas un caprice de petite fille qui pouvait entraver ce projet. Si Odette n'aimait pas aujourd'hui François de Mauclain, elle l'aimerait plus tard, ou bien elle l'épouserait sans en être amoureuse. Le marquis admettait cette dernière perspective avec la tranquillité de certains pères, pour qui l'idée de la passion chez leur fille semble plutôt gênante, sinon insoutenable et inconvenante.

Il se plaisait à considérer son refus comme l'expression d'une antipathie générale à l'égard de l'homme et du mariage, où tout au moins d'une indifférence encore enfantine — de cette bienheureuse neutralité d'enfance, où, sans le savoir, il eût souhaité de la maintenir éternellement.

À quel instant et pourquoi — dans cette sécurité renaissante — le marquis reçut-il en plein cœur, comme un choc inattendu et étourdissant, le nom de Jean Valdret, prononcé par Odette ? Ce n'était pas encore un aveu qui venait aux lèvres de la jeune fille. Toutefois le seul fait qu'elle amenait ce nom dans une conversation pareille, et l'intonation qu'elle y mit, glacèrent le sang du père. Cet homme fort eut comme une défaillance

d'inquiétude, la terrassante répercussion physique de l'angoisse morale, qui brise les membres et suspend la respiration.

Il s'arrêta, il répéta, sans colère encore, dans sa stupeur :

— « Jean Valdret ?... Qu'est-ce que tu dis de Jean Valdret ? »

Odette se suspendit à son cou, et, tout près de son oreille :

— « Je l'aime, père... Il m'aime aussi. C'est mon fiancé devant Dieu. Je n'épouserai que lui. »

Oh ! le recul du père, l'arrachement brutal de ces bras d'enfant qui lui emprisonnaient si doucement la tête ! Pouvait-elle deviner, elle, la petite âme de simplicité sentimentale, dans quelle chair vive d'orgueil ni sur quelle plaie ancienne et secrète sa candide confession venait de tomber comme un atroce vitriol ? Elle s'attendait à un premier mouvement de surprise, à un blâme, à un refus, qui fléchirait ensuite... mais pas à cela, non... pas à cela ! pas à cet effrayant changement de physionomie, à ces yeux de menace, à cette fureur du geste, pas surtout à ce mot unique, implacable, jeté avec toute l'énergie d'un être si âprement énergique :

— « Jamais ! jamais ! jamais !... »

Elle trembla. Ses mains se joignirent.

— « Oh ! père... »

Il répéta une quatrième fois, les mâchoires serrées, toute sa volonté comme ramassée dans une tension inouïe :

— « JAMAIS !... »

Pendant quelques secondes, à travers l'ombre transparente, il la contempla. Elle demeurait immobile, mystérieuse de muet émoi, les yeux élargis et humides, les lèvres closes. Sous sa fine pâleur, qu'y avait-il ? Soumission ou ténacité secrète ? Oserait-elle défendre son absurde, son détestable amour ? Le père haletait, pris maintenant de désespoir, de terreur, à l'idée de la lutte possible contre cette enfant adorée. Des lâchetés tendres gémissaient en lui, sous la rigide façade de son grand corps dominateur et de son visage de soldat. Quel moment pour tous deux, dans la paix blafarde de cette nuit de novembre, dans le silence des jardins morts ! Rien ne remuait. Un souffle très doux passa. L'âcre saveur de l'automne s'insinua

dans leurs fibres inconscientes. Plus tard, au cours des déclin à venir, ils tressailliront quand des émanations humides de feuilles flétries ressusciteront la poignante scène.

Tout à coup, le père dit, presque brutalement :

— « Rentrons. »

Car vainement il avait attendu qu'elle parlât. Et cette inertie d'Odette l'impressionnait plus que ne l'eussent impressionné les récriminations, les larmes ou même la révolte.

Jusqu'au château, ils n'échangèrent plus une parole.

Ils trouvèrent la marquise Pauline seule dans un salon. Toutes les girandoles de lumière éteintes, sous une petite lampe coiffée d'un minuscule abat-jour empire, elle lisait.

— « Ah ! » s'exclama-t-elle, levant la tête, « je commençais à m'inquiéter. Nos hôtes sont couchés. On ne veille pas un soir de chasse. »

Elle vit son mari et sa fille si raidis, si muets, qu'elle eut peur.

— « Qu'est-ce que vous avez ? Il est arrivé quelque chose !... »

Puis, tout de suite, en femme d'officier, craignant quelque mésaventure hiérarchique :

— « Est-ce que le général ?... »

— Il ne s'agit pas du général, » interrompit M. de Ribeyran. « Odette m'a infligé ce soir le plus cuisant chagrin que j'aie senti de ma vie. »

— Odette ! » s'écria la marquise en regardant sa fille.

Il se tourna vers leur enfant, lui aussi, espérant un geste, un mot de rétractation. Comme elle se taisait, il ordonna durement :

— « Répétez à votre mère l'aveu que vous m'avez fait tout à l'heure ! »

Le visage blanc jusqu'aux lèvres, d'une voix tremblante, mais avec un extrême vouloir de franchise et de fermeté, Odette prononça :

— « J'ai dit à mon père, maman, que je n'épouserai personne autre que Jean Valdret. »

— Il est digne d'elle ! » s'écria la marquise.

— « Ah ! maman... »

Et, avec un sanglot, la jeune fille se jeta dans ses bras.

Au mot imprévu de sa femme, le marquis de Ribeyran, cet homme d'une si froide correction, s'oublia.

— « Êtes-vous folle ? » cria-t-il.

La marquise Pauline écarta Odette.

— « Mon ami... » commença-t-elle.

Une émotion lui serrait la gorge. L'habitude d'une longue déférence admirative envers ce mari supérieur par l'intelligence et le caractère, et tellement doué pour la domination, arrêtait le chaud plaidoyer qui lui montait du cœur. D'ailleurs, une consternation la paralysait, car jamais elle n'aurait prévu chez le marquis cette attitude violemment hostile à son plus cher projet. Toutefois, certaine maintenant de l'amour réciproque de ses deux enfants, elle trouva, pour eux, le courage qu'elle n'aurait pas eu pour elle-même.

— « Vous pouvez ne pas aimer Jean, » dit-elle, « et j'ignore pourquoi. Mais pour aucun homme vous n'avez professé devant moi une plus rare estime, — rare surtout chez vous, Robert, qui avez le droit d'être sévère à l'égard des autres. Vous m'avez exprimé de hautes prévisions quant à l'avenir de ce brave enfant. Et il a le plus noble caractère...

— Discuteriez-vous ma volonté ou ma pensée devant notre fille ?... » dit M. de Ribeyran avec une si véritable autorité que les deux femmes frissonnèrent.

— « Retire-toi, mon enfant, » balbutia la marquise.

Odette vint embrasser sa mère ; puis, s'approchant de son père, presque défaillante, elle lui tendit son front.

— « Va, » dit-il, la repoussant d'un geste glacial.

Elle fondit en larmes et, très lente, espérant un rappel de tendresse, quitta la chambre.

Robert de Ribeyran l'avait suivie des yeux, dans l'attente contraire qu'elle reviendrait, renierait sa chimère de petite fille romanesque, son

caprice, qu'il ne voulait pas croire une passion. Quand la porte se fut refermée sur elle, il se tourna vers sa femme.

— « Pauline, écoutez-moi bien, » prononça-t-il. « Vous me connaissez, n'est-ce pas ? Vous savez que je ne prends pas des résolutions à la légère, que je ne décide rien sans réflexion. Soyez sûre que, dans une circonstance aussi grave, le bonheur de notre enfant me préoccupe autant que vous. Veuillez admettre encore que je puis prévoir tous les arguments tirés des mérites incontestables du lieutenant Valdret, de la confiance que j'ai moi-même en son avenir ; ajoutez-y toutes les fioritures sur les fatalités irrésistibles de l'amour, sur la noblesse de l'âme égale à la noblesse du sang ; mettez que tout cela ait été établi, discuté, pesé entre nous, puis faites attention à ma réponse : JAMAIS, entendez-vous, JAMAIS je ne donnerai mon consentement au mariage de Jean avec Odette. Maintenant agissez en cette affaire comme votre prudence maternelle vous le conseillera. »

Sur cette péroraison, sèche comme la chute d'un couperet, M. de Ribeyran fit demi-tour, prêt à sortir.

— « Hélas ! » murmura Pauline tremblante, « comment, en rapprochant ces enfants, n'avez-vous pas prévu ?... »

Le marquis eut un mouvement de violence.

— « C'est vous qui les rapprochiez ! Je remplissais un devoir sacré en élevant mon filleul. Mais sa place n'était pas sous notre toit. Vous avez été affreusement imprudente. Et, avec vos petites finesses, vos imperceptibles empiètements de femme, qui prend toujours un peu plus qu'on ne lui abandonne, vous avez eu raison de ma volonté même, vous avez usé lentement mes résistances. D'ailleurs, je n'étais pas toujours là ; les devoirs de mon commandement m'absorbaient... »

Il s'interrompit pour jeter un cri d'orgueil :

— « ... Aurais-je pensé qu'une Ribeyran, que ma propre fille, songerait à hausser jusqu'à elle un garçon de rien ? »

La marquise Pauline se leva, s'avança comme vers une vision d'angoisse, tous les nerfs tendus pour l'effort qu'elle allait oser.

— « Un garçon de rien ?... » répéta-t-elle. « Vous ne parleriez pas ainsi de ce brave enfant, Robert, vous n'arriveriez pas à des paroles de cette

cruauté, de cette injustice, s'il n'y avait pas à ce mariage un obstacle pire...

— Achevez ! » dit-il rudement.

— « Ah ! Robert, avouez-moi la vérité. Je vous pardonnerai de me l'avoir cachée pendant vingt ans. »

Il bondit sous le mot.

— « Vous, me pardonner !... » s'écria-t-il.

Mais sa dureté fondit soudain ; l'assaut des émotions contre lesquelles il luttait depuis une heure eut enfin raison de son orgueil quand il vit sa femme chanceler. Pauline glissa presque à genoux sur un siège bas, se cacha le visage et gémit.

— « Ma pauvre amie !... ma chère femme !... qu'as-tu : Quelle pensée te bouleverse ?

— Mon Dieu ! » sanglota-t-elle, « Jean est ton fils ! Et tu ne m'as pas aimée assez pour me le dire !... »

À ce cri, où se révélait une si délicate, une si intense douleur, le colonel de Ribeyran sentit ses paupières battre, furtivement humides. Puis le soldat se retrouva, ombrageux quant à la valeur de sa parole.

— « Je t'ai juré que non, autrefois, à plusieurs reprises. Mettrais-tu en doute mon serment sur l'honneur ? »

Elle leva ses yeux bruns, encore si frais, si tendres, et tout resplendissants de larmes.

— « Ah ! » dit-elle, « les hommes ont une loyauté si spéciale envers les femmes ! Ils ne conviennent pas qu'ils leur mentent, parce qu'ils ne leur reconnaissent pas le droit de savoir la vérité. »

Un âpre sourire passa sous la moustache martiale du marquis. Il hocha la tête, avec une expression singulière, qui ne dissipa point les soupçons torturants de sa femme.

— « Jure-le-moi encore ! » supplia-t-elle tout bas.

Il le jura, l'air ironique et condescendant.

Elle l'implorait de ses yeux anxieux, désespérée de ne pouvoir tout à fait croire ni tout à fait douter. C'était peut-être précisément cet état d'âme

que son mari voulait lui suggérer, s'il réfléchissait que le moindre indice d'une fraternité de sang et de chair entre Jean et Odette devait inspirer à la marquise l'horreur d'un mariage que lui-même combattait. Ne préférerait-il pas être accusé secrètement par elle d'un mensonge si odieux et si persévérant, plutôt que de la voir entretenir dans le cœur de leur fille la chimère qu'il détestait ? Mais savait-il combien il lui faisait de mal ?...

Dans la détresse de son amour saignant, de sa confiance défaillante, dans la révolte et l'inquiétude de sa double tendresse maternelle, Pauline puisa la force inattendue, extraordinaire, de se dresser en face de son mari.

— « Eh bien, » dit-elle, soutenant le regard d'acier qui se durcissait à mesure, « puisque Jean n'est pas votre fils, je ne considère pas qu'il y ait entre lui et Odette un obstacle sérieux, un obstacle qui mérite qu'on s'y arrête, et qu'on fasse le malheur de ces deux pauvres enfants.

— Cet obstacle, » prononça le marquis avec une concentration de colère froide, « ce sera ma volonté. Et prenez garde, Pauline, au rôle qu'il vous conviendra de jouer dans cette affaire !...

— Vous me menacez ? » balbutia-t-elle.

— « Oui, je vous menace des catastrophes qui pourraient fondre sur cette maison, et dont vous seriez la cause.

— Ah ! » soupira la pauvre femme, « pourquoi ne suis-je pas morte, Robert, avant de vous entendre me parler ainsi ! »

Il ajouta seulement : « Vous réfléchirez, » puis sortit du salon sans vouloir s'attarder ni s'attendrir, ni surtout diminuer par l'amollissement des explications et des phrases l'impression nette, frappante, qu'il espérait avoir produite. Le raisonnement lui semblait le pire des moyens à employer pour convaincre les femmes. Il se défiait de la prise secrète qu'une compagne de vingt années, toujours gracieusement soumise, a sur le cœur le plus mâle, lorsque entrent en jeu les supplications, les arguments et les larmes. Discuter avec Pauline, sympathiser en la moindre mesure avec le bouleversement sentimental de cette âme affectueuse, serait ouvrir la brèche aux désastres. Dans l'impossibilité absolue de céder sur le fond de la question, il ne consentirait point à des luttes où s'émietterait son autorité, où sombreraient la paix et la dignité de sa maison.

Dominant donc le remous d'émotion qui fit vaciller sa main sur le bouton de la porte, le marquis de Ribeyran monta dans sa chambre, où il passa la nuit presque entière à se souvenir et à songer.

IV

Dans la cour du quartier, le 50^e chasseurs à cheval se déployait en ordre de marche, prêt à sortir. Le régiment se rendait à une revue d'inspection, provoquée par l'activité toute neuve d'un commandant d'armée de promotion récente.

On attendait l'étendard. Il parut, dominant son peloton d'escorte. Aussitôt les trompettes sonnèrent au drapeau.

Le porte-étendard se détacha du groupe, s'avança isolé, enviable et comme grandi sous les trois couleurs. Il s'arrêta devant le colonel. M. de Ribeyran salua de l'épée.

Un commandement jaillit. Tous les sabres se dressèrent. L'éclair frissonnant de l'acier palpita le long des rangs, se fixa. Le régiment présentait les armes, immobile dans la sonnerie héroïque et éclatante des cuivres.

C'était la minute sublime. Un tressaillement ondula sur la nuque des recrues. Aux tempes, sous le métal des jugulaires, une légère sueur perla ; et des yeux clairs, dans de jeunes faces hâlées, s'embrumèrent tout à coup.

Jean Valdret sentit son cœur plier sous un torrent d'émotion. Toujours il était remué par cette cérémonie brève, simple et si imposante des honneurs au drapeau. Mais à la belliqueuse griserie, au soulèvement en lui des enthousiasmes séculaires éveillés par le symbole, s'ajoutait aujourd'hui quelque chose de plus vif encore, de plus intimement personnel, de plus poignant.

Il regardait le colonel, type admirable du chef, d'une si fière tenue sur son cheval d'armes, et si émouvant d'altier respect, l'épée haute devant le drapeau.

« Mon père !... » se disait Jean. « Il est mon père !... »

Comment peindre le mélange d'orgueil et de désespoir qui le dévastait, dans une poussée si impétueuse de sentiments qu'il eut peur un instant de se trahir par l'expression éperdue de sa physionomie ! Mais, seule, sa mortelle pâleur eût attiré l'attention, si le mouvement du départ n'avait trop distrait tous ces hommes pour qu'aucun scrutât le visage du jeune officier.

Le régiment s'ébranla dans un piétinement de chevaux et un cliquetis d'armes. Jean Valdret défila à son rang, aussi impassible en apparence, pour les badauds accourus, que ces cavaliers aux traits fixes et presque pareils dans leur martiale impersonnalité. Car ce n'est pas seulement l'aspect des corps que l'uniforme égalise ; les yeux s'emplissent de la monotonie d'un même songe. Il faut des préoccupations particulières bien puissantes pour que le soldat se sépare, en l'isolement d'une pensée tout à fait sienne, de l'âme à la fois restreinte et collective où l'enferme la vie de caserne. L'officier même, surtout aux heures de service, mais encore plus durant la marche militaire qui solidarise le régiment, voit reculer en une perspective diminuante ce qui le touche comme individu. La cadence du pas, qui fait de cette agglomération d'hommes comme un seul être animé d'un mouvement unique, semble se répercuter à travers tant de cerveaux divers, tant de cœurs aux espoirs et aux tourments dissemblables, et les entraîner en un même rythme d'abnégation, de discipline morale, d'apaisante fraternité.

Ce jour-là, deux hommes avaient sur le visage seulement, non au fond de l'âme, le calme guerrier dans l'atmosphère duquel s'avavançait le beau régiment.

Le colonel de Ribeyran et le lieutenant Valdret ne s'étaient pas rencontrés depuis cette récente journée de chasse, marquée pour tous deux par de si étranges, si différentes, mais également inoubliables impressions. Et combien à cette heure, en suivant légèrement du buste le balancement de son cheval, le regard en avant, la physionomie rigide et fermée, chacun d'eux se sentait follement sensible à la proximité de l'autre.

Chez le supérieur, c'était une furieuse opposition de tout son être, une dureté qui le raidissait sur sa selle, qui lui taisait ruminer confusément des projets d'éloignement, de disgrâce. Il demanderait un changement de corps pour son subordonné, il l'exigerait, il le lui imposerait. Jamais cet audacieux garçon ne devait revoir Odette. Mais, dans son exaspération

presque haineuse, des idées de satisfaction immédiate, dont la mesquinerie lui faisait honte sans qu'il pût les écarter, assaillaient M. de Ribeyran. Si impeccable officier que fût Jean, il le trouverait bien une fois en faute ; alors il le punirait, il l'humilierait, il châtierait en lui, sous le premier prétexte, l'amour — monstrueux, jugeait-il — que cet enfant de malheur avait osé concevoir.

Pendant cette méditation féroce, Jean, ne se doutant pas qu'Odette avait parlé, préparait les discours naïvement maladroits par lesquels il pensait la persuader de renoncer à lui. Il refuserait son amour, — cet amour merveilleux et interdit, cet amour qu'il lui fallait juger coupable bien qu'il le sentît si pur, — mais il solliciterait son amitié fraternelle. Oui, il prononcerait ce mot, qu'elle ne pouvait prendre au sens littéral : il la supplierait d'être pour lui une sœur. Dans l'attendrissement douloureux mais si suave d'une pareille substitution de sentiment, Jean goûtait une volupté bizarre, qui le consolait presque. Oh ! comme elle lui serait douce à travers la vie cette affection unique, absolue, mystérieuse, dont lui seul connaîtrait la source secrète ! Quelle sensation étourdissante et délicieuse de savoir que l'exquise créature, si humblement adorée, tenait à lui par les liens du sang ! Sa sœur... sa sœur ! Il se répétait mentalement ce mot, n'ayant pas conscience du sens périlleux, brûlant, dont sa passion le remplissait, comme un blanc calice d'albâtre où l'on eût versé quelque philtre d'ivresse.

Son rêve aussi allait plus loin : peut-être, un jour, Odette saurait-elle. Pas par lui... oh ! non. Il ne la troublerait pas dans son adoration filiale par une semblable confiance. Il ne trahirait pas le secret si cruellement gardé par ce père qui le désavouait, par cet homme redoutable et malgré tout admiré, dont il subissait, avec un âpre essor de dévouement, la fascination puissante. Se taire, il était résolu à se taire, pour ne pas être séparé d'Odette, et aussi — sans qu'il s'en rendît compte distinctement — pour ne pas être séparé de celui vers lequel son cœur bondissait en une sorte de haineux amour filial, indigné mais fervent. Une autre évocation encore fermait ses lèvres, celle de cette tendre, de cette maternelle marquise Pauline, qui souffrirait trop de savoir, et qui souffrirait précisément — ne serait-ce pas affreux ? — de l'avoir accueilli, caressé, installé si largement dans sa maison et dans son cœur.

Donc ce ne serait jamais par lui qu'Odette connaîtrait la vérité. Mais un jour elle la devinerait ou l'apprendrait. Tout ne se découvre-t-il pas tôt ou tard ? Et alors de quelle estime, de quelle divine pitié, de quelle gratitude ne récompenserait-elle pas son renoncement et son silence !

Ainsi, à tous les tournants de sa songerie, le jeune homme se revoyait aux côtés de celle qu'il aimait, lisant l'affection dans ses yeux, écoutant l'approbation dans sa voix. C'était sa chimère d'amour de la veille, à peine changée. Il ne s'en doutait guère. Son imagination, il est vrai, s'interdisait l'image des caresses, même les plus chastes ; mais au frisson qui parcourait sa chair dans la trop vive suggestion d'une troublante présence, il aurait pu reconnaître, s'il n'avait eu peur de le soupçonner seulement, que sa passion n'avait pu mourir d'une révélation admise par son cerveau, et que tous ses projets de fraternité impossible ne servaient qu'à en décevoir la torturante douceur.

Quelle journée pour lui et pour le colonel de Ribeyran que cette journée de mise en scène et de parade, où la belle tenue du régiment, la précision des évolutions de cavalerie valurent au 50^e chasseurs et à son chef les flatteuses félicitations d'une très haute et presque illustre personnalité militaire !

Le régiment revint au quartier par la nuit noire, à la fin d'un court après-midi d'automne. M. de Ribeyran dîna en ville, comme il en avait l'habitude quand les nécessités du service l'empêchaient de se rendre au château.

Après le dîner, de retour dans son cabinet de travail, il fit appeler le lieutenant Valdret.

Jean se présenta sans aucune appréhension. Son attitude et celle de son peloton, durant la revue, avaient été si brillantes qu'il s'attendait à des éloges.

Il entra.

D'un côté du grand bureau ministre chargé de brochures et de papiers, un secrétaire écrivait. En face, dans la lumière d'une haute lampe à gaz, dont l'abat-jour n'abritait que son front et ses yeux, le colonel de Ribeyran était assis.

— « Veuillez approcher, monsieur, » dit-il.

Jean ne s'étonna pas de cette forme de langage dans la bouche d'un homme qui l'avait élevé et qui le tutoyait. Au quartier, en service, le marquis s'adressait à lui exactement comme aux autres officiers. La présence du secrétaire suffisait à justifier ce ton cérémonieux, dont, sous l'uniforme, le colonel ne se départait guère, même en particulier.

Le jeune homme s'avança, puis, sur un signe de son supérieur, prit un siège.

— « Il y a quelques jours, monsieur, vous m'avez demandé la permission de vous rendre à Paris pour affaires. »

Jean tressaillit.

— « Oui, mon colonel.

— Vous m'avez télégraphié votre désir d'y rester quelques heures de plus qu'il n'était convenu. Je vous y ai autorisé.

— Oui, mon colonel. J'ai eu l'honneur de vous en remercier à mon retour. »

M. de Ribeyran fit un geste de la main, qui signifiait : « Il ne s'agit pas de cela, » puis il poursuivit :

— « Vous m'avez dit en revenant, quand je vous ai demandé si vous aviez terminé ces affaires importantes — que j'ignore... »

Il s'arrêta, pesant sur le mot. Jean balbutia :

— « Mon colonel, si je n'ai pu vous expliquer...

— Monsieur, » reprit le marquis en lui coupant la parole, « je n'ai pas l'habitude de provoquer les confidences de mes officiers, et pas même les vôtres, bien que j'y eusse plus de droit. Je veux simplement marquer la confiance toute particulière que je vous ai témoignée, en vous accordant, sur votre seule requête, et sans aucune raison exposée de votre part, une permission extraordinaire. Si votre motif avait été futile, vous auriez commis une faute grave, dont je ne vous croyais pas capable. »

Ce « je ne vous croyais pas » au passé, et l'intonation glaciale du marquis commençaient à inquiéter Valdret. Il répondit, sans emphase, mais avec fermeté :

— « Le motif était très sérieux, mon colonel.

— Précisément, » prononça le marquis en fixant sur lui ses larges yeux de flamme, « c'est ce dont je suis certain. Eh bien, monsieur, puisque vous m'avez informé lors de votre retour que vous n'aviez pas réglé tout ce qui vous appelait à Paris, et que vous me seriez reconnaissant d'une autre permission aussi prochaine que possible, voici ce que j'ai décidé. Comme je n'aime ni les irrégularités ni les mystères... »

Il détachait nettement les syllabes. À leur tour les prunelles du lieutenant se chargèrent d'étincelles. C'était cet homme, possesseur d'un si lourd secret, c'était ce père clandestin qui parlait ainsi, qui blâmait d'une parole tellement tranchante les actions irrégulières et mystérieuses !... Involontairement le jeune homme le pénétra d'un si intense regard que les paupières du marquis — ces paupières longues, noblement coupées, qui rappelaient tant celles de sa fille — palpitèrent, éteignirent l'acier de ses yeux. Mais aussitôt une pourpre de colère flamba sur la maigreur des joues pâles. M. de Ribeyran répéta avec plus de force :

— « Comme je n'aime ni les irrégularités, ni les mystères, et que depuis plus d'une année vous ne vous êtes pas absenté du régiment, je vous accorde le congé d'un mois auquel vous avez droit. Mais — puisque vous avez affaire à Paris — ce congé, vous me ferez le plaisir de le passer à Paris. Comme votre colonel, je vous l'accorde ; comme votre parrain et votre conseiller, je vous en indique l'emploi. C'est entendu, monsieur, n'est-ce pas ? Vous partirez demain pour Paris ?

— Est-ce un exil, mon colonel ? » demanda le pauvre garçon, pâle d'une brusque angoisse, et dont la voix trembla.

— « Un exil !... D'où ? Comment ? Qu'entendez-vous par là, monsieur ? »

La réplique résonna si âpre que, par un sursaut irrésistible, le secrétaire leva la tête. C'était un sous-lieutenant, qui, tout aussitôt, effrayé de sa curiosité irrespectueuse, se remit à écrire avec acharnement.

Jean Valdret le regarda, puis regarda le colonel, et se tut. Pouvait-il, devant cet étranger, risquer la moindre allusion au château de Ribeyran, aux deux femmes qui l'habitaient, à la marquise, à sa fille ? C'était d'elles

qu'on l'éloignait : il venait soudain de le sentir ; et il ne voulait pas, par une répartie imprudente, se le faire signifier plus ouvertement en présence de cet officier, son camarade inférieur.

Le colonel attendit une minute ; puis, comme Jean, éperdu, paralysé, gardait le silence, il prononça cette phrase, d'une dureté cruelle en sa politesse tranquille :

— « Je vois que vous m'avez compris, monsieur. »

Que répondre ?... Une telle détresse gonfla le cœur du lieutenant que, s'il eût été seul avec celui qu'il nommait tout bas son père, il eût peut-être éclaté en quelque folle supplication. Oui, il se fût humilié comme, dans son enfance, lorsqu'il tremblait devant un châtiment trop sévèrement disproportionné à ses fautes légères. Il eût conjuré le marquis de ne pas l'arracher aux plus exquises affections, de ne pas le bannir comme un être malfaisant. Il eût protesté de ses sentiments respectueux, désintéressés — peut-être eût-il osé dire « fraternels » — pour Odette. Sans doute, M. de Ribeyran avait conçu quelque soupçon. Oh ! comme avec sincérité il eût pu lui jurer qu'aucune pensée d'amour, aucune ambitieuse chimère de mariage ne subsistait en lui. Il brûlait de faire ce serment ; il aurait trouvé des mots capables de convaincre, — trop capables peut-être, car il eût risqué de trahir son secret. Ah ! savait-il seulement s'il n'aurait pas perdu la tête, s'il n'aurait pas crié à cet homme :

— « Père, ayez pitié !... Mon père, il est impossible que vous me rejetiez, que vous torturiez ainsi votre fils !... »

Malgré le tumulte de ces impulsions dont il frémissait, de ces cris qui lui montaient aux lèvres, le jeune homme restait immobile, d'une impeccable correction militaire. Toutefois, son extrême pâleur, sa bouche convulsive, la fixité pénible de ses yeux avaient une éloquence douloureuse, qui peut-être eût troublé M. de Ribeyran, si le marquis n'y eût vu les preuves d'un amour contrarié, de cet amour dont la seule idée le mettait hors de lui. Il reprit donc :

— « Votre congé commence demain. Vous partirez directement pour Paris. Je vous excuserai auprès de M^{me} de Ribeyran et de ma fille.

— Mon colonel, » hasarda Jean, « ne me permettez-vous pas de faire mes adieux à ces dames ? Quand je reviendrai, elles seront sans doute dans le Midi.

— Je croyais que vous m'aviez compris, monsieur, » répliqua le marquis avec un regard foudroyant.

Le lieutenant Valdret s'inclina et sortit.

Il descendit un escalier, s'éloignant avec la démarche d'automate que prennent nos corps quand nos âmes s'hypnotisent en des pensées trop accablantes. Il fit appeler son ordonnance.

— « Va chez moi, prépare ma valise, » ordonna-t-il. « Je pars demain matin pour Paris. »

Des camarades l'entendirent. On le félicita sur sa chance. À Paris ! Et pour un mois. Ah ! le veinard !... Les rires des jeunes officiers trahissaient les appétits en révolte, évoquaient les voluptés hasardeuses. Jean leur serra la main et quitta le quartier.

Dans sa chambre, en ville, devant une petite malle ouverte, son ordonnance vidait une armoire, empilait sur les chaises des chemises empesées.

— « Va-t'en, » dit le lieutenant, « tu finiras demain matin. »

L'homme disparut. Alors Jean s'assit et pleura. Des sanglots d'enfant secouaient l'uniforme sur ses mâles épaules. Qu'importait ! Ah ! qu'importaient sa fierté, sa virile domination de lui-même, son impassibilité de soldat, ses ambitions, ses efforts, les succès de sa jeune carrière ! L'épreuve était trop dure ! Il sentait sur lui une fatalité trop cruelle !

Ce mot de fatalité, qui s'imposait, qui revenait à ses lèvres bégayantes, réveilla dans sa mémoire un écho mélancolique : « Les Valdret n'ont pas de chance ; aucun de notre nom ne fut heureux. »

La pâle figure de Marguerite lui apparut. Il songea, avec un âpre sourire, que le marquis de Ribeyran l'envoyait vers elle, vers la dénonciatrice involontaire. Car les affaires qui appelaient Jean à Paris, c'était l'intérêt de sa cousine, à qui il comptait venir moralement et matériellement en aide.

Les humiliations, les amertumes devinées ou découvertes dans cette existence dévoyée détournèrent en pitié sa douleur.

« Ah ! » pensa-t-il, « voilà une créature plus désolée que moi. Elle est femme, et si faible de cœur et de corps ! Elle a le regret des fautes commises, et elle souffre de sa situation actuelle. Je veux la sauver, l'empêcher de glisser plus bas. Je le lui dois, je le dois à moi-même. Si elle guérit, elle recouvrera l'indépendance par son art. Si elle succombe, elle aura goûté quelques jours d'apaisement, et son lit de mort sera respectable. »

Ces réflexions, l'espoir de mettre quelque joie dans une vie plus dénuée encore que la sienne et qui le touchait de si près, d'accomplir la guérison morale et physique d'une pauvre enfant, puis aussi, et tout de suite, la préoccupation des moyens qu'il emploierait pour atteindre ce but, rendirent à Jean sa maîtrise de soi et son énergie.

Il songea à la situation de sa cousine. Marguerite avait dû lui avouer, à sa seconde visite, parmi bien des réticences, qu'elle était entretenue par un ami de son premier amant, un jeune médecin nommé Paul Lagrie. Il se déclarait fort épris d'elle ; mais il avait une si profonde pitié pour sa fragilité physique, sa tristesse, la répugnance morale qu'elle éprouvait à lui appartenir qu'il ne lui imposait guère son amour. Marguerite appréciait sa délicatesse, mais ne pouvait supporter de vivre à ses dépens, ni comme son obligée, — sa prévoyance et sa fierté ne le lui permettaient pas, — ni comme sa maîtresse, — car une seconde aventure après la première, et une aventure intéressée, c'était la honte irrémédiable, les chutes successives, fatales, la déchéance acceptée.

Or cette situation était sans issue, puisque la maladie empêchait la jeune femme d'en sortir par le travail. Si elle en était là, c'est parce que la force physique, créatrice de l'énergie et de l'action, lui avait toujours manqué. Mais tous les instincts de sa nature protestaient. Elle souffrait follement.

Déjà mal à l'aise jadis dans une liaison qu'elle croyait durable et qui offrait l'apparence d'un mariage, elle se rongait de honte en la mélancolique galanterie de ses nouveaux liens.

Au premier moment, quand ces révélations étaient tombées dans l'âme bouleversée de Jean, parmi d'autres si graves pour lui-même, il n'en avait

guère pénétré le sens. Mais aujourd'hui qu'il y réfléchissait, il comprit. Il comprit ce qu'il avait entrevu dans un éclair, sans oser croire à une aussi sombre chose. C'est que la pauvre fille avait résolu de mourir. C'est que, lorsqu'elle l'avait appelé in extremis, c'était moins l'état désespéré de sa santé que sa détermination de suicide qui l'avait contrainte à rechercher une entrevue suprême avec ce cousin qu'elle n'avait jamais vu.

Cette claire induction fut l'aiguillon acéré qui, en perçant le cœur du jeune homme jusqu'aux fibres les plus profondes de la pitié, en le précipitant avec plus d'ardeur vers l'accomplissement de l'œuvre de salut, l'arracha à lui-même, l'empêcha de s'appesantir sur son malheur, de se stupéfier dans la dangereuse ivresse de la souffrance.

Il vint à Paris. Il s'installa dans un de ces jolis *family hôtels* encadrés de feuillages, dont les grilles voilées de lierre et les jardinets fleuris de roses rendent l'enseigne si gracieusement hospitalière, aux environs de la Muette. Il se trouvait à trois minutes de la rue Raynouard.

Dès son arrivée, il alla voir sa cousine.

Au château de Ribeyran, le nom de Jean Valdret n'était plus prononcé qu'à la dérobée, à voix basse, comme le nom d'un coupable ou d'un mort.

Le lendemain de son départ pour Paris, le marquis avait dit à sa femme et à sa fille, simplement, du ton le plus naturel :

— « Jean s'est absenté pour un mois, en congé. Je me suis chargé de vous présenter ses adieux. »

Puis, sur un geste involontaire d'Odette, M.de Ribeyran avait ajouté — cette fois avec plus d'emphase et en regardant la jeune fille au fond des prunelles :

— « Ce sont des adieux qui comptent pour longtemps. Avant son retour, vous serez dans le Midi. Quand vous reviendrez, il aura permuté dans un autre régiment. Il aura même sans doute quitté la France. Vous savez qu'une expédition à Madagascar est à peu près décidée. Ou je ne connais pas Jean, ou il demandera à partir. »

Odette, sur qui ces paroles tombèrent avec un choc de douleur atroce, ne pleura pas, ne s'évanouit pas. Son ravissant visage ne changea que par la pâleur des joues, l'ombre soudain noircie du beau regard bleu. Le père eut un imperceptible sourire d'orgueil : il se reconnaissait, retrouvait sa race.

Il eût embrassé sa fille pour une si vaillante fermeté. Mais en même temps il s'inquiéta. Le mal était-il encore plus profond qu'il n'aurait cru ? Les jeunes filles qui ne dissipent pas dans les larmes et les crises de nerfs une amourette contrariée, ont une force de sentiments bien redoutable. Ce sont celles-là qui meurent sans rien dire, à moins qu'elles ne se fassent enlever ou qu'elles n'entrent au couvent.

Devant le silence d'Odette et l'inquiétude de Pauline, qui couvait son enfant de ses yeux effarés, ce fut le colonel de Ribeyran qui se troubla. On ne s'en aperçut certes pas. Mais il battit en retraite, prétextant une affaire, quitta la chambre.

Quand il eut disparu, les deux femmes restèrent encore un moment muettes, à se regarder. Puis la marquise fondit en larmes.

— « Mon enfant, ne pense plus à ce pauvre garçon... Renonce à lui... J'ai dit tout ce que j'ai pu à ton père. Jamais il ne consentira !

— Eh bien, maman, la mort est plus cruelle que les pères inflexibles ; elle arrache les êtres adorés des bras de ceux qui les aiment, qui ne peuvent vivre sans eux. Du moins, moi, je sais que Jean est vivant. »

Cette réponse, proférée d'un ton calme, stupéfia la mère. Puis, à la réflexion, elle s'en réjouit et dit à Odette :

— « C'est cela, ma chérie, tu prends bien les choses. Tu es courageuse et raisonnable. Tu sais que j'aurais souhaité ce mariage. Rien ne m'eût rendue plus heureuse. Mais, puisqu'il est impossible, résignons-nous, ma mignonne. Ah ! si tu savais, dans la vie des femmes, comme il y a des circonstances douloureuses, comme il nous faut de l'énergie !... J'aurais donné ce qui me reste à vivre pour obtenir l'assentiment de ton père. Cela m'eût ôté un poids terrible du cœur.

— Comment, un poids terrible ? »

La marquise ne pouvait expliquer à sa fille que, depuis la veille, le soupçon endormi vingt ans, le soupçon que Jean était le fils de Robert, s'était réveillé en dépit des serments. Son mari avait mis à repousser ce mariage une horreur angoissée bien étrange chez cet homme de calme et de raison, et impossible à interpréter par la simple absence de race chez un garçon dont on ne pouvait nier la valeur personnelle. Il y avait autre chose. Et que pouvait-il y avoir, sinon ce lien détestable du sang ?

L'idée en était intolérable à Pauline — moins par une jalousie rétrospective que par la trouble lueur dont s'éclaireraient, en la réalité de cette hypothèse, des points obscurs dans le caractère et le cœur de son mari. Il y aurait donc toujours eu un mystère entre eux ! Ses vingt années de bonheur soumis, de confiante adoration en seraient ternies ; tous ses souvenirs s'imprégneraient d'un goût amer. Et quel fardeau deviendrait son affection pour Jean, cette affection maternelle qu'elle ne pourrait pas, qu'elle ne voudrait pas tuer en son cœur, mais qui y pèserait désormais d'un poids si lourd !

Pouvait-elle laisser soupçonner à sa fille le drame d'un pareil doute ? Elle lui dit seulement :

— « J'ai toujours eu beaucoup de chagrin de la sévérité systématique de ton père à l'égard de Jean, de la façon froide et distante dont il traitait ce garçon si travailleur, si raisonnable, si loyal. Je voulais donc dire que, s'il avait consenti à votre mariage, ce grief que je garde contre lui aurait été effacé.

— Il ne faut pas entretenir de grief contre papa, chère maman. C'est l'être le plus noble qui soit au monde. Il ne peut obéir à un motif mesquin. Je suis persuadée qu'il croit agir dans mon intérêt.

— Mais, mon enfant, » dit la marquise, qui continuait à se méprendre sur le véritable sens de cette résignation, « pourquoi ne pas lui avoir parlé ainsi à lui-même ? Ta docilité l'eût rendu bien heureux. Tandis que, si tu te tais, il peut s'établir entre vous un malentendu qui m'épouvante.

— Mon père ne doute pas de mon respect, ma mère ; je n'ai pas besoin de l'en informer dans une occasion si pénible. Je pense lui en avoir donné une preuve presque au-dessus de mes forces en ne discutant pas sa volonté.

— Mais il n'a pas compris que tu t'y soumetts, à cette volonté.

— Aussi, maman, je ne m'y soumetts pas. »

M^{me} de Ribeyran eut un sursaut.

— « Tu comptes toujours épouser Jean ?

— Je ne sais pas si je l'épouserai ; mais, ce dont je suis sûre, c'est que je n'en épouserai jamais un autre.

— Ne parle pas ainsi. Ne pense plus à lui, je t'en supplie, ne pense plus à lui ! » s'écria la marquise.

Odette eut un regard de triste reproche.

— « Comment, mère, c'est vous qui l'abandonnez !... si vite !...

— Je ne l'abandonne pas... Mais, j'ai peur... Ah ! j'ai peur !... Ton père doit avoir de si graves raisons ! Mon enfant, tu ne sais pas où tu peux nous conduire tous. J'en mourrai de chagrin !

— Mais non, maman, » dit Odette, « vous ne mourrez pas de chagrin parce que je ne me marierai pas. »

Elle eut dans le ton un peu de la sécheresse hautaine de son père. M^{lle} de Ribeyran, capable d'écouter sans défaillance l'arrêt qui semblait éloigner d'elle pour toujours celui qu'elle considérait comme son fiancé, n'avait évidemment pas dans le caractère la mièvrerie nécessaire pour s'attendrir sur des phrases larmoyantes et vagues. Elle ne pouvait pressentir de quelle source troublée venaient les anxiétés, les défections, les terreurs de sa mère, et elle la dédaignait imperceptiblement de passer si vite du côté du plus fort. Devant cette faiblesse, elle eut une sourde irritation, que ne lui avait pas causée la nette, rigide et implacable décision de son père. Ne voulant pas en donner des signes extérieurs, elle se retira dans sa chambre.

« Que vais-je faire ? » pensa Odette. « Mon père me sépare de Jean. Il a dû l'éloigner par contrainte. Peut-être après quelque scène terrible. Ce qu'il m'a dit est épouvantable et inévitable. Jean demandera à partir pour Madagascar. Si cette campagne se fait, elle aura lieu au printemps. Jusque-là on me retiendra dans le Midi, à notre propriété de Carqueiranne, ce trou d'où les communications sont si difficiles. À Madagascar, Jean peut mourir. Serait-ce possible que je ne le revoie plus ? »

Un frisson la secoua de la tête aux pieds ; puis une exclamation lui échappa, presque à voix haute dans le blanc silence de sa chambre de jeune fille :

« Oh ! quel bonheur de l'avoir nommé mon fiancé, de m'être attachée à lui, de l'avoir attaché à moi par un lien sacré ! »

Odette n'imaginait pas qu'une telle parole pût être rompue. Élevée dans un milieu d'une correction démodée mais de très grand ton, tenue à l'écart du monde, encouragée dans ses goûts de liberté en pleine nature, d'espace, de mouvement, d'intrépidité physique, elle ressemblait aussi peu que possible aux fillettes averties des five o'clock parisiens. Elle eût ouvert à l'extrême la courbe allongée de ses admirables paupières si elle avait entendu ce mot, fréquemment réédité, de l'une d'elles : « Je ne veux épouser qu'un mari qui ait déjà vécu. » Littéralement, elle n'aurait pas compris.

Elle ne savait pas, comme le savent ses contemporaines, que la fidélité d'un jeune homme est moins scrupuleuse et plus exposée que celle d'une

jeune fille, et que le charmant respect d'un fiancé est facilité souvent par les recettes de patience que lui dispensent de jolies et complaisantes personnes.

Aucune de ces considérations ne la troublait. Si elle n'eût pas été terrifiée par cette idée de guerre dans une île fiévreuse et lointaine, elle se fût dit simplement : « Nous attendrons, » avec cette belle insouciance des années qui est le propre de la jeunesse, et elle n'eût pas douté que, dans un an ou dans dix, Jean et elle ne se fussent retrouvés semblables d'aspect, de candeur et d'émotion à ce qu'ils étaient dans ce bienheureux jour de chasse, quand ils se fiancèrent parmi les ombres rousses des chênes d'automne.

Mais elle pouvait ne jamais le revoir, apprendre tout à coup qu'il était mort loin d'elle. C'était abominable. Du moins il fallait qu'il emportât quelque chose d'elle, une lettre, l'assurance que, quoi qu'il arrivât, elle n'en épouserait jamais un autre.

Elle résolut de lui écrire.

Assise devant son petit bureau laqué de clair, à tablette de maroquin vieux rose, M^{lle} de Ribeyran, la plume à la main, se disait :

« Comment lui envoyer le moindre mot. Je n'ai pas son adresse. Je ne sais même pas où il est. »

Elle réfléchit.

« Adresser la lettre au quartier avec l'indication de faire suivre, c'est bien hasardé. Si elle tombait sous les yeux de mon père, il reconnaîtrait mon écriture. »

Odette songea un instant à mettre sa mère dans la confidence. M^{me} de Ribeyran ne désapprouverait pas un adieu à l'exilé, et peut-être obtiendrait-elle de savoir... Mais non : outre que le marquis ne dirait sans doute pas plus à sa femme qu'à sa fille où se trouvait Jean, il était imprudent de compromettre cette pauvre maman intimidée et éperdue, qui ferait quelque maladresse ou rencontrerait quelque ennui.

« Bah ! » se dit la jeune fille, « écrivons toujours. Ensuite je découvrirai bien un moyen de faire parvenir ma lettre. »

Voici ce qu'elle traça, de son écriture ferme, franche, volontaire, une écriture que ne défigurait pas le snobisme anglais, les longs caractères

anguleux qui banalisent sous une forme impersonnelle et à la mode une des plus intimes manifestations de l'âme :

« Mon cher Jean, mon cher fiancé,

« Vous êtes loin de moi, pour longtemps peut-être. En écrivant ces mots, j'éprouve la première douleur profonde que j'aie ressentie de ma vie. Jamais je n'aurais soupçonné que des obstacles graves et durables s'élèveraient entre nous. Jamais je n'aurais cru que mes parents hésiteraient à nous unir, puisque nous sommes leurs deux enfants, qu'ils nous ont laissés grandir presque côte à côte, que j'ai été pour eux une fille aimante et respectueuse, et vous un fils adoptif qui leur faisait honneur.

« Mais, mon cher Jean, j'ai réfléchi que mon père, opposé pour le moment à notre mariage, sera bientôt dans l'impossibilité de nous refuser son consentement. Ne croyez pas que je veuille faire allusion à ma majorité, qui arrivera dans un an, ni à ces horribles choses qu'on appelle des sommations respectueuses. Jamais, dussé-je mourir, le marquis de Ribeyran ne recevra de sa fille ces odieuses paperasses légales. Non. Seulement, qu'arrivera-t-il ? Que vous avancerez brillamment dans votre carrière, que vous accomplirez de belles et nobles actions, et que moi je refuserai obstinément de me marier à tout autre que vous. Bien que mon père ne soit pas très facile à conquérir ni à lasser, vos succès le conquerront et ma fermeté le lassera.

« D'ailleurs, nous n'avons pas le choix, mon cher Jean. Votre courage et ma patience sont nos seules armes. Mais elles sont indomptables, n'est-ce pas ? et finiront par triompher.

« Vous n'avez pas besoin de me répondre. Je suis sûre de vous. N'oubliez pas que vous aimez une Ribeyran. Ne lui demandez jamais rien qui puisse mettre l'ombre d'une rougeur à son front, l'ombre d'un mensonge à sa lèvre. Elle est votre fiancée jusqu'à la mort, et par delà la mort même.

« Oui, mon Jean, sache-le : si je ne puis devenir ta femme, je ne me marierai jamais.

« Je t'aime.

Cette lettre représentait bien le mélange d'enfantillage, de hauteur, de volonté, de tendresse, dont se composait le caractère de cette jeune fille, à la fois si passionnée et si pure. Une naïveté toute puérile s'y mêlait à la plus profonde, à la plus lucide énergie. Ces quelques lignes, c'était elle toute entière, dans son amour, dans sa candeur, dans sa fierté, dans son étrange force d'âme.

Quand elle les eut écrites, elle les mit sous enveloppe, et les serra dans un de ses mignons tiroirs secrets, capitonnés de satin et remplis de rubans, de christmas-cards, de fleurs sèches.

Puis elle descendit, courut dans le parc, porta du pain à ses chevaux, rentra, fit de la musique, et, le soir, à table, entre ses parents, se montra presque gaie.

C'est qu'elle n'avait dans le cœur ni les blessures, ni les luttes, ni les expériences, ni le cruel secret qui assombrissaient Jean. Son amour s'affirmait par la nécessité de le défendre, l'envahissait délicieusement, la grisait de cette griserie légère, étonnée et si douce, que lui avait causée, à dix ans, son premier verre de champagne. Dans sa chair jeune, dans ses artères élastiques, son sang vif charriait l'espérance presque physique, la confiance au bonheur qui est comme la respiration de son âge merveilleux. Puis n'y avait-il pas cette lettre au fond d'un tiroir, et cette soucieuse gravité sur le front de son père ? Odette, vaguement, se sentait devenue quelqu'un avec qui l'on compte et dont le vouloir tenait en échec le plus autoritaire des hommes. Quel prix n'ajoute pas à l'amour un peu de persécution et de mystère ! Pour les filles à l'imagination ardente, les petits drames de cette espèce sont le dérivatif que représentent moins innocemment pour les hommes les aventures de garçon. C'est leur façon de vivre passionnément, ne fût-ce que quelques jours, quelques semaines, et Dieu sait avec quelle intensité dans le désespoir elles savent en jouir quand les circonstances le leur permettent. Ces beaux malheurs de la jeunesse, comme ils sont suavement amers et voluptueusement déchirants !

Il y avait déjà quarante-huit heures que M^{lle} de Ribeyran cherchait en vain par quel moyen elle découvrirait l'adresse de son fiancé, lorsque, dans un corridor du château, elle rencontra Albin Cadier, l'ancien ordonnance du marquis et son premier piqueux.

Cadier tenait une lettre déjà ouverte et lue, dont l'enveloppe déchirée se soulevait par le coin.

Certains objets, dont la présence doit nous être douce ou redoutable, s'annoncent à nous par on ne sait quelle communication à distance, quel envoi mystérieux d'effluves provoquant le pressentiment. Aussitôt qu'Odette aperçut la lettre aux mains de Cadier, elle tressaillit ; et sans avoir encore distingué nettement les caractères de la suscription, elle se sentit certaine que ce papier venait de Jean.

Le piqueux saluait et passait sans rien dire. Elle l'arrêta.

— « Vous dans les appartements, Cadier ! » fit-elle d'une voix rieuse, « voilà qui est rare. Est-ce que vous voulez parler à mon père ? »

M^{lle} de Ribeyran était familière avec ce brave homme qui l'avait vue naître, et dont elle connaissait le dévouement, jadis héroïquement prouvé.

— « Faites excuse, mademoiselle, c'est Joseph que je cherche. Joseph n'est-il pas le valet de chambre qui s'occupe des effets de M. Jean.

— Oui... Pourquoi ?

— Je viens de recevoir ce mot de M. Jean. Paraît qu'il a des vêtements civils et du linge au château. Et il en a besoin. Il m'écrit de les demander à Joseph et de les lui expédier. C'est à moi qu'il s'adresse parce qu'il avait des recommandations à me faire pour son cheval, — pas son cheval d'armes, l'autre, celui que j'ai dans mes écuries. »

Odette restait saisie devant le miracle de ce hasard, pourtant si naturel. Jean avait, en effet, sa chambre au château, son cheval dans un box, au chenil, — un très beau cheval que M. de Ribeyran lui avait donné. Et, durant les derniers mois, la marquise, plus maternelle que jamais, s'était elle-même occupée de l'installation du jeune homme, avait attribué des domestiques spéciaux à son service, aux soins de sa garde-robe.

Ce qui arrivait était donc tout simple. L'officier, dans son exil, n'osant écrire directement au château, par discrétion, timidité ou délicatesse, avait recours à son vieil ami Cadier, sous le prétexte d'un renseignement hippique. Car — Odette le savait bien — Cadier avait été pendant des années l'appui respectueux, mais presque tendre, du pauvre garçon solitaire. C'était lui, lorsque Jean, tout gamin, errait en petit paria, durant les longues vacances, dans les dépendances du château, c'était ce rude et silencieux Cadier qui le perchait sur un cheval, qui lui donnait ses premières leçons de voltige et lui contait des histoires de guerre pleines d'imprécations contre les Prussiens. Jean, plus tard, racontait en riant à Odette l'insistance que l'ancien chasseur de Sedan mettait à lui faire maudire les vainqueurs en un flot d'invectives bizarres, et comment il lui imposait sous toutes les formes le serment de participer à la revanche. « N'est-ce pas, monsieur Jean, que vous les détestez, les Prussiens ? N'est-ce pas que vous êtes un bon, un vrai Français, et que vous marcherez à notre tête le jour où on leur administrera la grande brossée ? Car je verrai ça, mille bombes ! Je reprendrai du service à ce moment-là, et je serai un vieux troupiier quand vous serez un beau capitaine ! » Le premier, il inspirait à l'enfant le désir d'être soldat, la passion des armes et de l'uniforme, l'éblouissement des futures batailles. Aussi, quand M. de Ribeyran avait dit à son filleul : « Tu vas travailler pour Saint-Cyr, cela te convient-il ? » le jeune garçon avait répondu : « Ah ! mon parrain, vous ne pouviez pas me rendre plus heureux ! »

Ces souvenirs déjà lointains passèrent en éclair dans l'esprit d'Odette, tandis qu'elle écoutait l'explication de Cadier, se demandant par quel moyen qui ne fût pas au-dessous de sa fierté elle obtiendrait la lettre ou tout au moins l'adresse de Jean. En même temps remontait à sa mémoire l'étonnement jadis partagé avec son ami d'enfance devant cette insistance de Cadier à répéter à son petit camarade : « Vous êtes Français et vous serez soldat... Un soldat français, un soldat français ! » Une fugitive sensation de mystère, d'un mystère dont l'ancien serviteur pourrait avoir la clef, effleura la jeune fille. Mais ce fut une ombre aussitôt évanouie. Elle était trop préoccupée de ce papier fermé où se distinguait l'écriture du cher absent.

— « Il me semble, Cadier, que la seconde femme de chambre s'entendrait mieux que Joseph à expédier les effets de M. Jean. Elle vérifierait le linge et elle plierait les habits. Elle sait si bien enfermer les

vêtements dans une toute petite place sans les chiffonner que mon père la réclame toujours pour faire ses malles. »

Ces détails de toilette firent ouvrir de grands yeux à Cadier.

— « Comme Mademoiselle jugera bon. Seulement, » ajouta-t-il perplexe, « où la trouverai-je, cette seconde femme de chambre ?

— Je lui donnerai les indications moi-même. C'est la liste que vous tenez là, n'est-ce pas ? » questionna M^{lle} de Ribeyran, qui avança la main.

Elle rougissait. Sa nature droite et hautaine répugnait à un subterfuge, surtout à l'égard d'un inférieur. Et, la pruderie le cédant chez elle à un orgueilleux besoin de franchise, elle fut sur le point de demander ouvertement l'adresse. D'ailleurs, Cadier n'était pas un serviteur comme les autres. Un être dont elle savait qu'il avait risqué sa vie pour son maître et qu'il la sacrifierait volontiers pour elle-même, lui semblait mériter plutôt qu'elle lui laissât deviner son secret que de le prendre en la mesquinerie d'un piège. Aussi se sentit-elle plus à l'aise lorsqu'elle crut voir que Cadier comprenait. Il tendit la lettre sans hésiter, avec un regard absolument respectueux, mais plus expressif peut-être que s'il n'eût songé qu'aux jaquettes et aux gilets du lieutenant ; et, tout à coup, sans chercher une transition, avec cette brusquerie des simples qui caractérise leurs bons comme leurs mauvais mouvements, il dit à Odette :

— « Ah ! mademoiselle, quel brave cœur et quel crâne officier que M. Jean ! Si vous ou lui, vous avez besoin qu'on se fasse hacher, n'oubliez pas... à vot' service... »

Et, comme, sous sa peau tannée et durcie de forestier, il rougissait à son tour, il esquissa le salut militaire, et ajouta, bouffonnant pour cacher son embarras :

— « Albin Cadier, maréchal des logis chef, présent !

— Merci, Cadier, » dit M^{lle} de Ribeyran, avec un geste qui acceptait la lettre, et un regard de souriante gratitude qui acceptait le dévouement.

Elle avait saisi par quelle rude finesse il associait leurs deux noms ; et, quoiqu'il fût un humble et qu'elle n'eût pas l'intention de faire servir à leur amour sa tacite complicité, elle était heureuse de découvrir autour de ses

fiançailles si secrètes, si assombries, si menacées, les vœux naïfs de ce cœur honnête.

Quelle n'eût pas été son émotion, son étonnement, et aussi son inquiétude, si elle avait su que le premier piqueux ne venait pas d'avoir à l'instant l'intuition d'une communauté de sentiments et de destinées entre elle et celui qu'elle aimait ; que, depuis plusieurs jours, Cadier songeait à leur union possible, qu'il s'en préoccupait, qu'il en examinait les obstacles avec les plus soucieuses réflexions ; et que cette série d'idées naissait d'un sourd travail entrepris par François de Mauclain !

Dès le lendemain de la chasse à courre, en effet, le vicomte, avec ses grâces protectrices de grand seigneur, cherchait à faire la conquête de Cadier. Le piqueux n'avait pu deviner ce qui lui valait une si flatteuse attention. Ou plutôt, il ne s'était pas creusé la tête. Dans sa candide vanité d'homme de cheval, il avait pensé que ses lumières hippiques lui attireraient l'estime particulière de l'excellent cavalier qu'était M. de Mauclain. Au cours de quelques rencontres et conversations provoquées par le jeune gentilhomme, il n'avait été question que de dressage, d'équilibre entre l'avant-main et l'arrière-main, de jockey à ressort, de mors ou de pelham. Le brave Cadier, fort de sa longue expérience, avait pris des airs entendus, dont peut-être M. le vicomte souriait en dedans, étant lui-même assez éclairé sur la matière et pouvant consulter le piqueur des écuries de Mauclain, qui ne manquait pas de compétence. Mais, Cadier ayant fait un jour à son élégant disciple toute une conférence sur la ferrure, le jeune homme était revenu le lendemain sur son pur-sang Parsifal, afin de faire inspecter les pieds de l'animal par le premier piqueux. Celui-ci avait gravement appliqué une équerre, — sa théorie étant que la position du fer doit être rigoureusement perpendiculaire au canon, — et il avait constaté, avec un hochement de tête qui était un poème de respect pour M. le vicomte et de dédain pour le piqueur de Mauclain, que le cheval n'était pas absolument d'aplomb.

— « Si monsieur le vicomte veut se baisser pour voir : la corne a été plus rognée en arrière qu'en avant, de sorte que le cheval porte tout son poids sur ses pinces. C'est une des conditions les plus défavorables. Oh ! il y a très peu de chose, je veux bien, » ajouta-t-il en observant que François clignait vainement de l'œil pour découvrir le défaut, « mais ce très peu de

chose suffit pour fatiguer l'animal. Une si belle bête, qui a tant d'action, et quelle branche ! » s'exclama-t-il encore en flattant l'encolure souple et si fine de Parsifal.

— « Eh bien, que faut-il faire, Cadier ? Déferrer, puis tailler la corne en avant ? » demanda le vicomte, avec une affectation de déférence pour l'oracle, — déférence véritablement très prenante de ce parfait gentilhomme envers l'ancien soldat.

— « Je ne conseillerais pas à monsieur le vicomte. Mieux vaut laisser la corne repousser. Ce sera l'affaire de quelques jours ; et cela aura, en outre, l'avantage de reposer le cheval, qui peut avoir contracté déjà un peu d'irritation dans les appuis.

— Vous avez raison, Cadier, » fit Mauclain, « tellement raison que j'hésite même à revenir sur Parsifal. Si vous vouliez me le faire ramener en main ce soir par un de vos hommes, vous pourriez peut-être m'accompagner vous-même en boghei. Avez-vous le temps ?

— Si j'ai le temps, monsieur le vicomte ! » s'écria le brave homme dont la tête tournait un peu sous une faveur si marquée, « Je vais faire atteler tout de suite. »

Pendant qu'il courait donner ses ordres et passer ses plus beaux habits, François de Mauclain grillait une cigarette, en contemplant au-dessus des arbres, à quelque distance, les cheminées et les clochetons du château de Ribeyran.

« Je dîne là-bas demain, » pensait-il. « Si le marquis est informé de ma visite à son piqueux, je lui vanterai la science de Cadier. Il a un faible pour le bonhomme. Ça touchera le cœur du maître autant que celui du valet. S'il n'en sait rien, je n'en dirai rien, ce qui vaudra encore mieux. »

Un instant après, M. de Mauclain, conduisant, Cadier, les bras croisés, correctement silencieux et immobile à côté de lui sur la banquette du boghei, quittaient le parc de Ribeyran.

— « Cadier, » dit tout à coup le vicomte, « depuis que j'ai eu l'occasion de causer avec vous, je comprends que M. de Ribeyran ait pour vous tant d'estime.

— Oh ! monsieur le vicomte...

— Si, si... D'ailleurs, vous lui avez sauvé la vie.

— Mon colonel a la bonté de raconter ça, monsieur le vicomte. Moi, je ne me rappelle plus comment ça s'est passé. Ça s'est fait si vite ! Lui ai-je sauvé la vie ou a-t-il sauvé la mienne ? On ne sait jamais, dans une bataille, » dit Cadier, avec cette délicatesse naturelle qui dicte de ces phrases charmantes aux êtres les plus rustiques, mieux encore que l'éducation n'en inspire aux plus raffinés.

— « Moi, je sais comment ça s'est passé, » reprit François avec une intonation singulière. « Mon père, le comte de Mauclain, est le camarade de collègue du marquis de Ribeyran. Ils ont vécu leurs années de jeunesse ensemble. Il sait *tout* de lui, et il m'a *tout* raconté. »

Ce mot « tout », répété deux fois, eut exactement sur Cadier l'effet qu'attendait le vicomte, c'est-à-dire un effet foudroyant. Le piqueux pâlit sous son hâle, et se recula, se rejeta dans l'encoignure de la voiture, en considérant le vicomte avec des yeux écarquillés.

Cependant François de Mauclain se vantait. S'il eût tout su de ce qu'il tenait tant à savoir, il n'eût pas été en ce moment à côté de Cadier, dans ce boghei ; il n'eût pas, depuis quelques jours, manifesté tant d'intérêt pour sa science hippique.

— « Voyons, mon ami, » dit-il, « ne vous troublez pas. Le secret de votre maître est en sécurité dans notre cœur comme dans le sien ou dans le vôtre. Si même le comte de Mauclain m'en a parlé, c'est à propos de certains projets qui me mêlaient directement à ces histoires de famille, qui l'obligeaient en conscience à m'éclairer. »

Le jeune homme s'interrompit, sondant Cadier du regard pour voir s'il comprenait. Évidemment Cadier comprenait. Qui n'aurait eu l'idée d'un mariage sur une phrase aussi transparente ? Seulement le piqueux ne broncha pas, mis sur la défensive par son instinct de bon chien dévoué, qui flaire le piège pour ceux qu'il aime, et dispensé de répondre par la différence de situation qui lui interdisait tout commentaire.

M. de Mauclain continua :

— « Mais, ce secret, il faudra bien qu'on le dévoile. Car ne serait-ce pas effroyable que M^{lle} de Ribeyran eût, comme je le crains, pour mon malheur,

pour le malheur de tous, l'idée d'épouser le lieutenant Valdret ? »

Comme son compagnon se taisait toujours, le vicomte ajouta :

— « Vous pouvez me parler en toute franchise, Cadier. C'est votre avis que je demande, moi, le prétendant avoué de M^{lle} Odette, à vous, le sauveur, le confident du marquis, l'homme de cœur fidèle, de sens droit, le seul avec qui, outre mon père, je puisse m'entretenir de ce passé si grave, et de ce présent plus grave encore.

— Est-ce bien nécessaire, monsieur, que nous nous en entretenions ? » dit Cadier.

— « Si vous êtes, comme j'en suis sûr, véritablement dévoué à cette famille, à laquelle je serai si heureux de m'allier, comment en douteriez-vous ? » prononça le vicomte d'une voix persuasive.

— « Que désirez-vous que je vous dise, monsieur ? » demanda Cadier, qui, dans son saisissement, dans la terreur du terrain hasardeux sur lequel on l'entraînait malgré lui, oubliait de parler à la troisième personne et prenait, sans le savoir, une réelle dignité.

— « Je vous demandais : Ne serait-ce pas effroyable que M^{lle} de Ribeyran se mît en tête d'épouser Jean Valdret ?

— Ce serait un grand malheur, » dit Cadier avec circonspection.

— « Et vous ne pensez pas que, pour prévenir ce malheur, M. de Ribeyran avouera la vérité à sa fille, ou à son fils, ou peut-être à tous les deux ?

— À son fils ?... » répéta le piqueux, dont le loyal visage exprima une indicible stupeur.

— « Sans doute, à Jean Valdret. »

Cadier se tut, comme assommé. Il y eut un silence. François de Mauclain, sans peut-être se rendre compte de ce qu'il faisait, arrêta le cheval au bord de la route, sous l'ombrage de vieux ormes débordant au-dessus d'un mur. Il se tourna vers le piqueux. Les deux hommes se regardèrent. Entre eux quelque chose de sombre, d'incertain, d'insaisissable passait. Ils avaient abordé un sujet redoutable, et ils ne se comprenaient plus, ils ne parlaient pas la même langue. Aucun n'osait risquer un mot,

reprandre la conversation dangereuse, dans la crainte de se livrer, de se perdre, de glisser à quelque fondrière inconnue.

— « Allons, Cadier, qu'y a-t-il dans mes paroles qui puisse vous étonner à ce point ? Ne vous ai-je pas dit *que nous savons*, mon père et moi ?

— Vous savez que M. Jean est le fils de mon colonel ? »

C'était une des coquetteries de l'ancien soldat d'appeler M. de Ribeyran par son grade, alors que les autres domestiques disaient « monsieur le marquis ».

— « Mais certainement, Cadier. Pourquoi affectez-vous d'oublier que mon père vous a vu plus d'une fois auprès de Charlotte Valdret, la maîtresse de celui qui était alors le comte de Ribeyran ? Vous entretiendrais-je ouvertement de tels détails si votre dévouement d'alors et l'amitié de mon père pour votre maître n'avait déjà créé une entente ?

— Je vous demande pardon, monsieur le vicomte. Ce n'est pas chez M^{me} Valdret que j'ai rencontré M. le comte de Mauclain. Jamais mon maître n'a amené chez elle un de ses camarades. Il la respectait trop. Leur liaison était très secrète. Et, comme il avait résolu de l'épouser, il ne voulait la présenter que plus tard, comme sa femme.

— Vous reconnaissez donc qu'elle était sa maîtresse ? »

Cadier se tut, consterné de s'être laissé prendre au piège.

— « Et, » continua le vicomte, « la mère de Jean Valdret ? »

Même silence du piqueux.

— « Écoutez, mon brave ami, vous avez tort, » insista M. de Mauclain. « Je vous estime trop pour avoir l'air d'acheter votre confiance, pour vous dire ce que j'ai l'intention de faire pour vous, surtout si je deviens le gendre du marquis de Ribeyran. Vous voyez, je n'ai prononcé les mots ni d'avenir ni de récompense, qui, en toute justice, doivent être dans ma pensée. »

Il s'arrêta ; Cadier ne bronchait pas.

— « Mais je m'adresse à vos sentiments. Ne m'aiderez-vous pas à conjurer une catastrophe qui peut fondre sur vos maîtres ? Vos

éclaircissements sur certains points obscurs m'eussent permis d'agir et de parler de la façon la plus efficace ? Pourtant, si vous vous obstinez à vous taire, il faudra bien que, mon père et moi, nous prenions un parti. Nous ne laisserons pas se développer un amour incestueux, et peut-être se conclure un mariage infâme. Nous sommerons le marquis de parler.

— Mon colonel n'obéit guère aux sommations, » dit vivement Cadier.

— « On peut avertir M^{lle} de Ribeyran.

— Non, monsieur, vous savez bien que vous ne ferez pas cela, même indirectement.

— Eh bien, nous en appellerons à l'honneur de Valdret.

— Que lui direz-vous ?

— Qu'il est le frère de M^{lle} de Ribeyran.

— Mais, tonnerre ! il ne l'est pas ! » cria Cadier, qui s'affolait.

François de Mauclain toisa le piqueux, haussa les épaules, raccourcit les guides et toucha le cheval, qui partit. Son silence dédaigneux acheva de faire perdre à Cadier le peu de sang-froid que cette nature fruste et spontanée conservait à grand'peine.

— « Monsieur le vicomte, écoutez-moi, » s'écria-t-il en osant mettre la main sur les guides. « Je ne puis pas disposer des secrets de mon maître, mais, aussi vrai que j'ai fait mon devoir comme soldat, je vous le jure, si vous dites à M. Valdret qu'il est le fils de M. de Ribeyran, je lui affirmerai le contraire, moi, et je le persuaderai, car je lui montrerai des preuves... »

Il s'animait, se dédommageait de son étouffante patience, ouvrait l'écluse au flot qui, depuis un moment, grossissait et s'insurgeait dans sa poitrine. Il allait être imprudent. M. de Mauclain en eut le sentiment, et, pour l'aiguillonner, accentua un ironique sourire de doute.

— « Oui, des preuves !... » continua impétueusement Cadier, « des preuves que je possède, moi seul, et que mon colonel lui-même serait incapable de fournir.

— Oh ! » proféra le vicomte, « quelles meilleures preuves d'une paternité peut-il y avoir que la cohabitation, la passion avérée d'un amant et

d'une maîtresse. Charlotte Valdret n'a pas trompé un homme comme le comte de Ribeyran, qui était près de l'épouser, qu'elle aimait au point de le rejoindre dans les camps, pendant la guerre, à travers tous les dangers... Vous voyez, mon bon Cadier, que mes informations sont assez précises.

— Monsieur, j'ai sans doute tort de vous dire la vérité, mais je vous la dis pour empêcher des malheurs plus grands que ceux qui peuvent se produire. Vous ne ferez pas croire à M. Jean et à M^{lle} Odette cette chose monstrueuse qu'ils sont frère et sœur. Ils ne le sont pas ! Vous ne déshonorerez pas mon maître, qui aurait agi bien mal si, M. Jean étant son fils, il ne l'avait pas reconnu, s'il avait caché le fait à M^{me} la marquise... Ah ! tenez, comment pouvez-vous croire ?... Il y a des apparences... Et puis, tonnerre ! » ajouta-t-il en donnant un coup de poing sur son genou, « vous ne me ferez pas dire ce que je ne veux pas, monsieur le vicomte ! Je n'ai pas le droit de parler. »

Cadier commençait à ne plus voir distinctement où il en était, ce qu'on lui avait arraché et ce qu'il devait garder par devers soi. Des remords et des craintes l'oppressaient ; il se sentait fort malheureux. Le vicomte en savait-il plus ou moins qu'il n'affirmait ? Agirait-il suivant ce qu'il croyait ou suivant ce qu'il voudrait croire ? Le danger était-il plus grand de l'éclairer davantage ou de l'embrouiller s'il en était encore temps ? Toutes ces questions effraient Cadier. Où était le bel aplomb avec lequel tout à l'heure il se prononçait sur les quatre fers de Parsifal ? Pauvre bonhomme tout d'une pièce, il se démenait et s'aveuglait sous les harcelantes finesses de Mauclain comme le taureau piqué de banderilles. Le vicomte pensa que jamais il n'aurait plus de chances de surprendre la vérité dernière, celle qui lui serait une arme écrasante contre le rival redouté.

Il feignit donc de croire ce dont il n'était rien moins que persuadé, à savoir que Jean n'était pas le fils du marquis. Puis il entama la série des hypothèses que suggérait ce point de départ. La naissance de ce garçon était alors bien basse, honteuse peut-être, puisque Cadier avouait qu'un projet de mariage entre lui et Odette serait un véritable malheur. À quel point de vue, un malheur ? L'opposition de M. de Ribeyran ? Ah ! sans doute... Et sa froideur pour le lieutenant s'expliquerait, si l'existence de Jean lui rappelait quelque outrageante trahison ? Mais, en ce cas, pourquoi l'aurait-il élevé ?

Pourquoi n'avoir pas abandonné la maîtresse coupable et le fruit d'une odieuse faute ? Coupable ?... Après tout, la pauvre Charlotte Valdret ne l'était peut-être pas. Tant de circonstances peuvent entraîner ou parfois contraindre une femme. Le roman ne s'était-il pas déroulé aux heures troubles de la guerre ? Une longue séparation était survenue. Les amants n'avaient pu se revoir qu'après Sedan, plus tard même, lorsque, échappant à la captivité, grâce aux ruses et à l'ingéniosité de son ordonnance, Robert de Ribeyran était allé reprendre du service dans l'armée de la Loire.

— « Car vous avez été un héros, Cadier. Voyons, faisons la paix et contez-moi cela. D'ailleurs, nous voici tout près de Mauclain. »

Cadier, craignant de parler, et craignant de se taire à cause de l'acquiescement que le silence de l'interlocuteur donne à certaines suppositions exprimées d'une certaine manière, n'avait répondu que par des monosyllabes ou des jeux involontaires de physionomie. Il crut échapper à ce supplice en racontant l'épisode dont il avait le droit d'être si fier et qu'il résuma en quelques mots bourrus.

C'était bien simple. Il avait tiré son officier blessé de la marmelade. Son cheval les avait portés jusqu'à une ferme, habitée heureusement par de bons patriotes. On avait couché M. de Ribeyran. Et lui, pour rester à le soigner, avait brûlé ses effets militaires, s'était déguisé en valet de charrue, simulant une boiterie qu'il avait eu la constance de garder plusieurs semaines, pour dérouter les soupçons des Prussiens. Ces gaillards-là auraient voulu pincer l'officier. Mais il fallait attendre qu'il fut transportable ; et, quand il avait pu se tenir sur ses jambes, le sous-lieutenant et le soldat avaient décampé comme des lapins... pfft !... envolés — avec l'aide des braves gens de fermiers, qui risquaient leurs biens et leur vie à ce petit jeu-là.

— « Ils s'en sont tirés, » ajouta Cadier. « Ils ont fait la bête. Les Prussiens avaient d'autres chats à fouetter. Mais mon colonel n'a pas oublié ce coin-là. Il y retourne encore de temps à autre. Les enfants des anciens ont repris la ferme, et elle prospère, je vous en réponds ! »

Pendant le récit de Cadier, l'esprit du vicomte travaillait. Ce n'est pas aux circonstances rappelées qu'il prêtait attention ; il les avait entendues plus d'une fois, et de la bouche du marquis lui-même. Non ; mais comment reconstituer entre ces péripéties de guerre les intermèdes d'amour ? Était-ce

dans cette ferme, au chevet du blessé, que Charlotte était accourue ? Si elle se trouvait enceinte d'un autre, était-ce donc le désir de dissimuler son infidélité, non la passion, qui lui faisait braver tant de périls pour un furtif rapprochement ? Si elle ne l'était pas, l'hypothèse d'une violence, faite à cette jolie et faible créature, par des chemins hasardeux, couverts d'hommes effrénés, paraissait plausible. Mais alors ?... Mais alors quel sang coulait dans les veines de Jean ? Celui d'un Français, d'un rustre sans doute... ou — pire encore — celui d'un... autre ?

Cette idée, éclatant en lui comme la foudre, fit battre le cœur de Mauclain d'une trouble émotion, d'une espérance mauvaise. Il attendrait que Cadier eût fini son histoire, puis il émettrait brusquement la tragique supposition. L'homme l'admettrait-il sans un frémissement, ou avec le sursaut de tout à l'heure, qui lui avait fait crier : « Non, il n'est pas son fils !... » Il y aurait bien, dans son silence atterré ou sa protestation, une nuance qui trahirait sa volonté têtue de mystère.

— « Tout de même, » fit M. de Mauclain d'un air bon enfant, « dire, mon brave Cadier, que votre dévouement, si estimable, si crâne, a peut-être, après tout, rendu un mauvais service à votre maître. Car enfin, si le sous-lieutenant de Ribeyran — qui ne devait pas être le père du fils de sa maîtresse — avait été emmené prisonnier de l'autre côté du Rhin, cette maîtresse, n'essayant pas de le rejoindre, n'eût pas rencontré la triste aventure qui fit tourner au drame leur idylle. Elle n'eût pas été violée, et peut-être par un soudard prussien, comme je commence à le croire. Nous n'aurions pas un officier de race allemande dans l'armée française. Mais ce serait moins original. »

Touchait-il juste, ou presque juste ? Il ne put le savoir, tant Cadier, après un tressaillement vite contenu, recouvra de calme pour répliquer :

— « Monsieur le vicomte a beaucoup d'invention dans les idées. Sauf le respect que je dois à monsieur le vicomte, je lui conseillerais d'écrire des livres. Mais voici la grille de Mauclain. Monsieur le vicomte ne désire donc pas remonter l'avenue dans la voiture ? »

Cette dernière question interprétait le geste que fit le jeune homme en arrêtant le boghei et en passant les guides. François de Mauclain sauta à terre.

— « Non, merci, Cadier, » prononça-t-il sèchement.

Il retrouvait sa hauteur maintenant qu'il avait épuisé — non tout à fait en vain — les cajoleries et la persuasion sur l'obstiné piqueux. « Vous me ferez ramener mon cheval avant ce soir, n'est-ce pas ? Et tenez, » ajouta-t-il en élevant le bras pour lui tendre un billet de banque, « voici pour vos hommes d'écurie.

— Monsieur le vicomte aura la bonté de leur donner lui-même, » dit Cadier d'un ton rogue, en commençant à faire tourner la voiture, « Mes respects, monsieur. » Et il se découvrit de la main qui ne tenait pas les guides.

François de Mauclain haussa les épaules et se mit à remonter, rêveur, l'avenue du château paternel.

« Est-il son frère ? Est-il l'enfant de quelque inavouable hasard, de quelque brutale aventure ? Le fils d'un Allemand ?... Ah ! ah ! ce pauvre Cadier a tout de même sauté à ce mot-là. Ce serait drôle, » monologuait le vicomte.

Dans la dure tension de sa pensée, il parlait par instants presque haut ; des mots lui échappaient.

« J'aimerais mieux cela. Son frère ? Je ne pourrais lui faire connaître ce secret-là que par une information précise, une sorte de délation. Non, décidément, ça ne m'irait guère. Mais fils de Prussien... Je puis le lui lancer en insulte au visage, le flétrir de cela pour toujours. Il en restera marqué, obligé peut-être de donner sa démission, même s'il se bat avec moi, même s'il me tue. Il faudrait voir si, ensuite, le colonel marquis de Ribeyran lui accorderait sa fille.

VI

Dans le petit salon de Marguerite Valdret, non plus sous la lueur de la lampe aux voiles roses, mais par la grise lumière d'un après-midi de décembre, la jeune femme et son cousin examinaient une carte de chemins de fer.

— « Il faudra passer la nuit à Lyon, » fit observer Jean, « Vous ne pourriez, Marguerite, supporter ce long voyage tout d'une traite.

— Ah ! » murmura-t-elle, « pour aller là-bas, je ne sentirai pas la fatigue. »

Elle avait prononcé ce mot « là-bas » avec une expression lointaine, enchantée et délicieuse. Elle ajouta, de sa voix un peu brisée, mais si caressante et si fine :

— « Le Midi, la Méditerranée... Voir ce pays de rêve... Vivre dans la lumière, le soleil, les fleurs, respirer le grand air sans qu'il vous glace la poitrine... Oh ! que ce sera bon ! Tandis qu'ici... »

Sa main fluette eut un mouvement vers la fenêtre, vers l'embrasure assombrie de lourds rideaux, au delà desquels blêmissait le brouillard.

— « Vous verrez, » dit Jean, « comme vous reprendrez vite des forces. Le goût de la vie vous reviendra ; la passion de l'art aussi. Vous avez déjà rouvert votre piano : c'est bon signe. »

Il désigna le clavier, dont les touches brillaient entre les plis drapés d'étoffes anciennes.

Ce ne fut pas vers l'instrument, ce fut vers Jean lui-même que le regard de Marguerite se dirigea, lorsqu'elle répondit, avec un accent profond :

— « Oh ! maintenant, oui, je veux vivre. »

Puis, comme saisie d'une gêne, elle poursuivit aussitôt :

— « Et surtout je veux guérir promptement, pour travailler, pour vous épargner des sacrifices... »

Le jeune homme eut un geste.

— « Des sacrifices au-dessus de vos forces, » acheva-t-elle. « Oui, je connais votre position. Je crois à ce petit capital que, paternellement et peu à peu, le marquis vous a constitué. Mais vous m'avez avoué vous-même qu'il est restreint. »

« Restreint, » pensa Jean. « Oh ! certes. »

Déjà il avait fait son calcul. Il pouvait donner à sa cousine une saison dans le Midi : c'était tout. Et encore fallait-il se réduire au strict nécessaire qui, pour elle, était difficile à fixer d'avance, par suite du manque total d'esprit pratique qui caractérisait cette créature d'insouciance, de rêverie et de maladif caprice. Elle ne se doutait guère que le lieutenant Valdret possédait pour toute fortune quelques centaines de louis, et qu'il allait les consacrer jusqu'au dernier à la délivrer de sa langueur physique et de sa misère morale. « Après, » songeait-il, « on verrait. » Il serait toujours temps de dire la vérité à cette pauvre enfant, qui — c'était à prévoir — ne vivrait peut-être pas assez pour l'entendre. Du moins elle aurait quelques semaines de bonheur. Si elle se rétablissait, elle retrouverait, avec la vigueur physique, le goût et la volonté du travail.

D'ailleurs, comment ne pas être encouragé dans cette tentative — fût-elle inconsidérée et imprudente — par le résultat constaté dès le début ? Marguerite semblait déjà une autre personne. La petite fille pâle, épuisée et si profondément triste de naguère, retrouvait le mouvement, l'animation, l'espoir, presque la joie ; son teint prenait une couleur plus vivante ; son regard douloureux s'éclairait.

Jean se sentait d'autant plus touché par cette reviviscence des forces intimes chez un être si atténué, si délicat, qu'il devait raisonnablement y voir un épanouissement suprême précédant le déclin final. Un médecin célèbre à l'examen de qui, avant toute décision, il avait soumis sa cousine, ne lui avait laissé qu'un faible espoir de la tirer d'affaire. Le Midi, oh ! oui, le Midi, immédiatement, sans perdre une heure : c'était la seule chance de salut. Le lieutenant, impressionné, et qui, jusqu'à présent, n'avait pu croire à une telle gravité du mal, essayait alors d'apprendre la nature même de ce mal ; il prononçait, avec une interrogation anxieuse dans la voix, le mot sinistre : « Phtisie ? » Mais le praticien hochait la tête et murmurait les

termes vagues de : « névrose, anémie, affection du cœur... » avec cet air volontairement fermé par lequel les hommes de science donnent un prestige de mystère connu d'eux seuls aux symptômes qui les déroutent.

Puis quelque chose de curieux se produisit. Les préparatifs du départ exigeant quelques jours, Jean avait souhaité que le docteur revît une fois encore sa malade, pour les dernières instructions. Et à cette visite-là, dans les quelques mots dits en particulier, tandis que la jeune femme rajustait sa voilette et son collet à l'autre extrémité du cabinet médical, le jeune homme avait eu la surprise d'obtenir un diagnostic moins sombre.

— « Je ne sais à quelle cause attribuer une si soudaine amélioration, » prononçait le savant professeur. « Votre parente n'a-t-elle pas éprouvé quelque bienfaisante crise morale ? A-t-elle rencontré une grande satisfaction inattendue ?

— Elle est particulièrement heureuse d'aller dans le Midi. L'espoir de guérir lui est revenu, » répondait Jean, qui ne pouvait entrer dans d'autres détails.

Ensuite, à part lui, il se réjouissait et s'étonnait. Un si prompt miracle était donc possible ? Il existe donc de telles natures chez lesquelles les vibrations peuvent être à la fois si subtiles et si intenses qu'une perspective de délivrance morale, de changement d'existence dans un pays lumineux et souriant, puisse produire des transformations pareilles ? Cet extraordinaire succès l'attachait à son œuvre, et aussi à celle qui en était l'objet. Il posait parfois sur Marguerite des regards où se lisait une nuance de fierté, d'attendrissement. S'y trompait-elle ? Ou devinait-elle que des préoccupations absorbantes éloignaient de sa personne, à des distances infinies, l'esprit de cet être si dévoué, si bon, si respectueux et qu'elle sentait si supérieur, tandis qu'il s'attardait à lui sourire ou à la contempler ?

Mais comment n'eût-elle pas pris le change ? L'amour — un amour aussi profond, entier, dominateur que celui dont Jean Valdret avait le cœur rempli — ne peut se contenir entièrement, même devant les êtres auxquels on est le moins tenté d'en faire confiance. Il déborde au dehors, dans la voix qu'il rend caressante, dans les yeux qu'il adoucit ou illumine, dans les gestes qu'il amollit en des pressentiments de volupté. Or, Jean Valdret avait reçu la lettre d'Odette, et il vivait dans la terreur enivrée de la savoir si

profondément, si résolument éprise. Quelle situation que la sienne ! Dans l'impossibilité de s'expliquer avec celle qu'il regardait comme sa sœur, il devait accepter silencieusement cet amour inouï, cet amour qui le brûlait et le glaçait, à la fois précipice et cime, épouvante et délice. Dans l'atmosphère d'angoisse passionnée où le jeune homme vivait, comment un peu de ce chaud délire n'aurait-il pas flotté sur son visage et dans les intonations de sa voix ?

C'était de l'amour, et Marguerite le vit. Mais pouvait-elle se douter qu'une autre l'inspirait, quand la sincère sollicitude de son cousin l'entourait si uniquement, si ingénieusement elle-même, en cette semaine d'intimité où se préparait le voyage pour le Midi ?

Et sans savoir que c'était là l'air vivifiant qui la faisait revivre, elle s'y épanouissait dans une extase inconnue, l'inconséquente fille qui avouait avoir donné ses lèvres à des amants, tout en déclarant avec une véracité naïve : « Je n'ai jamais aimé ; je crois que je ne suis pas faite pour l'amour. »

— « Pourquoi donc, Jean, » demandait-elle, à cette veille du départ où il examinait les heures des trains, « avez-vous choisi Hyères pour y installer votre ennuyeuse malade ? »

Ah ! si elle s'était doutée de la réponse qui surgissait en lui-même à cette question ! N'est-ce pas tout près d'Hyères que se trouve situé ce pittoresque Carqueiranne, où le marquis de Ribeyran possédait une propriété ? Tous les ans, vers cette époque, il y envoyait sa femme et sa fille, pour les y rejoindre ensuite de temps à autre, selon les brèves libertés que lui laissait son commandement. Cette combinaison qui, en l'occurrence, devait plus irrévocablement séparer Odette de Jean Valdret, allait devenir, grâce au ministère de charité, mêlé de quelque adroit machiavélisme, entrepris par le jeune homme, une occasion de rapprochement.

Il est vrai que le colonel avait formellement indiqué Paris comme séjour à son subordonné durant ce mois d'indépendance. Mais ce n'était pas là une consigne militaire ; c'était une injonction d'ordre privé, inspirée par la plus despotique autorité, par la plus injuste méfiance. Aucune loi morale ou humaine ne contraignait Jean à s'y soumettre. D'autant qu'en désobéissant à la lettre, il obéirait à l'esprit, puisqu'il ne recherchait Odette que pour la

guérir, quand il en était temps encore, de son fatal amour, — cet amour dont il s'enchantait et se désolait en de si tragiques alternatives.

Il avait donc choisi pour sa cousine le séjour d'Hyères, et il avait décidé qu'il l'accompagnerait. Pouvait-elle, si inexpérimentée, si frêle, se risquer seule en ce long voyage ? Jean descendrait avec elle à l'hôtel des Iles-d'Or, resterait jusqu'à ce qu'il eût découvert une pension de famille décente et confortable, où il pût l'installer ; puis il repartirait pour Paris.

Voilà le plan qu'il lui exposait, avec les mots séduisants, l'air presque joyeux qu'à son insu lui prêtait sa folle arrière-pensée. Et Marguerite l'écoutait, prête, elle aussi, — et pour quelles différentes raisons ! — à trouver que tout ceci ressemblait à un aventureux et délicieux rêve.

Elle renouvelait sa question :

— « Pourquoi Hyères plutôt que Nice ou Cannes ? »

Et il répondait :

— « Parce que c'est un endroit plus retiré, plus tranquille, plus convenable pour une jeune femme seule ; d'ailleurs, c'est le plus abrité de la côte. Puis, » ajoutait-il avec un imperceptible trouble, « je le connais un peu.

— Nous passerons par Marseille, par Toulon, » disait-elle en suivant de son doigt mince, avec un amusement enfantin, la ligne du chemin de fer sur la carte, « Montrez-moi à quel endroit nous apercevrons pour la première fois la mer, » demanda cette Parisienne qui ne connaissait la navigation et la nature que par les bateaux-mouches et par le coteau de Meudon.

Comme Jean se penchait pour indiquer le Pas-des-Lanciers, puis le tunnel de la Nerthe, d'où le train surgit au-dessus de Marseille dans le rayonnement d'azur de la Méditerranée, en face d'un des plus beaux panoramas du monde, les deux jeunes gens tressaillirent.

On sonnait à la porte de l'appartement.

— « C'est mon costume de voyage ! » déclara Marguerite, avec une frivolité renaissante qui causait du plaisir au lieutenant tout en l'inquiétant un peu, car, jusque-là, il n'avait pas eu l'idée que les robes et les chapeaux des femmes coûtassent aussi cher.

Mais la bonne parut.

C'était la même fillette mal dressée qui, le premier soir, avait introduit Jean d'une façon si singulière.

Elle dit tranquillement, avec une grosse voix :

— « Madame, c'est Monsieur. »

Jean et Marguerite rougirent, de la même rougeur soudaine et intense. Ce n'était pas la première fois que l'incident se produisait. Mais depuis deux jours M^{lle} Valdret avait dit un adieu définitif à Paul Lagrie : elle avait donc eu le temps d'oublier l'amour, les prétentions et les droits du jeune médecin. Pour les femmes, deux jours d'un sentiment nouveau sont des abîmes plus vastes que l'espace et la durée mesurables. Toutefois, si près de son départ, elle n'avait pas jugé nécessaire d'exciter la curiosité de la servante en changeant sa consigne. Et maintenant elle regardait Jean avec le désespoir du mot brutal qui venait d'être dit là, de l'impression qu'elle lisait sur le visage subitement coloré du jeune homme, et au sens de laquelle d'ailleurs elle se méprenait. Aucune colère jalouse n'avait projeté ce flot de sang. Mais la solidarité avec une femme de parenté si proche et de même nom que lui se précisait de plus en plus chez l'officier. C'était donc la fierté personnelle, et aussi une gêne pour la délicatesse toujours souffrante de la pauvre enfant qui provoquaient son trouble. Peut-être, après tout, y avait-il une nuance imperceptible et inconsciente de rivalité masculine dans la froideur avec laquelle il demanda :

— « Le recevrez-vous, Marguerite ? Souhaitez-vous que je me retire ? »

Elle dit :

— « Non, je ne veux pas le voir. Informez-vous de ce qu'il désire. »

Et elle disparut dans sa chambre.

Paul Lagrie entra.

C'était un garçon de petite taille, au teint très blanc, à la barbe très noire. Sa physionomie prenait une étrangeté de ce contraste. Dans la peau mate, deux beaux yeux bruns, un peu trop écartés l'un de l'autre, luisaient d'une clarté énergique et douce. Sur le front, assez bas, se dessinait, courte et droite, une chevelure aussi foncée que la barbe.

Le docteur Lagrie avait la voix sourde, le geste timide. Malgré la correction de sa tenue, la finesse de ses mains, il ne semblait pas distingué. Il gardait l'air d'un laborieux étudiant de province, un de ces jeunes gens qui traversent leurs années de quartier latin sans argent dans la poche, avec le souci de la lointaine famille besogneuse, et qui se détournent du camarade qui les emmènerait au café, comme de la belle fille qui vient leur rire dans les yeux, parce qu'ils n'ont à perdre ni les quelques sous ni les quelques heures de la flânerie et du plaisir.

Ce sont ceux-là qui, bien souvent, vers la trentaine, dilapident dans un seul coup de passion les économies de force, de sentiment, et les chances de succès matériel, si âprement, si péniblement refoulées, condensées et concentrées.

Paul Lagrie dit à Jean :

— « Monsieur, j'ai l'honneur de vous demander la main de votre cousine, M^{lle} Marguerite Valdret. »

Et comme le lieutenant sursautait à cette phrase, tellement inattendue de la part de l'amant congédié l'avant-veille, — de l'amant naguère toléré sans amour et confident d'une précédente liaison, — le jeune médecin fit un geste :

— « Permettez-moi de m'expliquer, monsieur. »

Il s'expliqua, avec méthode et lenteur, d'un ton qui ne laissait guère deviner la frémissante impulsion de tendresse ni la brûlante suggestion passionnelle auxquelles il obéissait. Toutefois, par instants, il changeait ses mains de place, parce qu'il les voyait trembler, et il voulait dissimuler ce signe d'émotion à son interlocuteur.

— « Monsieur, vous êtes un officier, un homme d'honneur. Vous m'avez dit que l'amitié seule et un devoir de famille vous portent à assumer le rôle que vous tenez en ce moment auprès de Marguerite. Je vous ai cru.

— J'espère que vous me croyez toujours, monsieur ? » dit le lieutenant d'une voix courtoise mais significative.

— « Parfaitement, monsieur ; autrement, je ne serais pas ici. Je veux dire que, vous ayant cru, j'avais un point de départ net et sûr pour mes

réflexions et mes résolutions. »

Il comprenait très bien que l'officier, en apprenant la situation irrégulière où vivait sa cousine, eût songé à la faire cesser. Du moment que Marguerite l'y autorisait, Jean avait noblement agi en se chargeant de cette protection fraternelle. Mais l'objection qui s'était élevée contre lui, Lagrie, visait son attitude et non pas sa personne. Du moins il l'espérait. Et il se tut, attendant que le lieutenant le lui confirmât.

— « Monsieur, » prononça celui-ci, « je vous tiens pour un galant homme. »

Il ne dit pas un mot de plus, dans l'embarras de cette conversation singulière. Car il ne pouvait ni discuter ni apprécier des événements passés ou des propositions actuelles, dont la signification n'existait que par les fautes de sa cousine.

— « Je n'ai pas à revenir sur ma conduite antérieure, » reprit Lagrie. « Si elle ne vous a pas donné de moi une opinion défavorable, j'en suis heureux, et c'est tout ce qu'il m'importait d'établir. Ne parlons que d'aujourd'hui. Monsieur Valdret, j'aime votre cousine, je suis docteur, j'ai une clientèle, je suis absolument indépendant. Voulez-vous m'accorder la main de M^{lle} Marguerite ?

— Je n'ai aucun titre pour vous l'accorder ou pour vous la refuser, » répondit Jean.

Il gardait une extrême réserve, songeant que trop d'avantages pour sa jeune parente et des difficultés trop évidentes pour le médecin résulteraient d'un pareil mariage. La délicatesse l'empêchait d'accueillir de telles ouvertures avec une approbation trop empressée. D'un autre côté, il considérait que c'était une solution honorable, inespérée, pour un problème moral et matériel qui ne laissait pas de le troubler secrètement.

Tout en s'efforçant à la circonspection et à la froideur, il éprouvait une joie attendrie à se figurer le rayonnement soudain de la petite figure pâle, le soulagement délicieux du cœur meurtri, humilié, où saignait une fierté si susceptible. Marguerite — elle le lui avait dit elle-même — n'avait pas aimé, n'avait pas souffert par l'amour. Ce que les circonstances froissaient en elle, c'était un besoin d'harmonie entre sa vie extérieure et des instincts

étroits mais puissants, ces mêmes instincts de régularité, de bonne tenue morale, de pureté conventionnelle qui poussaient autrefois son père à condamner, à rejeter la sœur coupable. Ce rigide, ce tyrannique héritage, voilà ce qui pesait si lourd à l'âme frêle de la pauvre artiste dévoyée. Peut-être cette impulsion de l'hérédité prenait-elle parfois des formes redoutables. Marguerite sentait flotter sur sa tête comme une posthume malédiction paternelle. C'est bien de cela qu'elle mourait, puisque huit jours hors de l'existence haïssable lui causaient une sorte de résurrection qui déconcertait la science. Que serait-ce donc lorsque le mariage, et un mariage qui était une réparation, effacerait les déboires du passé, l'humiliation du présent, la crainte angoissée de l'avenir ? C'était le salut. Mieux encore que la douceur du Midi, cette atmosphère morale opérerait le miracle. Et puisque Marguerite ne rêvait pas la passion, son défaut d'amour pour un garçon qu'elle estimait ne l'empêcherait certainement pas de l'épouser.

Ces réflexions, qui surgirent tout de suite et comme pensées d'avance dans l'esprit de Jean, tant elles ressortaient de la situation, lui firent découvrir une justesse de divination dans une réponse de Lagrie. En effet, par acquit de conscience, l'officier faisait remarquer au médecin que la mauvaise santé de sa cousine pouvait s'opposer au mariage, tout au moins au mariage immédiat.

— « Qu'elle devienne ma femme, et je répons de sa guérison, » affirma Lagrie avec une admirable confiance.

— « Eh bien, monsieur, » dit Jean, « désirez-vous que je lui fasse part de votre demande ou voulez-vous la lui présenter vous-même ? »

— Vous me rendrez un précieux service en vous en chargeant, » répondit le médecin, « Je crois... j'espère que vous plaidez ma cause. Et moi-même, voyez-vous, je ne voudrais pas avoir l'air... Marguerite pourrait s'imaginer... Enfin, » ajouta-t-il très vite, « dites-lui qu'il s'agit de mon bonheur, que je suis très égoïste, et que c'est moi, moi seul, qui serai reconnaissant si elle veut bien répondre oui. »

Sa propre générosité le gênait vis-à-vis de la jeune femme. Il craignait qu'elle ne se raidît ou ne s'humiliât dans un excès soit de fierté, soit de

gratitude. Des scrupules si délicats touchèrent Jean Valdret. Il tendit la main à ce brave garçon.

— « Comptez sur moi, » dit-il avec chaleur, « Ma cousine ne peut manquer d'être heureuse auprès d'un homme de cœur tel que vous.

— Ah ! elle est si fine, si sensible ! Qui la comprendrait comme moi ? » s'écria l'amoureux avec élan.

Il partit. Jean courut à la chambre de sa cousine, frappa contre la porte un rappel joyeux.

— « Marguerite, venez vite ! » cria-t-il.

Puis, dès qu'elle parut :

— « Ah ! ma chère amie, je suis heureux, bien heureux. »

Devant la silhouette droite, le visage blanc, si fermé, avec le rayon anxieux des larges yeux clairs, il hésita. Ce serait peut-être une secousse trop vive, une émotion de joie trop violente, que l'orgueil contiendrait par un effort pénible. Elle avait tant besoin de ménagements ! Il la fit d'abord asseoir.

— « Mettez-vous là. J'ai une communication sérieuse à vous faire. Écoutez. Paul Lagrie vous aime véritablement, avec tout le respect dont il vous sait digne. »

Il songeait à la phrase dernière du jeune docteur. Il craignait d'éveiller sous l'effleurement de ses paroles la susceptibilité frémissante. Et, tout de suite, il fut déconcerté par la façon dont Marguerite se redressa, se recula, comme sous le choc d'une pointe aiguë, puis par sa réponse de surprise amère :

— « C'est vous qui me transmettez ses déclarations !

— Il demande votre main, » dit le jeune homme, « Son désir est de vous épouser. »

Une visible angoisse tira les traits du pâle visage, au charme douloureux, presque immatériel. Jean s' alarma.

— « Qu'avez-vous, Marguerite ? En quoi une proposition si honorable peut-elle vous consterner à ce point ? Vous êtes libre. Rien ne contraindra

votre volonté.

— Que me conseillez-vous ? » demanda-t-elle.

Il s'inquiéta de la solennité qu'elle mit à cette question, et plus encore du large regard fixe, un peu égaré, qu'elle suspendait au sien.

« Mon Dieu ! » pensa-t-il, « la pauvre petite croit qu'elle m'est à charge, que je me réjouis de ceci comme d'une délivrance. Quelle nature ombrageuse, organisée pour souffrir et faire souffrir ! »

Ce fut un peu sèchement qu'il répondit :

— « Je n'ai pas de conseil à vous donner. »

Elle se tut, continuant à le regarder comme pour lui faire surgir du cœur quelque pensée secrète. Cette interrogation persistante et pathétique des limpides yeux où lui-même lisait sans émoi, irrita Jean.

— « Voyons, Marguerite, » dit-il, « c'est vous-même qu'il faut consulter, non pas moi. Désirez-vous que je vous laisse seule pour réfléchir ? Vous avez la fin de la journée devant vous. Si vous dites non, nous partirons demain comme c'était convenu.

— Si je dis oui, » fit Marguerite, « n'irai-je pas à Hyères ?

— Cela dépendra de votre fiancé.

— Mon fiancé ! » (Elle sursauta.) « Oh ! Jean ordonnez-moi de l'épouser. Je vous comprendrai, je vous obéirai, dussé-je en mourir. Oui, » répéta-t-elle avec exaltation, « je vous obéirai. Mais si vous me dites de m'interroger, de réfléchir... Ah ! c'est tout réfléchi, allez. Je ne veux pas, je ne peux pas devenir la femme de Paul Lagrie !

— Mais pourquoi ? » s'écria Jean stupéfait.

Il ne lui eût jamais dit : « Vous étiez bien sa maîtresse. » Mais la vérité brutale se formulait en lui, et il demeurait abasourdi devant ces complications féminines.

De nouveau il rencontra les prunelles d'une eau si transparente. Cette fois, ce ne fut plus une question qu'il crut y lire, ce fut une réponse. Il tressaillit, étreint par une espèce de terreur. Quoi ! était-il donc destiné aux amours impossibles et tragiques ? Après sa délicieuse et involontairement

criminelle idylle avec Odette, allait-il, contre son gré, éveiller la passion endormie chez la créature la plus ingénieusement organisée pour la douleur qu'il eût encore rencontrée, chez une pauvre enfant perdue qu'il avait si sincèrement voulu sauver, et que ce sentiment fatal plongerait dans d'inguérissables, dans d'irréparables souffrances.

— « Marguerite, » dit-il avec fermeté, « vous m'avez demandé mon avis. J'hésitais à vous le donner sur une question tellement personnelle. Pourtant, je sens que mon devoir est de vous exposer mon opinion avec franchise. Lagrie m'a parlé tout à l'heure en des termes qui m'ont vraiment ému. J'ai promis de plaider sa cause ; je suis absolument convaincu de plaider en même temps la vôtre, celle de votre bonheur — car vous ne serez jamais, je crois, plus délicatement ni mieux aimée, ni par un cœur plus loyal — et aussi celle de votre conscience. Oui, chère Marguerite, regardez en vous-même, et pardonnez-moi d'y voir peut-être avant vous. Avec la nature scrupuleuse que je vous connais, il n'y a qu'un homme au monde que vous puissiez épouser sans risquer les regrets les plus amers, et cet homme, c'est Paul Lagrie. Après un autre, dont tout vous sépare, et qui d'ailleurs s'est conduit indignement, Lagrie a su conquérir sur vous — et cela sans que vous-même puissiez l'en blâmer — des droits que ni lui ni vous ne pourrez oublier jamais. Vous les oublieriez d'autant moins que peut-être vous aimeriez un jour... Ce vous serait une continuelle torture par la supériorité même de votre caractère, par les raffinements de votre délicatesse...

— Ah ! » s'écria Marguerite, « ne parlez pas d'amour. Je sais bien qu'il m'est interdit. Mais, je vous en supplie, que ce ne soit pas vous !... »

Elle s'arrêta. Ce ne fût pas un cri de lâcheté, d'amertume, ou un manège de coquetterie. Il y eut beaucoup de courage, de renoncement sincère, dans cette phrase suspendue non par une habile réticence, mais par une toute-puissante émotion.

Marguerite, après un court silence, changea de ton et ajouta :

— « Je n'aime pas, je n'aimerai jamais. Eh bien, ne puis-je vivre seule ? »

Jean se taisait. Elle demanda :

— « M'ordonnez-vous d'épouser Paul Lagrie ? »

Et elle affirma comme tout à l'heure :

— « Je vous obéirai.

— Je n'ai aucun ordre à vous donner, ma chère cousine, » dit Jean avec douceur, « C'était un conseil : je vous le devais. Mais vous êtes libre, et vous pouvez compter sur moi pour garantir cette liberté.

— Merci, » fit-elle.

Il y eut un silence. Dans le petit salon, les bibelots chatoyants, les nuances fines se fondaient, se noyaient sous la tombée grise de l'ombre hivernale. Le calme de la rue déserte, du grand jardin mort au delà du mur, en face, prêtait à cette minute une solennité nostalgique. Derrière les deux jeunes faces muettes, les lèvres closes, des vols infinis de pensées, des élans et des défaillances de sentiments tourbillonnaient et se succédaient dans le travail vain et formidable de la vie. Quoi ! tant de générations, de combats, de rêves, d'enivrements et de sépulcres, pour faire de l'amour cette chose subtile, compliquée et déchirante, qui, par ce mourant après-midi de décembre, mettait en jeu toutes les forces de la race, tous les ressorts d'espoir et de désespoir de l'humanité dans deux pauvres cœurs d'enfants !

Ils comprenaient que quelque chose d'immense était en eux et autour d'eux. Leur silence vibrait de ce que leurs bouches ne disaient pas, mais dont leurs âmes s'ébranlaient toutes. Et les courtes secondes écoulées leur semblaient s'être prolongées des heures lorsque, enfin, Marguerite prononça :

— « Emmenez-moi dans le Midi, mon cousin. Et ne me blâmez pas, ne m'en veuillez pas. Je sens que je serai si bien là-bas, pour dormir toujours, sous les fleurs. »

À ce moment, la bonne entra pour allumer la lampe, et Jean remarqua que la rose transparence de l'abat-jour ne parvenait pas ce soir à colorer le visage de sa cousine, le visage au charme douloureux, immatériel, où s'élargissaient les yeux trop clairs, maintenant un peu troubles, comme une eau sous l'orage.

Parce qu'il souffrait lui-même, une pitié poignante, une angoisse presque superstitieuse lui étreignirent le cœur.

Le voyage dans le Midi, avec son trajet en chemin de fer coupé par un arrêt à Lyon, son arrivée dans l'éblouissement de la lumière et l'apparition bleue de la Méditerranée, et ses deux journées d'installation à Hyères, devait rester pour Jean un souvenir très à part, d'un attrait ineffaçable et singulier.

Il en avait eu peur. La veille au soir une nouvelle tentative auprès de Marguerite en faveur du mariage qui s'offrait, n'avait réussi qu'à la troubler, à la désoler davantage. Ni Paul Lagrie ni un autre.

— « Ah ! mon cousin, laissez-moi finir seule ma vie manquée. Laissez-moi goûter la douceur et la dignité que vous y aurez mises pour les derniers jours ! »

Le jeune officier s'était retiré en proie à un malaise profond. C'était un mécontentement de soi-même, une irritation contre cette folie de femme, une incertitude quant à la conduite à tenir, et surtout une appréhension nerveuse, agacée, de ce voyage en tête-à-tête, qu'il jugeait désormais gênant, ridicule et inopportun.

Pourtant il se sentait incapable d'en modifier les conditions. Malgré des velléités de s'abstenir, d'envoyer Marguerite seule ; en dépit d'un instant de résolution exaspérée, durant lequel il griffonna une lettre d'excuses, destinée à être portée le lendemain matin rue Raynouard avec tout l'argent qu'il possédait, Jean, dès sept heures, par une aube à peine naissante de décembre, venait, avec un fiacre et sa valise, chercher sa cousine pour se rendre à la gare de Lyon.

Il avait compris que la prudence serait une lâcheté, la désertion une insulte. Surtout il savait, d'une invincible certitude, qu'un procédé pareil, conforme au code lourd et impersonnel des convenances, deviendrait, dans

cette spéciale application, une meurtrière cruauté. Pauvre fille ! qui, si vaillamment, hier, avait dit :

« Je n'aime pas, je n'aimerai jamais, cela m'est interdit. »

Avait-il le droit de regarder au delà de ses paroles, et de la fuir égoïstement, brutalement, comme une créature douteuse et dangereuse ? S'il avait la fatuité de craindre pour elle-même, ne devait-il pas reconnaître, avec une fatuité plus grande encore, mais plus conforme à une si tendre psychologie, qu'elle se plairait mieux à souffrir près de lui qu'à se voir outrageusement ménagée par sa défiance et son dédain ?

Ainsi se trouvaient réfutés les scrupules de Jean, et surtout le sentiment inférieur qui appuyait ces scrupules, c'est-à-dire l'embarras du rôle à jouer, la gaucherie, l'espèce de ridicule vis-à-vis de soi-même dans cette situation de l'homme aimé résolu à ne pas s'apercevoir de l'amour qu'il inspire et tremblant de se voir réduit à s'en défendre ouvertement. Car, après tout, c'était peut-être ce dernier et misérable ressort qui avait été le plus près de déterminer la conduite de Jean, de lui faire adresser à Marguerite un accablant adieu.

Ce fut aussi celui qui s'atténua, puis disparut le plus vite. À peine le lieutenant eut-il pris place en wagon près de sa cousine, qu'il respira une atmosphère calme, aisée, bienfaisante, d'une intimité naturelle et exquise. Quel art merveilleux la femme n'a-t-elle pas dans des situations difficiles ! Marguerite avait passé une nuit de désespoir, puisqu'elle connaissait le néant de sa courte illusion. Mais, dans ce désespoir, une épine plus aiguë la déchirait : c'était la fine prescience de l'état d'âme suscité chez celui dont l'affection et la présence lui rendaient le désir de vivre. Dans les sourcils froncés, sur la physionomie contractée de Jean, et par l'air assombri avec lequel il l'avait quittée la veille, elle avait lu, elle avait deviné — avec une atroce douleur, mais avec une terreur plus atroce encore : celle de ne plus le revoir — la gêne excessive que lui imposait son inexplicable refus d'épouser Paul Lagrie.

Elle s'était sentie trop bien comprise, et non par l'intuition d'un amour correspondant au sien, mais par l'inquiétude éveillée d'une ombrageuse indépendance. Le Jean Valdret aux yeux songeurs et câlins, à la voix d'involontaire caresse, au sourire distrait et comme envolé vers un rêve très

doux, ce Jean si évidemment amoureux qu'elle l'avait cru amoureux d'elle, avait disparu en une seconde pour faire place à un être lucide, retiré, distant, et — croyait-elle — ironiquement apitoyé. Celui-là ne songerait qu'à s'éloigner d'elle. C'était certain. Elle voyait, pour ainsi dire, ce qui se passait en lui, par la pénétration de sa subtile tendresse et par l'acuité désordonnée de son système nerveux. Nul doute que la personnalité morale du jeune homme, agitée cette nuit-là de sentiments vifs et contraires, n'ait envoyé quelque mystérieuse répercussion de ses combats dans l'âme ultrasensible qui vibrait avec lui en un désormais indestructible unisson. On pourrait presque affirmer que Marguerite *vit* mentalement son cousin écrire les lignes d'adieu qu'il traça pour les détruire ensuite, tant l'affreuse terreur d'une lettre de séparation la hanta. Lorsque, au matin, elle entendit le fiacre rouler puis s'arrêter devant la porte ; lorsque, élancée à la fenêtre, ouverte malgré l'air glacial, elle aperçut le jeune officier dans sa tenue civile de voyage, elle défaillit de joie. Mais quelles résolutions n'avait-elle pas prises en prévision de ce presque inespéré bonheur ! Ah ! Jean pouvait lui tendre la main, la regarder dans les yeux, sans l'hésitation nerveuse d'un homme qui craint les frémissements mal dominés, les muettes prières ou les furtives larmes d'un amour antipathique. C'était fini, elle ne se trahirait plus. Car cesser de le voir, lui déplaire, lui devenir odieuse, semblait à cette étrange amoureuse plus intolérable, plus indiciblement cruel que de ne pas être aimée de lui.

Et c'est à cause de cette éperdue soumission, de cette coquetterie à rebours, — la coquetterie et non le dépit du renoncement, — que Marguerite, durant le voyage à Hyères, se montra si singulièrement, si exceptionnellement délicate. Elle eut une gaieté sincère ; car elle voyait renaître dans les façons de Jean une confiance, d'abord un peu étonnée, puis complète, cordiale même au bout de quelques heures, nuancée de gratitude, de discrète galanterie, et caressante comme un hommage.

Cet innocent triomphe sur elle-même et sur lui la grisait légèrement, lui donnait une joie de conquête, de succès. Puis comment n'eût-elle pas été heureuse ? Y a-t-il rien de plus exquis, lorsqu'on aime, que l'intimité d'un voyage, ce rapprochement plus étroit que la vie commune, accentué encore par l'immensité de l'inconnu autour de soi, par la nouveauté des visages et

des sites, par cette véritable solitude à deux dans la communion de sensations imprévues et fortes ?

Marguerite, avec son sens artistique assez vif et cette compréhension, cette impressionnabilité propre aux êtres à la fois grandioses et morbides que la science appelle des « dégénérés supérieurs », goûtait profondément les contrastes de ce trajet du Nord au Midi en plein décembre. Quand elle quitta Paris, une tombée de neige commençait. Bientôt, sur les plates campagnes, ce fut un tourbillonnement de flocons, une chute brouillée, vertigineuse, que la course folle du train rendait plus acharnée, plus désolante. La ouate des nuages se déchiquetait, s'éparpillait, fondait en avalanche silencieuse, puis finalement s'étendit, s'immobilisa en un linceul uniforme, sous les cieux éclaircis et glacés. Alors ce fut sur les champs, sur les villages, traversés en un éclair, comme un enveloppement de tristesse, et, par les bois, des aperçus tragiques : de longues allées qui se creusaient, montaient, s'en allaient à l'infini, entre la houle noire et immobile des arbres nus, par des espaces ignorés et déserts, dans la blancheur immaculée de leur solitude.

Quelles visions à se rappeler le lendemain, en baissant les stores pour se préserver du soleil, sur la ligne de Toulon à Hyères, tandis que, par les carreaux opposés, on apercevait les routes dorées qui filaient entre les chênes verts ou devant les bastides riantes tapissées de géraniums grimpants !

— « Alors ce pays vous plaît, petite cousine ? » demandait Jean, qui voyait les yeux d'un gris trop fin s'illuminer, prendre un rayonnement presque bleu parmi les reflets azurés du ciel, des eaux et des lointaines collines.

— « Oh !... » répondit-elle en une exclamation prolongée d'enchantement.

Il l'examinait à la dérobée, touché de son évidente émotion, mais peut-être — l'homme est un être si contradictoire ! — peut-être secrètement piqué de ce que l'admiration pour la nature trouvât encore tant de place dans ce cœur qu'il avait pourtant craint de remplir tout entier.

Est-il donc impossible que nous éprouvions un sentiment simple ? Et Jean ne pouvait-il souhaiter absolument, sincèrement, l'indifférence de

Marguerite, pas plus qu'elle-même n'eût découvert dans toute son intensité le charme de la Provence si elle n'en eût traversé les paysages à côté de l'homme qu'elle aimait ?

À Hyères, Jean se fit conduire à l'hôtel des Iles-d'Or. Il choisit deux chambres. Le secrétaire lui demanda quel nom il devait inscrire sur le livre.

— « M. Jean Valdret, » dit le lieutenant.

— « Et madame ? » interrogea l'homme en regardant Marguerite.

— « Et M^{me} Valdret, » fit celle-ci.

Elle avait répondu machinalement, par habitude de ce titre de « madame » adopté depuis des années. D'ailleurs, comment le changer ? Les quelques relations qu'elle laissait à Paris la connaissaient sous ce nom ; les lettres qu'elle recevrait le porteraient sur l'adresse.

Pourtant elle avait surpris un mouvement contrarié de Jean, sous l'œil inquisiteur du secrétaire. Comme tous deux montaient, elle appela son cousin dans sa chambre.

— « Ai-je eu tort ? » demanda-t-elle avec une humilité gentille.

— « Pour vous, pas pour moi, » dit-il, — bien qu'il ressentît un réel malaise de l'équivoque ainsi créée. — « Je croyais que vous vouliez recommencer votre vie... »

La phrase avait été dite assez froidement, mais sans dureté. L'accent et l'allusion suffirent à serrer le cœur de Marguerite.

— « Oh ! recommencer ma vie... » répéta-t-elle.

Elle sourit tristement, hocha la tête :

— « La finir plutôt, » ajouta-elle en un murmure.

Jean se glaça un peu, dans son antipathie masculine pour le drame, et aussi dans la fausse idée qu'elle avait prémédité l'histoire du nom, qu'elle jugeait amusant ou habile de passer pour sa femme.

— « Je vais m'occuper d'une pension de famille qui puisse vous convenir, » reprit-il. « Êtes-vous tout à fait décidée quant au nom sous lequel je dois vous y présenter ? »

— Mais... vous l'avez entendu : madame Valdret, » dit-elle, avec un raidissement de fierté. Puis aussitôt, les larmes aux yeux : « Oh ! pardonnez-moi, Jean. Voulez-vous que ce soit « mademoiselle » ? Écoutez, j'aime mieux autrement. Je ne puis plus jouer à la petite fille, je me trahirais, je me tromperais, je serais gênée. Qu'est-ce que cela vous fait ? Je serai votre cousine tout de même pour tout le monde ici, seulement votre cousine par alliance, voilà tout. »

En effet, cela n'avait pas grande importance. Si la curiosité voulait établir entre eux un roman, elle le bâtirait de toutes façons sous l'une ou l'autre étiquette. La seule préoccupation sérieuse de Jean à ce sujet se rattachait à la famille de Ribeyran. Mais, loin de craindre qu'un hasard apprît au marquis l'existence de cette cousine et l'intérêt qu'il lui portait, le jeune homme eût volontiers fait naître ce hasard. Car une explication entre eux là-dessus ne pouvait se produire sans que M. de Ribeyran découvrit que le fils nié, repoussé, maltraité, savait tout. Or, Jean, depuis son injuste exil d'Étampes, appelait avec un irrésistible désir en même temps qu'avec une terreur pleine d'angoisse l'explosion de la vérité entre lui et celui qui lui infligeait le malheur après lui avoir donné la vie.

Que se passerait-il ? Quelle attitude prendrait l'homme d'orgueil, l'homme qui se prétendait sans reproche ? Oh ! ce ne serait pas une scène touchante. Non. Pour qui connaissait le colonel Robert de Ribeyran, il n'y avait pas de doute : il n'ouvrirait pas des bras paternels — ces bras si résolument fermés depuis plus de vingt ans. Mais enfin Jean aurait cet âpre, ce tragique bonheur de dire à cet être, dont il subissait quand même et malgré tout le prestige : « Mon père ! » Et il avait soif de lui crier ce mot-là. Tout le plan de silence qu'il dressait naguère devenait inutile, puisqu'il n'en recueillait plus le bénéfice rationnel, la joie de vivre dans sa famille d'adoption, sous les yeux sévères mais si singulièrement fascinateurs de son chef, et dans l'indicible intimité fraternelle qu'il rêvait auprès d'Odette.

Toutefois, Jean n'allait pas jusqu'à résoudre de parler ouvertement. Une timidité, une délicatesse le retenaient. Puis il ne voulait pas se donner le tort de l'indiscrétion. Au contraire, quand le hasard l'aurait servi, ne bénéficierait-il pas, dans l'esprit si dur mais si clairvoyant du marquis, de son silence et de sa résignation ?

Voilà pourquoi le jeune officier mettait si peu de prudence en amenant Marguerite à Hyères, près de Carqueiranne, où déjà sans doute se trouvaient M^{me} de Ribeyran et sa fille. Il n'avait éprouvé un scrupule qu'à propos de ce titre de « madame », adopté par sa cousine, et qui, devant son nom à lui, pouvait causer une équivoque. Mais l'explication en était si simple : une habitude prise avant de le connaître et de laquelle il n'était en rien responsable.

Ce fut d'un pas élastique, presque bondissant, qu'il quitta l'hôtel et parcourut la petite ville d'Hyères, à la recherche d'un asile séduisant pour sa touchante malade. Pauvre Marguerite, qui l'aimait ! Il éprouvait un sursaut du cœur à cette pensée ; et, maintenant, rassuré par tout ce qu'il y avait de silencieusement fier et de craintivement soumis dans cette adoration, il se défendait moins, se bridait moins dans sa résistance intérieure, laissant glisser jusqu'au fond de son âme cette infiniment douce caresse de tout amour, même que nous ne partageons pas.

Mais ce qui l'emplissait d'un enchantement, c'est que ce coin du Midi évoquait Odette, la lui rappelait dans le lointain des jours enfuis, la lui faisait sentir proche dans le présent.

N'avait-il pas jadis — que d'années en arrière ! — passé les vacances de Noël et du premier janvier dans la villa de Ribeyran, à Carqueiranne ? C'était une surprise, une gâterie de la si chère, de la si maternelle marquise Pauline. Oh ! quand Cadier était venu le chercher au lycée, l'avait emmené à la gare !... Un rêve avait commencé, un morceau de paradis sur la terre, une éclaircie de lumière dans sa monotone et grisâtre enfance. Ce bonheur-là ne s'était jamais renouvelé ; mais, effacé dans les détails, amplifié par le recul du temps, il était resté si prestigieux dans sa mémoire que Jean ne pouvait entendre le nom d'Hyères ou voir ce mot sur une carte, sans une émotion singulière.

Et maintenant voilà qu'il s'y trouvait de nouveau, dans le cher pays, dont il avait oublié les aspects, n'en conservant que quelques images isolées, et auquel pourtant il tenait par un lien si fort, par la chaîne des heures d'insouciance heureuse qu'il y avait vécues.

Il regardait les choses avec étonnement. Elles étaient à la fois familières et étranges. Quoi ! les palmiers, les fameux palmiers donc la ville est si

fière qu'elle en ajoute le nom au sien, et voudrait devenir officiellement Hyères-les-Palmiers, n'étaient pas plus grands ! À travers son mirage d'enfance, Jean les voyait si hauts, plus hauts sans doute que ne le fut jamais un vrai dattier africain, et, désorienté, il contemplait les grosses touffes basses de l'avenue de la gare, puis là-haut, près du kiosque de la musique, les grêles rois de la région, trois ou quatre tiges démesurées, de douze à quinze mètres, balançant un maigre bouquet de palmes.

Il marchait, oubliant d'examiner les écriteaux aux grilles des villas. Il pénétra dans la vieille ville, franchit des arches sombres, grimpa des ruelles montueuses et étroites, bordées de murs sinistres aux rares fenêtres grillagées. Il ressuscitait la forte impression éprouvée là jadis, devant les surnoises façades sarrasines, et comment il faisait le brave parce qu'Odette avait peur et se cachait les yeux avec la main de sa gouvernante.

Tout à coup, un tressaillement le secoua. Devant lui, une place s'ouvrait. Un marché étalait ses auvents de toile. Quelques volailles maigres, des coquillages, des légumes s'offraient aux acheteurs, embarrassés par la difficulté de l'approvisionnement dans ce pays où la nature ne donne que du vin, des olives et des fleurs. Des tas d'oranges s'écroulaient sur le sol, et des kakis, semblables à des tomates, s'étageaient en pyramides entre des feuilles de figuier.

Mais ce qui avait saisi Jean, c'était, au delà de la scène pittoresque et vulgaire, l'apparition d'un édifice trapu, noir, formidable, et la parfaite adaptation de cette image à son plus vivant souvenir. Il avait devant lui la Capitainerie, et il restait stupéfait de contempler dans la réalité cette silhouette de vieille citadelle, si romantiquement identique à un séculaire passé que le jeune homme ne la retrouvait plus dans sa mémoire que comme une illusion d'enfance, sans rapport peut-être avec rien de ce qu'il avait jamais vu.

Il s'attardait à cette promenade de reconnaissance, à cette émouvante confrontation des choses vraies avec les troubles et radieuses choses du souvenir. Et parmi tout cela, Odette apparaissait, glissait le long des sombres murs, ou se détachait sur les trouées étincelantes, bleuies de mer et de ciel, comme elle était alors, petite fille en jupes courtes, qui lui tenait la main et l'interrogeait avec une confiance admirative.

Comme elle était déjà au profond de son cœur, cette enfant adorée ! Comme déjà il l'aimait alors ! Quelle lente et lointaine cristallisation de tendresse avait fait d'elle le but unique, la pensée suprême, l'*objet* de prédilection, comme disaient nos pères, prenant, sans le savoir, ce mot « objet » dans le sens de notre science actuelle, qui appelle objectif ce qui projette le plus fortement hors de nous nos conceptions, nos affections, toute notre nature si misérablement enfermée en elle-même.

« Ah ! sans doute, » se dit Jean avec la volonté de se donner le change sur son invincible passion, « je pressentais qu'elle était ma sœur. »

Quand il revint auprès de Marguerite, il avait, malgré son pèlerinage sentimental et ses distractions, noté quelques adresses de pensions de famille, qu'il se proposait de lui faire visiter le lendemain.

— « Pourquoi ne resterais-je pas ici, à l'hôtel ? » lui dit la jeune femme. « Nulle part, dans la ville basse, je n'aurai une vue pareille. Regardez, » — elle le conduisit à l'une des deux fenêtres, — « voici la presque île de Giens, Porquerolles à côté, et là-bas Port-Cros. La femme de chambre, tout à l'heure, m'a expliqué. Ces lagunes blanchâtres, ce sont les Salins d'Hyères. D'ici, quand l'escadre est en rade, on voit évoluer les cuirassés... Quel panorama ! C'est inouï que la mer puisse être d'un bleu si intense, bleue comme un saphir clair, n'est-ce pas ? Et cet air, est-il embaumé, est-il doux ! On respire à la fois la brise salée et des arômes de violettes. Vous savez qu'il y a des champs de violettes... oui, des champs entiers. Tenez, on en aperçoit un dans ce grand enclos, à droite, chez cet horticulteur. »

Jamais elle n'avait tant parlé, elle, l'indifférente, la silencieuse. Elle rayonnait. Le visage immatériel prenait une grâce vivante, terrestre, comme une floraison de chair rose, imprégnée de sang vif. Pour la première fois, elle parut femme à Jean Valdret qui, jusque-là, ne voyait guère en elle qu'une enfant malade, un être presque insexué. Il détourna les yeux, traversé par une secousse brusque, et répondit avec une froideur dont il ne se rendit pas compte :

— « Je ne crois pas que la vie d'hôtel vous convienne sous aucun rapport, pour un séjour prolongé. D'ailleurs, vous verrez demain, après avoir visité les maisons qui m'ont semblé recommandables. Permettez-moi d'aller écrire quelques lettres. Je descendrai pour le dîner. »

Il sortit de la chambre, la laissant pâlie et défaillante, comme une fleur dont la lumière se retire.

— « Comme il m'en veut de l'aimer ! » pensa-t-elle. « Il aura pris ma gaieté pour de la coquetterie. Moi, gaie ?... O mon Dieu ! et il part dans deux jours... Non... mais je souhaitais rester dans cet hôtel, où il aura vécu près de moi vingt-quatre heures, et il fallait bien avoir l'air de m'y plaire, exagérer les agréments que j'y prétends trouver. »

Dans sa chambre, Jean écrivait à la marquise de Ribeyran. Il enverrait à Carqueiranne un messenger qui remettrait sa lettre ou qui la lui rapporterait en l'informant que ces dames n'étaient pas arrivées.

— « En ce cas, j'attendrai ici, » se disait-il. Elles ne peuvent tarder. Il neige en ce moment dans le centre et le nord de la France. Le séjour du château ne doit pas être captivant. »

Voici ce que le lieutenant écrivait à la marquise Pauline :

« Madame la Marquise, ma noble et vénérée bienfaitrice,

« Des circonstances que je n'ai dirigées qu'en bien peu de chose m'ont amené à Hyères, tout près de vous. Mon devoir et ma joie eussent été de courir vous porter mes respectueux, mes dévoués hommages, ainsi qu'à Mademoiselle de Ribeyran.

« Mais il m'a été impossible de ne pas comprendre que les intentions récentes de mon colonel étaient de m'éloigner de vous et de celle que vous m'avez toujours permis d'appeler Odette.

« Le marquis de Ribeyran ne m'ayant donné aucune explication, je reste dans l'ignorance absolue de sa pensée et de la vôtre. Je n'ose donc me présenter à Carqueiranne sans votre permission.

« Toutefois, Madame la Marquise, — je vous le jure sur mon honneur de soldat, — il importe au plus haut degré que j'aie une entrevue avec Odette. Je dois la remercier de la bonté qu'elle m'a montrée, en la suppliant d'oublier jusqu'à quel point cette bonté a voulu me combler. La fatalité de ma vie fait qu'il m'est interdit, à quelque situation que mes efforts m'élèvent, de jamais aspirer à la main de M^{lle} de Ribeyran.

« Peut-être cette déclaration loyale m'épargnera-t-elle la douleur d'une disgrâce qui me brise le cœur. Pourtant ce n'est pas dans ce but que je désire l'exprimer à Odette avec un accent qui la puisse convaincre. Je veux la sauver d'elle-même et de la fidélité à un engagement qu'elle ne doit pas, qu'elle ne peut pas tenir.

« Je veux aussi qu'elle m'entende, car il me semble que seule ma parole sincère me préservera des affreux malentendus qui risqueraient de m'ôter son estime.

« Ah ! Madame, que ne puis-je lui rendre évidente, fut-ce au prix de mon sang, cette vérité qu'il me faut lui affirmer sans aucune preuve, sans aucun commentaire : que tout l'espoir de ma vie est qu'elle veuille me conserver une affection fraternelle.

« Permettez-moi de le lui dire, en particulier ou en votre présence, comme vous le jugerez bon.

« Ne me refusez pas cette faveur, vous dont la bienveillance a été le rayon béni de mon enfance orpheline, l'encouragement et la joie de ma jeunesse.

« Quoi que vous décidiez, et tant que je vivrai, Madame, je vous garderai la plus profonde, la plus absolue et la plus dévouée reconnaissance.

« Daignez en agréer la très respectueuse expression.

« JEAN VALDRET. »

La marquise Pauline se trouvait dans le jardin de sa villa, à Carqueiranne, lorsqu'on lui remit cette lettre. C'était le matin, car Jean l'avait écrite la veille trop tard pour la faire parvenir.

M^{me} de Ribeyran était assise dans une niche d'osier capitonnée de coussins en soie Liberty à fleurs, sur une sorte de plate-forme rocheuse, abritée par un groupe de pins, et qui surplombait une eau invraisemblablement bleue. La mer bordait la propriété de ce côté. En face s'étendait la longue croupe verdoyante de la presqu'île de Giens. À droite et à gauche, des rochers dentelaient le rivage et coupaient par des alternatives

d'ombre et de lumière cette mer couleur de pierreries. Presque partout les plantes grimpantes faisaient descendre des cascades de verdure et de fleurs jusqu'à la marge d'écume. La marquise, en se tournant un peu, pouvait voir serpenter les allées fraîches de son petit parc, et briller, entre les feuillages des chênes verts, des poivriers, des arbusiers et des tamaris, les balustres blancs de sa villa. Elle ne lisait ni ne s'occupait, les mains abandonnées, les yeux perdus, toute à l'extase de l'heure et du site, et songeant, elle aussi, à la neige qui s'épaississait sur les vastes toitures du château de Ribeyran, quitté depuis moins de huit jours.

Odette n'aurait pu rester longtemps aussi tranquille. Elle était partie pour une promenade à cheval, suivie par l'homme de confiance qui l'accompagnait habituellement.

Un valet présenta sur un plateau la lettre apportée d'Hyères par un cocher avec sa voiture vide.

M^{me} de Ribeyran reconnut l'écriture avec stupéfaction.

— « Cette lettre vient d'Hyères même ? » demanda-t-elle.

— « Oui, madame la marquise.

— Est-ce qu'on attend la réponse ?

— Non, le cocher de fiacre est reparti après s'être assuré que madame la marquise était à la villa.

— C'est bien. »

Elle attendit que le valet s'éloignât. Il aurait pu remarquer son trouble. La marquise ne savait rien de Jean depuis deux semaines que son mari avait éloigné le lieutenant. Quel parti avait bien pu prendre ce garçon jeune, amoureux, énergique, et si durement, si injustement traité ? Se trouvait-il vraiment dans un tout proche voisinage ? Odette le savait-elle ? Grands dieux ! elle était dehors, à cheval... L'aurait-elle rejoint ? Quel acte de folie, de désespoir, d'imprudence ou de violence lui annoncerait cette lettre ? Elle la retournait entre ses doigts tremblants, n'osant l'ouvrir.

Elle l'ouvrit pourtant. Elle lut, devint toute blanche. Ses mains se joignirent, montèrent à son front dans un geste éperdu.

« Il est son fils, et il le sait ! » songeait-elle.

Oui, pour un soupçon aussi aigu, aussi persistant que celui de la pauvre femme, c'était là une preuve suprême. Le ton de la lettre, le sens irrévocable, jusqu'aux expressions choisies, jusqu'à ce mot d'affection fraternelle appliqué aux sentiments réclamés d'Odette, tout criait que Jean, comme le marquis, voyait à présent l'obstacle. Mais qui le lui avait révélé ? Son père sans doute, puisqu'une conversation grave et secrète avait eu lieu entre eux. Était-il possible que Robert eût fait cela, après lui avoir juré le contraire à elle-même sur l'honneur ?... Il aurait donc exigé le silence du malheureux enfant ? Dieu ! quelle situation honteuse et affreuse ! Et Odette... Odette qui persistait dans son effroyable amour. Mais ils étaient donc tous maudits ? Ah ! que penser, que faire, que devenir ?

Un égarement bouleversait les idées de Pauline. Elle était secouée comme d'une fièvre; sa tête oscillait, ses lèvres s'ouvraient, se refermaient, balbutiantes. Puis, peu à peu, elle se calma. Son buste se rejeta, dans l'épuisement de la réaction, contre les coussins de son élégante petite niche. Ses larmes jaillirent. Et, les yeux noyés, elle contemplait, avec une sourde irritation contre la paix et la beauté des choses, l'adorable ensemble de lignes et de couleurs qui l'enchantait un quart d'heure auparavant.

— « Encore là, maman ?... Oh ! c'est trop fort, vous n'avez pas bougé ! » dit une voix.

Odette se tenait debout, vêtue encore de son costume d'amazone, son stick à la main. M^{me} de Ribeyran se tourna vers sa fille.

— « Maman, qu'avez-vous ?... Oh ! mère, tu as pleuré ? »

Ce dernier cri fut si doux, avec ce tutoiement et l'intonation de tendresse, que la marquise se troubla jusqu'aux sanglots. Odette avait rarement de ces câlineries, et, à cause de leur rareté même, elles ébranlaient sa mère dans les dernières fibres du cœur.

Mais, tout de suite, la hautaine fille se retrouva, dans son impatience des manifestations extérieures.

— « Prenez garde, ma mère. Oh ! je vous en supplie, qu'on ne vous voie pas ! Tenez, venez, vous me direz ce qui vous peine. »

Elle la prit par le bras, la souleva avec une espèce d'autorité respectueuse, mais ferme.

Un petit chemin descendait à la plage. Les deux femmes s'y engagèrent. En bas, c'était la solitude absolue, sur une étroite bande de sable blanc semée de coquillages et de menus galets noirs. Dans une anfractuosité, un banc creusé   même la pierre s'offrait. Ce fut là que la marquise mit sous les yeux de sa fille la lettre de Jean.

Ces lignes, après tout, étaient écrites pour Odette plus que pour elle-même. Et la jeune fille n'y pouvait pas lire ce qu'elle-même y avait lu avec une angoisse épouvantée.

M^{lle} de Ribeyran parcourut la lettre, puis la recommença avant de relever les paupieres. Elle avait besoin de ce recueillement pour rester ma trese d'elle-même. Et, malgré l'effort de sa volonté, sa voix tremblait lorsqu'elle dit tout haut :

— « Ainsi c'est pour moi que vous pleuriez, ma chère maman ? »

Elle repliait machinalement le papier, le rendait d'un geste lent. Sa mère frémissait de sympathie, et commit à peine une restriction mentale, en répondant :

— « Oui, ma pauvre petite, c'était pour toi.

— Eh bien, maman, » dit l'étrange fille, dont la fierté s'enflammait, étincelait dans ses yeux du même azur sombre que la mer à leurs pieds, « il ne faut pas me plaindre d'aimer un homme aussi vraiment noble que Jean Valdret, qui renonce à moi par un scrupule de délicatesse, et par égard pour la volonté de mon père, à qui il croit devoir tout ce qu'il est.

— Ne le lui doit-il pas en effet ? » dit la marquise.

— « Oh ! en une faible partie seulement, car les hommes tels que Jean se font toujours eux-mêmes, de n'importe quel point de départ, et indépendamment des circonstances.

— Ne garde pas d'illusions, » reprit la mère. « Sa résolution est aussi arrêtée que celle de ton père, et il la tiendra comme lui.

— Jusqu'à ce que les obstacles tombent, » dit Odette.

— « Hélas ! ils ne tomberont jamais, » murmura la marquise.

— « Cela se peut, maman, mais alors je ne me marierai pas. »

M^{me} de Ribeyran ne releva pas cette phrase. Ce sont là des déterminations de jeune fille, que les paroles contradictoires enracent, tandis que le temps se charge de les anéantir. Elle dit seulement :

— « Je crois tellement à la sincérité de Jean et je te vois si raisonnable que je ne m'oppose pas à ce qu'il nous rende visite ici. Ce serait barbare et offensant de le lui refuser. J'en assume la responsabilité vis-à-vis de ton père. Dois-je lui dire que tu le recevras ? »

Odette réfléchit un instant. Son front, que découvrait en partie son chapeau d'amazone, se contractait ; les beaux sourcils, fins et noirs, se rapprochaient, dans l'effort de sa pensée, dans l'intensité de son vouloir en lutte avec l'impulsion des sentiments.

M^{me} de Ribeyran, qui l'observait, fut frappée de la ressemblance extraordinaire que ce jeune et délicat visage présentait avec la mâle, avec la martiale physionomie du marquis. Un reflet de singulière énergie précisait la molle douceur des lignes et avivait le regard, déjà si pareils aux traits et aux regards paternels, jusqu'à une identité en ce moment impressionnante.

« Cette enfant est tout à fait son père, » pensa la marquise, avec une inquiétude des fatalités de caractère qu'attestait cette hérédité de l'expression. Puis, aussitôt, par un éveil d'idées presque inévitable, elle se dit : « Mais Jean ?... C'est curieux, Jean n'a pas l'ombre de ressemblance avec Robert. »

Son imagination évoquait le jeune officier. Non, rien... rien dans la coupe de son visage, dans son port de tête, dans son allure, ses gestes, sa voix, ne faisait de lui, extérieurement du moins, le fils de Robert de Ribeyran. C'était un beau garçon, mais combien éloigné de cette beauté nerveuse, affinée, aux lignes longues et pures, qui était celle du marquis et aussi celle d'Odette. Jean avait quelque chose de plus robuste, mais en même temps de plus lourd, le front plus développé en largeur, les mâchoires plus solides, une forme de crâne très différente ; et ses prunelles brunes, veloutées, caressantes, ne rappelaient en rien l'acier étincelant de celles du marquis.

« C'est encore heureux ! » se dit la pauvre femme.

Puis, par un retour bien féminin, elle songea que cet enfant devait être tout le portrait de la mère disparue, et s'affligea que son mari pût revoir en lui sans cesse l'image de celle qu'il avait aimée dans le passé ineffaçable.

D'un mouvement visible d'épaules, elle secoua l'invisible pensée, la pointe ingénieuse de souffrance.

— « Tu ne me réponds pas, mon Odette ? Serait-ce toi qui refuserais de voir Jean ? »

— Je refuse dans les conditions où lui-même demande cette entrevue, » dit-elle d'une bouche grave.

— « Comment ?... Veux-tu dire que ma présence ?... »

— Oh ! non, mère. Je ne lui aurais parlé que devant vous. Seulement, cette affection fraternelle qu'il solliciterait de moi...

— Eh bien ? » haleta la mère que ce mot « fraternelle », dans la bouche de sa fille, bouleversa.

— « Eh bien, je ne peux pas la lui donner, ni même la lui promettre. Je pense à Jean comme à mon fiancé, comme à mon mari. Je le vois à part de tous les autres hommes. J'ai pour lui des sentiments que je n'ai jamais eus, que je n'aurai jamais pour personne. Tenez, mère, je vais dire quelque chose que vous blâmez peut-être... Mais il faut pourtant que vous sachiez. Si je voyais Jean près de moi, comme autrefois, aimable, gai, naturel, fraternel, comme vous dites, mais tout à fait résigné à ne pas m'épouser, eh bien, je souffrirais... et je lui en voudrais... Oui, je sens que je serais plus près de le détester que de le traiter en ami. Aussi, mère, cela vaut mieux qu'il ne vienne pas me dire ce qu'il vous écrit, parce que je ne pourrais pas avoir l'air de le croire, ni lui faire la réponse qu'il attend... »

Odette hésita sur ce mot, puis reprit à mi-voix :

— « Qu'il attend, et sincèrement sans doute... mais qui lui briserait le cœur. »

— Ma pauvre enfant ! ma pauvre enfant ! » gémit la marquise. « Tu ne peux pas savoir... Tu ne connais pas la vie... Ah ! que faut-il te dire, mon Dieu ?... Je te jure, moi, ta mère, qui t'adore, je te jure que tu ne peux pas »

épouser Jean Valdret, qu'il le sait, que son renoncement est obligatoire, voulu, irrévocable...

— Mais, ma mère, je ne vous dis pas que je l'épouserai. Je vous jure seulement, moi, à mon tour, que je n'épouserai jamais un autre homme, que je ne cesserai pas d'aimer Jean, et que je me refuse à jouer avec lui la comédie de l'amitié, — de cette amitié... qu'on lui impose. »

VIII

Jean Valdret entra dans une période noire.

La surexcitation où nous jettent les circonstances poignantes ou dramatiques, la fierté de la lutte, dont s'enivrent les forts dans un éclatant malheur, sont des anesthésiques qui nous sauvent en partie de la douleur aiguë. Leur activité cesse devant les chagrins sourds, monotones, prolongés. Un autre bienfaisant pouvoir survient alors : l'habitude. Mais, malgré ces adaptations de notre organisme aux pires souffrances, l'espace est grand pour le désespoir entre l'exaltation de la fièvre et l'engourdissement de la résignation.

Jean traversait ces heures sombres.

Il avait repris son service et voyait peu son colonel. M. de Ribeyran, rassuré par l'éloignement d'Odette, renonçait à imposer à son filleul une permutation immédiate. L'entreprise contre Madagascar devenait imminente. Le jeune homme exprimait hautement son désir de partir. Il serait donc temps pour le marquis de mettre en campagne ses relations, d'employer le crédit dont il jouissait, quand il s'agirait d'obtenir l'incorporation du lieutenant dans un des régiments expéditionnaires.

Jean n'avait plus devant les yeux qu'un but : s'en aller là-bas, où des soldats français se battraient ; faire son devoir — plus que son devoir, dans la folle ardeur qui le griserait, le soulèverait, — puis mourir. Oui, mourir. Son ambition, sa soif de travail, de succès, sa jeune énergie, sa nerveuse joie de vivre, tout cela était tombé, aboli, comme s'il eût connu les longues années d'inutiles efforts. Son cœur s'engourdissait — il le croyait du moins — comme les cœurs las qui ont trop aimé sans retour. Une indifférence, qu'il se suggérait, qu'il entretenait malgré le désaveu révolté de sa sensibilité convulsive, l'envahissait avec une illusion d'apaisement. Il s'appliquait à ne pas penser, à ne pas sentir. Il renonçait aux études acharnées qui préparaient son admission à l'École de guerre, aux conférences faites à ses camarades, et dont la valeur, la portée lui avaient attiré de très haut les encouragements les plus flatteurs.

Il restait d'ailleurs un officier vigilant, ponctuel. Mais, sur le champ d'exercice, tandis qu'il surveillait l'instruction des recrues par les sous-officiers, son rêve impatient et mélancolique l'emportait ailleurs, vers les combats imminents, vers cette île lointaine, où il pourrait frapper, bondir, crier, dans un emportement héroïque, dans l'ivresse de sa douleur balayée par un vent de bataille, et où il pourrait s'enfoncer, avec un frénétique délice, dans l'éternité d'oubli, dans la glorieuse et souhaitable mort.

Parfois ce rêve l'étreignait trop, surexcitait son cerveau, tendait ses nerfs et ses muscles jusqu'à un irrésistible besoin de réalisation, d'action. Alors il lançait son cheval, jetait à pleins poumons des commandements imprévus, multipliait les évolutions, brisait hommes et chevaux dans de dures manœuvres. Lui-même donnait l'exemple. Quand ses cavaliers hésitaient dans les sauts d'obstacles, il faisait hausser la haie de fascines ou élargir le fossé, qu'il franchissait. Ensuite il réduisait pour eux l'épreuve, se rendant compte que les pauvres diables n'étaient pas soutenus par la même aiguillonnante folie que lui-même et qu'ils se rompraient les os là où son désir de la mort semblait le préserver du danger.

Dans les manœuvres d'ensemble, son peloton se fit remarquer par sa belle tenue, sa sûreté de mouvements, son équitation supérieure. Des notes favorables s'ajoutèrent aux brillants états de service du lieutenant Valdret. Malgré son découragement, les secrètes énergies de son caractère et de son intelligence l'empêchaient de rien faire médiocrement.

M. de Ribeyran l'observait. Jusqu'alors les préventions de l'homme avaient contraint, glacé l'équitable jugement du chef. Le colonel constatait la valeur du subordonné, mais sans plaisir, sans intérêt, presque avec méfiance comme dans l'attente d'une faute, d'une chute inévitable. Maintenant, devant ce garçon assombri mais si fier, redressé dans une volonté farouche, enveloppé d'un hautain silence et tellement discipliné dans une tourmente morale qu'on devinait terrible, une curiosité où se glissait une nuance d'intérêt, une ombre à peine sensible de sympathie, s'éveillait chez le marquis de Ribeyran. Cet homme d'orgueil comprenait, estimait des qualités de la trempe des siennes. Et il rejetait définitivement toute idée que Jean eût aspiré par des motifs d'ambition vulgaire à la main d'Odette. Tant pis pour cet enfant de hasard et de malheur si la fatalité de sa naissance pesait si lourdement sur lui ! Mais, du moins, il fallait reconnaître

qu'il la portait, cette fatalité, avec une vigueur et une noblesse qui le rendaient supérieur à son destin.

Cette réparation intérieure, que rien ne manifesta au dehors, une fois faite par le colonel à son lieutenant, le père n'eut plus de pensée que pour sa fille. Odette devait oublier au plus tôt la fâcheuse amourette. Ce cœur-là aussi, sans doute, se guérirait par la fierté. Une Ribeyran saurait éviter les larmes et les récriminations inutiles. Elle comprendrait que son premier devoir était le souci de sa race, de son nom. Ne pouvant suivre son inclination sentimentale, elle prendrait le parti le plus conforme à sa dignité, à l'honneur de sa maison, au désir paternel : elle épouserait le vicomte de Mauclain. Le meilleur moyen de l'y amener était de marquer, par des démarches presque officielles, combien il approuverait cette union, et d'engager peu à peu la jeune fille jusqu'à ce qu'il devînt difficile à celle-ci de reculer, même au regard du monde.

Dans ce but, M. de Ribeyran invita François de Mauclain à accepter l'hospitalité dans sa villa de Carqueiranne durant quelques jours qu'il y passerait lui-même.

Tous deux firent le voyage ensemble.

À la gare d'Hyères, Odette attendait son père dans le landau. Sa mère, un peu souffrante, n'avait pu venir. La jeune fille était seule au fond de la voiture.

Quelle situation pour recevoir l'inattendu compagnon que le marquis amenait ! Dès ce jour, dans le pays, l'opinion allait les fiancer. Quoi ! son père n'hésitait pas à la compromettre pour lui forcer la main ! Car l'exagération de la jeunesse lui faisait voir immédiatement les choses sous le jour le plus dramatique. Elle pâlit si visiblement que M. de Ribeyran eut un moment de regret et d'inquiétude.

Pourtant, elle se domina vite pour ne pas donner à M. de Mauclain la joie de penser qu'il l'impressionnait. Elle mit une coquetterie à ne pas le craindre. Le long de la route, elle causa, fit les honneurs du pays merveilleux.

— « Le mistral nous le gêne aujourd'hui, » dit-elle, tandis qu'un sable fin tourbillonnait jusque dans la voiture. « C'est à cause de cela que ma

mère ne m'a pas accompagnée. »

François de Mauclain feignait de s'intéresser au paysage. Il s'émerveilla de la grâce verdoyante des collines — au lendemain de Noël ! — et ne put croire qu'on trouvât des débris d'armes et de poteries romaines parmi les ruines de Pomponiana. Au fond, son indifférence pour de tels détails était complète. Odette seule l'occupait. Que pensait-elle ? Evidemment, on l'avait séparée de Jean Valdret. Renonçait-elle à lui ?

Il la regardait rapidement, puis détournait les yeux. Jamais elle ne lui avait paru si séduisante. Cette jeune fille, qu'il eût naguère épousée par raison, par réflexion, à présent le captivait, le troublait, comme une désirable maîtresse. Ce visage délicieux, cette taille élégante, qu'il appréciait jadis, mais sans ardeur, se disant seulement que, comme mari, il en serait fier, lui courbait le cœur sous leur charme impérieux. C'était l'éternelle histoire : elle se refusait, il la voulait. Elle célébrait son secret, et à tout prix il le lui eût arraché de l'âme et des lèvres. La résistance et le mystère allumaient enfin en lui la passion. Et, de plus, il envisageait mieux les avantages mondains ou matériels de ce mariage maintenant qu'il craignait de ne pas le conclure.

Son nouvel espoir reposait sur l'éloignement ostensible de son rival. Mais, dès le lendemain, il apprit que Jean occupait la même place dans le cœur d'Odette. M^{lle} de Ribeyran le lui dit elle-même. Elle lui fit cette confidence avec la simplicité et la fermeté qui donnaient tant de signification à tous ses actes.

— « Puisque mon père vous a amené ici, je vous dois la vérité, monsieur de Mauclain. Je ne serai jamais la femme que d'un seul homme au monde, celui que je vous ai présenté comme mon fiancé. Je ne vous répéterai plus que telle est ma décision, car je ne vous permets pas d'en douter. Les circonstances semblaient vous autoriser aujourd'hui à me reparler de votre amour. Désormais, je n'admettrai plus même une excuse de ce genre. »

C'était sous le rocher du jardin, le long de l'étroite grève semée de galets noirs sur un sable de neige, qu'elle s'exprimait ainsi. Quand elle se tut, François de Mauclain n'entendit que le léger ruissellement des vagues. Machinalement ses yeux suivaient le remous des lames transparentes.

L'énorme mer s'alanguissait là, en une caresse, en une palpitation de fascinatrice douceur. Odette regardait au loin. L'ombre du promontoire dessinait une bande d'un bleu intense parmi la surface ensoleillée des flots. Là-bas, contre l'écran sombre de la presqu'île de Giens, des voiles faisaient glisser leurs triangles blancs comme des ailes mouvantes. L'air était calme. Le mistral ne soufflait plus. Une odeur fraîche et salée flottait, mêlée à des effluves d'orangers.

François fut traversé par un tel bouillonnement de haine contre Jean qu'il se sentit comme suffoqué et ne risqua pas une parole.

Dans la journée, Odette s'étonna qu'il ne parlât pas de partir. Elle croyait s'être expliquée assez nettement. De plus, elle attribuait au vicomte trop de délicatesse pour qu'il se targuât vis-à-vis d'elle de l'évidente faveur où le tenait M. de Ribeyran. Mais le prétendant maltraité ne pouvait encore se résoudre à battre en retraite.

Odette, alors, prit l'offensive. Elle lui témoigna une dédaigneuse froideur et, tant qu'elle put, l'évita.

Elle laissa entièrement leur hôte aux soins de son père. Car M^{me} de Ribeyran, observant une espèce de neutralité, se disait souffrante et ne quittait guère sa chambre. Le marquis organisait des excursions. Odette devait s'y joindre. Au dernier moment, quelque prétexte l'empêchait d'accompagner ces messieurs. C'était, en mer, le vent qui allait se lever, elle serait certainement malade ; sur terre, son cheval s'était donné une atteinte, ou bien elle étoufferait dans la voiture fermée, tandis que, dans la voiture découverte, le grand air lui causerait des étourdissements.

L'absurdité de pareilles défaites semblait voulue pour offenser M. de Mauclain. Le marquis ne s'y trompa pas. Il découvrit une force inattendue dans la résistance de sa fille. Sa volonté se raidit, devint de fer. Il réclama une explication. Il l'eut. Ce fut la même qu'avait entendue François. Mais, cette fois, nul accompagnement de vagues bruisantes. Cela se passait dans la chambre d'Odette, le dernier après-midi de l'année, tandis que l'invité s'était rendu seul à Hyères pour des achats de fleurs.

M^{lle} de Ribeyran déclara à son père qu'elle se considérait comme la fiancée de Jean Valdret.

— « Tu peux plutôt te dire sa veuve, » répondit-il avec une dureté inouïe. « Il est mort pour toi. Moi vivant, — à moins que tu ne quittes la maison et que tu ne te déshonores, — tu ne le reverras jamais !

— Une Ribeyran ne se déshonore pas, mon père, » dit Odette.

— « Tu ne quitteras pas ma maison comme sa femme. Il faudra donc que tu t'en ailles le rejoindre, comme une fille perdue.

— Mon père !...

— Perdue pour moi, du moins, » reprit le gentilhomme, adoucissant par ce jeu de mots le sens horrible de sa phrase. « Je te renierai ! »

L'enfant altière se tut, tellement soulevée par l'outrage à sa pudeur et à son amour qu'elle ne voulait plus indiquer sa soumission jusqu'à dire : « Je ne l'épouserai pas contre votre volonté. » En effet, n'avait-elle pas annoncé à Jean, à sa mère elle-même qu'elle attendrait, fût-ce jusqu'à la mort, plutôt que de jamais signer des sommations respectueuses ? Cela, elle ne le répéta pas ; car ce père qui n'hésitait point à la blesser méritait l'angoisse du doute, le souci de l'inquiétude où il allait vivre.

Elle demeura donc silencieuse, en face de lui, silencieux aussi maintenant. Leur ressemblance éclatait. Leurs prunelles semblables se pénétraient : celles de la jeune fille d'un azur plus transparent, telles que le saphir ; celles du père plus étincelantes, telles que l'acier. Et la séculaire puissance de leur race montait avec fatalité des profondeurs de leur être, marquait du même sceau leurs traits, rendait tragique la rencontre de leurs équivalentes volontés.

Et ce fut à cette minute précise où tous les ancêtres de cet homme se redressaient pour lui résister dans cette enfant, où les flots de leur même sang se heurtaient, où leurs visages se reflétaient de façon frappante, que le marquis de Ribeyran prononça cette parole, dont la sincérité était plus extraordinaire encore que l'antithèse :

— « Je ne te reconnais vraiment plus, Odette. Est-ce bien toi ? Je ne retrouve plus ma fille. »

Tandis que leurs cœurs s'ensanglantaient sans se l'avouer dans cette scène calme et atroce, l'hôte malencontreux qui en avait été le sujet se

tenait assis devant une table chargée de fleurs, dans un magasin de la place du Port, à Hyères.

De l'autre côté de la table, une grosse femme, l'air réjoui sur sa physionomie bistrée, ses rudes cheveux noirs frisottant sous un foulard rouge, le verbe haut, nuancé d'un accent méridional, étendait des roses à longues tiges entre des couches de ouate et de fougères, dans une légère caisse en bois blanc.

— « C'est du safrano, madame Josse ; je n'en veux pas, » dit l'acheteur, « Il me faut de vraies roses.

— Une veille de jour de l'an, monsieur le vicomte !... Il n'y en aurait pas assez dans tout Hyères pour vos envois. Eh donc ! comment feraient les autres ? »

M^{me} Josse débita cette phrase dans un roulement et un redoublement sonore des « n » et des « r ». En revanche elle prononça l' « o » de « autres » comme l' « o » bref de son nom.

— « Les autres, je m'en moque ! » fit le jeune homme, en choisissant d'admirables boutons de roses rouges, qu'il plaça lui-même dans la boîte.

— « Mais vous avez déjà pris tout ce que j'avais de mieux pour vos dames de Carqueiranne, » observa la marchande. « Ah ! madame la marquise et sa demoiselle recevront demain matin des corbeilles fameuses !... Ici, attendez, nous allons mettre des œillets. Tenez, ces panachés-là, ça vaut aussi cher que les roses. Vous n'en trouveriez pas de plus beaux que les miens sur toute la côte.

— Sur toute la côte, c'est peu dire pour une Provençale, madame Josse. Mettons dans les cinq parties du monde.

— Monsieur le vicomte se moque. Je sais bien que le monde a plus de cinq parties, » dit la joviale commerçante, dont les dents blanches brillèrent.

Un rire frais, léger, résonna au seuil de la boutique, tandis qu'une fine silhouette se détachait en ombre sur l'éclatante lumière de la place, au dehors.

— « Vous êtes bien savante, madame Josse, » dit une voix aussi harmonieuse que le rire, mais qui, soudain, se brisa dans un enrrouement.

François de Mauclain leva les yeux avec ce regard attentif et expert dont l'homme à bonnes fortunes enveloppe toute femme digne de son examen.

Il vit une très jeune personne blonde, maladivement frêle, souple et mince, mais dont la morbidesse même offrait une séduction. Son visage, délicat sans beauté précise, rappelait le type trop connu, littérairement profané, des vierges de Botticelli. La soie des cheveux plats et pâles, ainsi que l'eau à peine teintée et mystique des prunelles, semblaient nées sous le pinceau du maître italien. Mais cette évocation de l'art primitif était habillée à la dernière mode du jour et de Paris. Elle portait une robe de crépon gris-cendre avec applications de guipure, une courte jaquette et un grand chapeau sombre orné de pavots frissonnants. Suspendue à sa taille pliante et comme brisée, une trousse d'objets en or se balançait à ses mouvements avec un cliquetis doux qui était une élégance de plus. Pourtant l'ensemble s'indiquait sobre, d'une catégorie intéressante mais incertaine, qui ne faisait préjuger ni la femme du monde, ni l'artiste, ni l'irrégulière, et tenait des trois à la fois.

— « Madame Valdret, » dit la fleuriste (et François de Mauclain tressaillit à ce nom), « n'avez-vous pas reçu ce matin votre gerbe, comme tous les jours ? »

Hélas ! elle devait grever avec d'autres fantaisies le budget restreint de l'officier pauvre, cette brassée de fleurs quotidienne dont l'inconséquente fille n'imaginait pas qu'elle pût se passer plus que d'air ou de pain.

— « Si, madame Josse, je l'ai reçue. Mais je viens vous commander un envoi pour le jour de l'an. Je désire quelque chose de tout à fait rare, ce que vous avez de mieux.

— Ah ! ce que j'ai de mieux... » répéta M^{me} Josse avec embarras. Et elle regarda M. de Mauclain.

Marguerite se tourna vers l'acheteur. Il y eut un silence. La jeune femme prit un air vexé.

— « C'est bien, madame Josse. J'irai ailleurs si vos plus belles fleurs sont retenues. Je suis pourtant une bonne cliente. Enfin... Désormais ne vous donnez plus la peine de rien m'envoyer. »

Elle fit un pas pour sortir. La fleuriste se désolait. M. de Mauclain s'interposa.

— « Pardon, madame, je regretterais d'être la cause... »

Il renonçait à son droit de priorité. Que Madame veuille bien choisir. Il reculerait quelques-uns de ses envois jusqu'au lendemain.

— « Excepté les fleurs pour Carqueiranne, » ajouta-t-il avec un signe à la marchande.

Marguerite remercia gracieusement. Elle eût été navrée, assurait-elle, de s'adresser à quelqu'un d'autre que M^{me} Josse, qui, seule, savait composer des caisses ravissantes, et dont le contenu arrivait aussi frais que si on venait de le cueillir.

Tandis que l'acheteuse empilait les douzaines de roses, les premiers mimosas de la saison et les touffes de violettes, M. de Mauclain feignit de parcourir un journal. Il restait, moins pour terminer ses emplettes que pour observer cette jeune femme, que la fleuriste avait nommée M^{me} Valdret, et pour obtenir ensuite quelques renseignements sur elle de la bavarde commerçante.

— « Je ne vous demande pas de remplir la boîte devant moi, » dit la cliente, après un choix minutieux et muet. « Je ne voudrais pas abuser de l'obligeance de monsieur. » (Un sourire alla vers le vicomte.) « Mais j'ai confiance en vous, madame Josse. Vous ne changerez pas mes fleurs et vous les emballerez avec soin. Donnez-moi une étiquette pour que j'écrive l'adresse. »

M. de Mauclain ne put retenir un rapide coup d'œil ; mais aussitôt il le détourna, prit l'attitude discrète et détachée d'un homme du monde. Toutefois, ce papier à en-tête imprimé, cette petite main gantée qui traçait le nom du — ou de la — destinataire vers qui s'en irait avec les superbes fleurs un souvenir assurément tendre, exerçaient sur son regard une fascination d'aimant.

Sa curiosité devait être assouvie sur-le-champ et de la façon la plus inattendue.

— « Voilà, » dit l'énigmatique blonde, en posant la plume. Puis, comme heureuse de prononcer des syllabes qui lui étaient chères, elle relut tout haut : « Monsieur Jean Valdret, lieutenant au 50^e chasseurs, à Étampes. »

Elle remit le papier à M^{me} Josse, salua M. de Mauclain qui s'était levé en s'inclinant, le remercia encore de la voix, des yeux, du sourire, et sortit.

Il demeurait pétrifié, la regardant traverser la place, petite silhouette d'élégance, de grâce fragile, dans la violente et fauve lumière. Elle ouvrit son en-cas de soie blanche, disparut dans la rue Alphonse-Denis, à l'angle du jardin public.

— « Gentille dame, n'est-ce pas ? » chanta l'accent provençal de M^{me} Josse. « Et qui aime tant son mari ! Mais elle semble bien délicate, toute mignonne, la pauvre !

— Vous l'avez vu, son mari ? » demanda Mauclain.

— « Eh ! que oui, donc. Il est venu l'installer ici, dans la pension de famille des dames de Cantagnac. C'est moi qui la leur ai indiquée. Ils étaient descendus aux Iles-d'Or. Et ils sont entrés ensemble m'acheter des violettes. M. Valdret a fait asseoir sa dame, qui se sentait fatiguée. Quand il tournait la tête, elle le mangeait des yeux. Voyez les fleurs qu'elle lui envoie. Ah ! ils n'ont pas besoin de raconter qu'ils s'adorent, on le voit de reste. Ça doit être des nouveaux mariés. »

Dans la Victoria des Ribeyran, qui le ramenait à Carqueiranne, François de Mauclain fredonnait. Il ne pouvait contenir sa joie, et souriait, remuait les lèvres en paroles indistinctes, derrière les dos impassibles du cocher et du valet de pied. Puis il se calma. Car de quelle façon utiliser sa découverte ? La délation semblait, à son esprit plein de traditions correctes, aussi hors de ses possibilités d'action que le vol.

Mais pouvait-il y avoir délation lorsqu'il s'agissait d'un fait publiquement avéré, dont nul ne semblait soucieux de garder le secret ? Jean Valdret ne donnait-il pas ouvertement son nom à celle qui se faisait passer pour sa femme ? Ne prêtait-il pas à cette imposture toutes les apparences de la vérité ? N'avait-il pas amené sa maîtresse à Hyères, comme pour braver sa famille adoptive ? C'était la seule interprétation de ce qui, autrement, eût constitué une maladresse invraisemblable. Jean,

repoussé par les parents d'Odette et sans doute éconduit d'humiliante manière, se vengeait par cette bravade. M. et M^{me} de Ribeyran devaient en avoir connaissance, et, s'ils la laissaient ignorer à leur fille, c'était par égard pour son ingénuité. Mais de tels égards ne s'imposaient pas à François, puisque cette innocente avait déployé devant lui la résolution et presque le discernement d'une femme faite.

« Elle le saura, » se dit-il, « et pas plus tard que demain. »

Puis, avec la férocité dont s'aiguillonnait son singulier amour si mélangé de haine :

« Ce sera les étrennes que je lui offrirai, » murmura-t-il.

Le dernier repas de l'année manqua d'entrain dans la villa de Carqueiranne. M. de Ribeyran ayant annoncé dès le potage son départ dans quarante-huit heures, ce fut une excuse pour la pâleur d'Odette, pour le souci visible de la marquise et pour le silence qui régna.

— « Ne serai-je pas indiscret en prolongeant mon séjour autant que le vôtre, monsieur le marquis ? » demanda François de Mauclain. « Et me permettez-vous de vous accompagner dans le voyage ? »

— Mais je l'ai entendu ainsi quand je vous ai amené, mon cher ami. » répondit le colonel.

Le matin du 1^{er} janvier, des caisses à l'adresse de ces dames arrivèrent d'Étampes et de Paris. Elles contenaient des bonbons dans des sacs de soie peinte ou dans des bonbonnières de prix ; il y avait aussi des bibelots d'art, mais peu de fleurs, parce qu'on n'osait en envoyer dans le pays où elles s'épanouissent naturellement. Celles de M. de Mauclain parurent merveilleuses, car, outre les énormes corbeilles de M^{me} Josse, le vicomte avait fait venir les orchidées les plus rares par son fleuriste ordinaire du boulevard des Capucines. L'idée avait quelque chose de piquant. Les étranges fleurs des serres parisiennes semblèrent des princesses maniérées et magnifiques, mais froides et sans parfum, à côté de leurs sœurs simples et passionnées du Midi. La marquise Pauline s'extasia du contraste comme de la beauté du cadeau. Odette fut touchée dans sa fibre d'artiste et dans son goût le plus délicat. Elle mit à remercier M. de Mauclain plus d'affabilité qu'elle ne lui en témoignait depuis longtemps.

— « Oh ! » dit-elle devant une des corbeilles, « je reconnais l'arrangement de M^{me} Josse. Elle a vraiment une imagination originale, cette drôle de femme. Et comme elle m'amuse avec son accent ! Je l'avais quittée à cause d'une misère, des fleurs pour la fête de maman qu'elle avait envoyées trop tard. Il faut que je retourne chez elle. Son babillage provençal et ses petits cancons sur le pays me manquent.

— Elle pourra maintenant vous parler de quelqu'un qui vous intéresse, » dit le vicomte.

Le ton de cette phrase remua Odette. Elle comprit qu'il s'agissait de Jean puisqu'elle le savait à Hyères. Toute sa hauteur habituelle revint à M^{lle} de Ribeyran.

— « Les gens qui m'intéressent, » riposta-t-elle, « ne sont pas ceux dont je m'entretiens avec mes fournisseurs.

— Vous avez raison, mademoiselle. Aussi j'aime mieux être franc. Ne retournez pas chez M^{me} Josse. Vous pourriez y faire une rencontre qui vous serait pénible.

— Quelle rencontre ?

— Celle de M^{me} Jean Valdret, ou du moins de la jolie blonde qui passe pour telle à Hyères, et que le lieutenant Valdret a installée sous ce nom dans la pension de famille des dames de Cantagnac, rue Alphonse-Denis. »

Odette eut un silence de stupeur. Puis elle regarda autour d'elle, comme craignant que quelqu'un d'autre n'eût entendu. Mais elle se trouvait seule avec M. de Mauclain. Sa mère, visible à travers une glace sans tain, écrivait des cartes de félicitation et de remerciement dans la pièce voisine. On entendit craquer sur les chenets les souches d'olivier, qui brûlaient avec une flamme pâlie et comme absorbée par un rayon de soleil.

Des mots rapides cinglèrent.

— « Voilà une calomnie indigne de vous, monsieur.

— C'est absolument vrai, je vous le jure, » dit-il avec précipitation, — car la jeune fille s'éloignait sans daigner le questionner ou l'écouter.

Elle emportait dans sa chair la flèche envenimée. Elle ne croyait cependant qu'à un malentendu volontaire, à une coïncidence interprétée

perversement. C'était déjà trop. Quant à la calomnie, bien qu'elle en eût jeté au vicomte l'insultante imputation, elle ne pouvait la supposer. Il est des actions si basses qu'on ne les soupçonne pas plus qu'on ne les commet dans un certain milieu moral. Un Mauclain, même d'âme souple et sceptique comme celui-ci, ne descendait pas à cela. Odette avait donc de quoi souffrir, et elle souffrit sans en rien laisser voir pendant près de deux heures. Puis, tout à coup, sa méditation aboutit à une idée active. Un choix s'imposa parmi les impulsions qui la tiraillaient en divers sens. Elle alla trouver M. de Ribeyran.

Il était dans son cabinet de travail, lisant un rapport.

— « Je vous demande pardon, mon père. Il s'agit d'une chose très grave. »

Il tressaillit, réprima un sourire. Ah ! cette volonté d'enfant pliait déjà ! Depuis le matin — ce matin de 1^{er} janvier — il lui tenait rigueur, espérant que l'effet de la date, où, d'habitude, il la gâtait, la comblait, et son proche départ à lui-même, déconcerterait la juvénile résolution. À la voir paraître, pour la soumission sans doute, un bonheur singulier rentra en lui.

— « Viens t'asseoir près de moi, chère enfant. Parle. Aie confiance dans ton père, qui t'aime. »

Il caressa sur la tempe les bouclettes échappées des lourds bandeaux, et qui se tordaient vers l'oreille en menus copeaux d'acajou.

— « Ainsi tu as réfléchi ?

— Père, il peut y avoir telle circonstance qui me fasse reprendre la parole que j'ai donnée à Jean. Mais alors je vous demanderai la permission d'entrer au couvent.

— Au couvent, toi !... »

Rien, à ce père, ne semblait pire. La mort même aurait, dans sa fatalité, une horreur moins révoltante, bien que plus cruelle. Le couvent !... L'ensevelissement glacé d'une vie palpitante, de cette vie si adorablement précieuse, de cette rayonnante jeunesse ! Lui, si fort, il frissonna. Aucune parole de sévérité ne lui monta aux lèvres, mais une supplication éperdue.

— « Odette, mon enfant, aie pitié de moi, de nous, de toi-même ! C'est un cauchemar affreux. Ne répète pas une chose pareille. »

Elle s'émut, trembla. Ses yeux s'étoilèrent de deux larmes, qui ne coulèrent point. Cette créature d'étrange énergie n'avait pas les pleurs faciles et abondants des femmes. Aussi ses impressions se concentraient, s'amplifiaient, ne débordant pas au dehors en source apaisante d'attendrissement.

— « Père, si j'entrais au couvent, c'est que je ne croirais plus à la vie, ni à personne, ni à rien. Mais rassurez-vous. La vérité ne peut pas être si laide, si décevante...

— Si décevante ? De quoi parles-tu ? »

Elle lui raconta sa conversation avec M. de Mauclain. Le marquis fronça les sourcils, fit d'abord un geste pour l'arrêter, puis devint attentif. Odette poursuivait bravement.

— « Mon père, je n'ajoute aucune foi à cette absurde histoire. Pourtant elle doit reposer sur quelque base. Il importe de l'éclaircir. Ce n'est pas à moi d'aller aux renseignements et aux preuves. Je vous demande donc ceci : Veuillez prendre des informations à Hyères. Faites l'enquête que vous avez le droit et le devoir de faire, — ne serait-ce que pour sauvegarder notre dignité, à ma mère et à moi. Ensuite, vous me direz ce qu'il y a de vrai dans cette basse accusation. Oui, mon père, vous me le direz. Je ne mettrai pas en doute votre parole. Votre désir est de trouver Jean coupable, car vous me savez trop fière pour jamais lui pardonner, et cela me séparerait de lui pour toujours. Cependant vous ne dénaturerez pas sciemment le plus insignifiant de ses actes. Je le sais. Voilà pourquoi je m'adresse à vous, à l'homme d'impeccable honneur qu'est le colonel marquis de Ribeyran. »

Le père la regarda longuement. Un orgueil le redressa.

— « Vous avez une façon d'agir qui n'est pas banale, petite fille. »

Il se tut, puis encore avec une nuance d'amertume :

— « Quel dommage que vous n'ayez pas de moustache à la lèvre et d'épée au côté !

— Consentez-vous à ce que je vous demande, mon cher père ?

— J’y consens. Mais si je découvre que ce garçon, par bravade ou vengeance, se conduit d’une façon inqualifiable, ose afficher une liaison, dans ce pays, à deux pas de nous ?...

— Vous me l’apprendrez. Et, même alors que je n’en croirais pas l’évidence, je vous croirai, vous.

— Que feras-tu ?

— J’entrerai au couvent.

— Malheureuse enfant ! » cria le père, « tu me fais souhaiter qu’il soit sans reproche. »

Elle crut comprendre qu’alors son obstiné amour aurait chance de vaincre ; elle sentit comme un point d’usure à la résistance paternelle. Un élan de joie faillit la jeter au cou du marquis. Mais elle se contint, crainte de compromettre un si incertain avantage.

— « Vous partez demain soir, père. Aurez-vous le temps d’organiser cette enquête ?

— Je vais m’en occuper tout de suite. »

Sonnant un valet, M. de Ribeyran donna l’ordre d’atteler. Il irait droit à Hyères, s’informerait ouvertement. Les autorités mettraient leur personnel à sa disposition, s’empresseraient à l’obliger. Il s’agissait d’ailleurs d’une constatation très simple, d’une pure question de fait. Y avait-il ou non dans la localité une M^{me} Valdret ? Avait-elle été amenée et installée par le lieutenant Jean Valdret, du 50^e chasseurs, en garnison à Étampes ? Était-ce lui avec qui elle correspondait et qui passait pour son mari ? La femme était-elle, par surcroît, jolie et jeune ?

— « C’est bien cela, n’est-ce pas, Odette ? Et la réalité de ces détails suffirait-elle à te faire condamner celui que tu appelles si imprudemment ton fiancé ?

— Oh ! oui, mon père. Que voulez-vous de plus ? » dit-elle dans son dégoût d’une monstrueuse imputation et avec le sourire de sa tranquille sécurité.

— « C’est l’affaire de quelques heures, » ajouta M. de Ribeyran. « Je te communiquerai la réponse ce soir ou demain matin. »

Elle dut attendre jusqu'au lendemain, vers quatre heures de l'après-midi. M. de Ribeyran avait été si stupéfait des premières notes transmises par des personnes sûres, qu'il repartit dès huit heures du matin pour la ville. Cette fois, il fit agir les secrets rouages officiels. Les résultats furent décisifs. On offrit de lui faire voir la dame. Il la vit. Accompagné d'un fonctionnaire de ses amis, il suivit Marguerite. La jeune femme sortait de chez elle, remontait la rue Alphonse-Denis, traversait la place du Port, prenait l'avenue Victoria, entrait dans le bureau de la poste. Et le hasard servit M. de Ribeyran d'une façon extraordinaire. Car, s'approchant d'un guichet, cette exquise blonde, d'une grâce délicate et d'une excentricité indéfinissable, inclassable, demanda presque à haute voix, distinctement, si une somme de cinq cents francs ne lui avait pas été adressée télégraphiquement par M. Jean Valdret, lieutenant de chasseurs, à Étampes, qui l'en avisait, et de qui elle montra la dépêche.

— « Et il fait les frais de cette élégance-là ! Comment y parvient-il ? » murmura le marquis, dont l'œil connaisseur toisa, du toquet de loutre aux dentelles du jupon de soie sous la sobre jupe de laine à la coupe savante, cette fine silhouette, sur laquelle le moindre chiffon prenait un air de luxe en son insidieuse simplicité.

« Dieu ! » s'écria intérieurement le gentilhomme, s'hypnotisant devant l'inconsciente petite femme, qu'il regardait frapper impatiemment la tablette du guichet à légers coups de son porte-cartes chiffré d'or. « C'est à cause de ce polisson et de cette coquine que ma fille entrerait au couvent ! »

De retour chez lui, ce fut sans ménagements que son indignation s'exhala devant Odette.

— « Ne le nomme plus, ne me parle plus de lui, ne me dis plus que tu l'aimes ! » s'écriait-il. « Un garçon qui a eu l'honneur de t'inspirer une pensée — hélas ! un sentiment — et qui, parce qu'on te refuse, et parce qu'il croit que toi-même te refuses à son ambition, te brave d'une manière ignoble, amène sa maîtresse dans ton chemin, sous son nom, cet abject nom que tu voulais porter... »

Odette, appuyée contre le bureau de son père, debout par un effort inouï de son étonnante volonté, mais plus blanche que la chemisette de soie ivoire bouffant autour de son buste souple, subissait l'épouvantable supplice. Tout

à coup elle étendit la main, incapable d'endurer davantage les cinglantes brûlures de la parole paternelle.

— « Je comprends, » dit-elle.

Sa voix sortait par saccades, comme un souffle haletant. Le père eut une pitié, mêlée d'espoir.

— « Tu comprends ?... Tu renonces à lui ?... »

— Vous ne savez pas... » reprit-elle, « Il a écrit à ma mère qu'il me persuaderait de renoncer à lui, comme vous dites, et comme vous le souhaitez. Il a trouvé ce moyen. Il se sacrifie à sa reconnaissance pour vous. Il m'oblige ainsi à vous obéir en se déshonorant à mes yeux. Oui, » continua-t-elle, s'exaltant, « c'est un subterfuge atroce, mais héroïque. Voyons, cela saute aux yeux : c'est voulu, affiché, étalé. Ce serait l'impudence d'un fou, si cela ne tenait pas au plus généreux... »

Violente, la voix du père interrompit :

— « C'est toi qui es folle, oui, c'est toi ! » dit M. de Ribeyran. (Brutalité d'accent et de mots presque tragique chez cet homme d'un calme, d'une correction généralement inébranlables.) « Sors de cette chambre ! Va te colleter avec cette fille... entre au couvent... fais ce que tu voudras. Mais que je n'entende plus parler de ton misérable amour ! Odette de Ribeyran, » ajouta-t-il en frappant sur la table de sa main ouverte par un geste effrayant de frénétique autorité, « je ne veux pas qu'il y ait rien, même une pensée, entre vous et Jean Valdret ! »

La jeune fille détourna les yeux, se mit en marche pour sortir de la chambre. Elle s'en allait, d'un pas brisé, chancelant, tandis que palpait derrière elle le cœur déchiré du père. Elle atteignit la porte, l'ouvrit. Il ne la vit plus. Mais un bruit sourd contre le battant refermé le jeta à la suite, éperdu. Il trouva sa fille étendue sans connaissance. La joue délicate, ayant heurté la serrure, deux gouttes de sang perlaient sur la rougeur d'une contusion, seule place colorée du visage pâli. Le père se pencha, but d'un baiser ces deux larmes rouges. Puis il prit l'enfant dans ses bras, la porta dans sa chambre, fit avertir la mère.

Et jusqu'au départ du marquis, tous trois — Odette revenue à elle — échangèrent des témoignages d'affection dans une intimité resserrée,

attendrie, sans une allusion à ce qui s'était passé, à la cause profonde qui dressait entre eux des murs d'angoisse.

IX

Si le colonel de Ribeyran, revenu au quartier, avait mandé le lieutenant Valdret, et qu'il l'eût admonesté — fût-ce avec la sévérité redoutable dont il avait le secret — sur l'inconvenance d'entretenir sous son nom une maîtresse à Hyères ; s'il lui eût reproché l'offense à la marquise et à sa fille, l'explication souhaitée par le jeune homme aurait eu lieu.

Jean n'attendait-il pas quelque rencontre inévitable qui lui permît de révéler l'existence de sa cousine et de ressusciter ainsi le passé devant le séducteur de sa mère, devant celui qui aurait dû donner son orgueilleux nom à cette mère et à lui-même, mais qui les rejetait tous deux au néant : elle, la pauvre morte, dans l'oubli de la tombe ; lui, l'enfant renié, dans le plus atroce exil de toutes les tendresses, de toutes les fiertés, de toutes les joies ?

Oh ! comme impatientement il prévoyait cette heure ! Combien de fois, le jour ou la nuit, lorsqu'il était seul, ces mots : « Vous êtes mon père, » lui montaient aux lèvres. Il se les entendait dire. Il le voyait, lui, avec sa face de prestige, ses yeux d'éclair, il le voyait pâlir à son cri. Puis tout s'effaçait, se faisait noir ; car, au delà, il n'imaginait plus rien. Mais cela serait, cela ne pouvait tarder, et alors il connaîtrait la suite, cette suite hasardeuse qu'il ne pouvait pressentir.

Quand le colonel revint d'Hyères, Jean crut le moment arrivé. Quelle impossibilité que, dans la petite ville, une jeune femme de si bizarre et déconcertante inconséquence que Marguerite, et portant son nom, ne l'eût pas compromis, lui, son protecteur platonique ! Comment supposer qu'un incident de promenade ou de conversation n'eût pas jeté le marquis dans l'erreur toute naturelle que dictaient les apparences ? Le lieutenant se préparait donc à affronter l'indignation qu'il ferait si rapidement, si tragiquement tomber.

Il ne rencontra que le silence, l'éloignement, la plus glaciale froideur. En dehors du service, il semblait ne plus exister pour celui qu'enfant il appelait son parrain, et tout bas maintenant : son père. C'était, accentuée

encore, l'attitude que M. de Ribeyran affectait à son égard depuis ce jour de chasse où il avait touché à tant de bonheur et vu commencer tant de misère.

Que s'était-il passé dans le Midi ? Odette, qui avait refusé de le recevoir, avait dû se soumettre. Que devinait-elle ? Quel était son jugement sur lui ? Le considérait-elle comme un fiancé parjure ou comme le volontaire esclave de mystérieuses lois morales ? En tout cas, son renoncement, à elle, aurait dû désarmer son père. Et, d'autre part, si M. de Ribeyran trouvait dans l'aventure de Marguerite quelque raison nouvelle de mécontentement, comment ne s'empressait-il pas d'accabler celui qu'il tenait à humilier et qu'il croyait coupable ?

Jean Valdret ne pouvait soupçonner, ne pouvait mesurer la profondeur du dédain par lequel son chef essayait d'engourdir les blessures dont il saignait par la faute du malheureux garçon.

Quoi ! lui, marquis de Ribeyran, ferait-il l'honneur à cet enfant de hasard et de fatalité, à cet infime lieutenant, à ce misérable petit ambitieux, de prendre ombrage de ses maîtresses, de ressentir sa mesquine et impudente vengeance ? Lui donnerait-il l'orgueilleuse satisfaction de penser que M^{lle} de Ribeyran avait pu souffrir d'une offense grossière ? Jamais ! Et quant à s'occuper des ressources où l'officier pauvre puisait pour subvenir à ses coûteuses folies, il s'en garderait bien. Que le lieutenant Valdret jouât ou fit des dettes, voilà qui n'était pas pour inquiéter son colonel. Au contraire. Si, au lieu d'un engagement de faveur pour Madagascar, on pouvait imposer à ce même lieutenant fautif une démission déshonorante, ce serait tout bénéfice de le prendre à son propre piège et de le briser avec ses propres armes.

Ainsi l'amertume de l'homme supprimait chez le supérieur le devoir de direction et de contrôle à l'égard de son subordonné. Puisqu'il se trouvait en cause, il se dispensait d'un avertissement, qui ne serait pas désintéressé. De là son mutisme, qui étonna Jean.

« Cette explication, » pensa le jeune homme, « il faudra donc que je la provoque moi-même. »

Il n'osait pas. Ni le sentiment de son droit, ni sa vaillance morale ne prévalaient contre le prestige. M. de Ribeyran le dominait de trop haut. Ce

chef altier possédait à un degré trop extraordinaire le magnétisme des volontés supérieures. Odette seule lui résistait. Et encore elle était tombée, s'était abattue à terre sous la commotion de cette puissance secrète. Jean Valdret, avec son cœur viril, ses épaules larges sous l'uniforme, se sentait, devant l'être de domination, plus troublé que la frêle jeune fille. Plusieurs fois il s'avança vers M. de Ribeyran pour solliciter un entretien. Le colonel se tournait pour le voir venir, l'effleurait avec l'acier de ses yeux. Jean se disait : « Pas aujourd'hui... Non. Je parlerai demain. »

Les circonstances déterminèrent sa résolution.

Il y eut un bal à la sous-préfecture. Les officiers du régiment y assistèrent. Malgré sa systématique bouderie, la noblesse des environs, encouragée par la présence du marquis de Ribeyran, se risqua dans cette fête offerte au nom de la République. On y vit le comte de Mauclain et son fils. Ce fut un triomphe pour le sous-préfet, qui prétendait créer un terrain de conciliation aux représentants des deux régimes et conquérir les hobereaux les plus gourmés du pays. La chance voulant qu'à la tête de la garnison se trouvât le plus autorisé, le plus coté d'entre eux, le marquis Robert de Ribeyran, son invité officiel et obligé, il ne lui fut pas difficile d'attirer les autres.

François de Mauclain parut comme le brillant favori, comme le prince Charmant de ce bal, où les cœurs des jeunes filles battaient dans l'espoir d'être invitées par lui, où toutes les mères lui firent des avances. On s'amassait en cercle autour des quadrilles qu'il dansait avec l'heureuse élue du moment. Des dames mûres chuchotaient derrière l'éventail :

— « C'est le plus beau parti du département. »

Au buffet, quand il voulait boire, des messieurs à cheveux gris faisaient signe aux domestiques de le servir avant eux. Cependant, malgré les instances de la sous-préfète, il se refusa à conduire le cotillon.

Les demi-vierges de sous-préfecture et les petites oies blanches de province l'ennuyaient également. Il songeait à Odette. Il la revoyait sous le rocher, au bord de la mer. La Méditerranée bleuissait autour de la fine silhouette. Il l'entendit, il la vit prononcer le nom de Jean Valdret, avec un air de sublime confiance amoureuse. Une rage le saisit. Dans ce milieu où on l'adulait, il connut mieux son impuissance. Que faire devant la tranquille

obstination d'une jeune fille ? Même la révélation de ce qu'il avait surpris à Hyères, de l'audacieuse intrigue de son rival, ne l'avait pas servi. À son départ, Odette, invisible dans une chambre close, souffrante par suite d'un évanouissement réel ou feint, avait refusé de lui dire adieu.

François de Mauclain parcourut les salons où l'on dansait. Ses yeux cherchaient quelqu'un. Les jolies filles riaient plus haut sur son passage, gonflaient leurs blanches gorges décolletées, comme des tourterelles dans un rayon de juin. Ignorantes ou averties, toutes, dans l'inconscient instinct de leur féminité, tendaient au mari possible le piège de leur beauté plus ou moins sûre d'elle-même. Et c'était, malgré les nuances de la retenue bourgeoise ou de la fierté traditionnelle, autour de ce garçon riche et titré, le manège de l'éternelle courtoisie.

Il passa. Aucune, pour la prochaine valse, ne put inscrire son nom sur l'ivoire du carnet de bal.

Soucieux, étonné de ne pas rencontrer le visage déjà reconnu ce soir et qui maintenant le hantait, il s'avança sur le seuil d'une pièce dans laquelle se dressaient, pour les personnes âgées, quelques tables de jeu. Ce n'était pas possible que Jean Valdret se trouvât là, préférât l'ennui des écartés raisonnables et des bésigues à deux sous le point, aux sourires qui, de l'autre côté, ne lui faisaient pas défaut. Car le beau lieutenant avait eu, lui aussi, ses succès, quoique moins vifs, puisqu'il ne les devait qu'à sa personne.

Mais, tout de suite, le regard du vicomte fut attiré vers un guéridon qu'entouraient des officiers. La partie y semblait plus animée qu'ailleurs. Des paris assez gros s'engageaient. Les voix s'excitaient un peu. François de Mauclain s'approcha. Il aperçut Jean.

Le lieutenant était assis. Il jouait contre un de ses camarades. Et la chance devait le favoriser, car un certain nombre de louis s'empilaient à sa droite. Il ne paraissait d'ailleurs pas satisfait, l'air préoccupé, presque sombre. Ce que le vicomte ne pouvait deviner, c'était la véritable signification de cette physionomie. Jean avait quitté le bal, était entré là, poussé — contre son caractère — par un désir de tenter le hasard des cartes. S'il pouvait gagner, ce serait peut-être quelques bons jours de plus pour cette fantasque malade, là-bas, dans le Midi. Car elle l'inquiétait maintenant

par des velléités économiques plus coûteuses que les extravagances d'une autre. Elle avait quitté la pension de famille et loué un appartement pour dépenser moins. Mais il lui fallait une servante. Afin de n'être pas volée par une étrangère, elle avait fait venir de Paris sa naïve petite bonne. Et celle-ci avait dû se charger de malles pleines d'étoffes et de lingerie, bien meilleur marché au *Louvre* ou aux *Trois Quartiers* qu'à Hyères. Les économies du lieutenant étaient singulièrement réduites. Que ferait-il quand elles seraient à bout ?

Dans cette anxiété, ce soir, il avait pris les cartes. Et il gagnait. Mais, si peu habitué au glissement de l'or sur les tapis verts, son gain le gênait comme de l'argent acquis par une indécatesse.

— « Venez donc, Mauclain, » dit un des jeunes gens debout autour de la table, « venez voir cette chance incroyable de Valdret. Il passe onze fois de suite ! Ça prouve bien qu'il n'a jamais touché sérieusement une carte. La veine des innocents, quoi ! »

À ce nom de Mauclain, Jean, involontairement, tourna la tête.

Fut-ce la présence de l'homme détesté, l'agitation de le sentir là, ou bien avait-il épuisé ce que son camarade nommait « la veine des innocents » ? Il perdit.

La règle du jeu était qu'il cédât sa place. Il se leva. Mauclain, à qui le plus mauvais prétexte parut bon, feignit d'ignorer cette règle, prononça assez haut le mot « Charlemagne ».

— « Ah ! pardon, monsieur, » dit vivement un des officiers, « nous sommes entre nous à cette partie, et nous nous considérons tous comme solidaires devant les remarques offensantes d'un civil. »

Ceux qui avaient entendu murmurèrent :

— « Parfaitement. »

Les autres, étonnés, regardèrent.

Jean, qui glissait l'or dans sa poche avec un geste presque honteux, tout abasourdi par son gain, pressentit plutôt qu'il ne perçut le mouvement agressif. Il chercha autour de lui, rencontra les yeux de Mauclain, qui l'observait avec une impertinence étudiée.

— « C'est à moi que vous en avez, monsieur ? » demanda-t-il.

L'officier qui avait fait remarquer au vicomte la chance du lieutenant, et qui les connaissait tous les deux, s'interposa.

— « M. de Mauclain ignorait que vous fussiez obligé de céder votre place.

— Alors ?... » questionna Jean. Il croisait les bras, les sourcils froncés, l'air provocant.

— « Alors, » dit Mauclain avec une exagération de calme ironique, « j'ai constaté qu'il vous était agréable de faire Charlemagne. C'est le moment pour vous de jouer à l'écarté, monsieur Valdret : vous avez les meilleures raisons pour être heureux au jeu. »

Cette allusion à ses infortunes amoureuses perça Jean comme une flèche plantée en pleine chair et qui vibre dans la blessure. Celui qui ricanait en l'insultant avait été humilié devant lui par Odette, avait été le témoin de leurs impossibles fiançailles. Il devait maintenant rire de lui comme d'un ambitieux évincé, cet homme qui ne pouvait savoir le secret de sa défaite. Idée propre à enflammer d'une lave de fureur le sang du jeune officier. Il avait trop souffert ; il s'était trop contenu. Son cœur éclata de violence. Il perdit toute mesure, et, de ses gants qu'il avait ramassés sur la table de jeu, il fit le geste de frapper la joue de Mauclain.

Le coup ne toucha pas celui qu'il visait, parce qu'un des assistants leva rapidement la main. C'était le capitaine qui, tout à l'heure, avait prononcé le mot de solidarité.

— « Messieurs, » supplia-t-il, « songez où vous êtes. »

Les voix, déjà basses, se baissèrent encore.

— « Monsieur de Mauclain, » prononça un petit sous-lieutenant, rouge d'indignation, « nous sommes tous avec notre camarade. Vous êtes venu lui chercher querelle parmi nous. Quand vous aurez vidé cette affaire avec lui, vous n'en aurez pas fini avec le régiment.

— Mais non, » dit le vicomte, qui conservait l'impassibilité effrayante d'un homme intérieurement fou de rage, « quand je l'aurai corrigé d'avoir osé lever la main sur moi, vous me remercirez tous d'avoir débarrassé

l'armée d'un Prussien... fils de Prussien... que je mets au défi de prouver le contraire. »

Un silence de stupéfaction s'établit. Et ce fut ce silence seulement qui fit, des tables voisines, se dresser curieusement quelques têtes. En effet, une pareille scène, où deux haines de jeunes hommes se déchaînaient avec une frénésie meurtrière, avait atteint son paroxysme en quelques phrases chuchotées et en un geste hâtivement interrompu. Lorsque Mauclain eut lancé son énigmatique et suprême injure, il se retira d'un pas tranquille, un sourire affecté aux lèvres, mais le visage blanc comme le plastron de sa chemise et les yeux luisants de fièvre.

Derrière lui, le capitaine glissa son bras sous celui de Valdret et l'emmena dans une différente direction, tandis que, par un accord tacite, les autres officiers reprenaient leur partie pour donner le change aux curiosités vaguement en éveil.

L'incident, pour cette nuit, n'alla pas plus loin. On ne s'en douta pas dans les salons de la sous-préfecture. Mais, çà et là, dans des embrasures de croisées, après qu'un semblant d'écarté eut sauvé les apparences, on voyait des uniformes se grouper, avec des attitudes émues, des mouvements inquiets d'épaules. Des mots anxieux s'échangeaient, qui, à l'approche des couples de valseurs, se fondaient en un murmure inintelligible.

— « Valdret... Prussien ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

— C'est idiot... Il est le filleul du colonel. Voyez-vous le colonel parrain d'un Allemand !

— Mais Valdret n'a rien répondu ?

— Qu'est-ce que vous vouliez qu'il répondît ? On n'a pas son acte de naissance sur soi. Il ne pouvait pas étrangler l'autre.

— Et puis, un acte de naissance, ça ne prouve rien. »

Les sous-lieutenants se mirent à rire.

— « Diable !...

— Dame ! c'est ce qu'il y a de perfide dans des injures de ce genre. On ne peut jamais démontrer qu'elles sont fausses.

— Oh ! un bon coup d'épée...

— Ça ne prouve rien. Et puis le vicomte de Mauclain, ça n'est pas un voyou. On ne s'expose guère à des démentis avec ce nom-là. Il doit être assez sûr de son affaire.

— Eh bien, » dit le petit officier rageur, « raison de plus pour lui faire rentrer sa sale histoire dans la gorge. Il ne la répétera plus devant moi, je vous le jure.

— Nous en saurons le fin mot, » s'écria un autre. « Le colonel apprendra ce qui s'est passé, puisque Valdret lui demandera la permission de se battre. Et M. de Ribeyran, qui a vu naître ce garçon, dissipera d'un mot la calomnie devant nous tous.

— Oui, il faut que le colonel parle. S'il se tait, ça deviendra rudement ennuyeux pour le régiment.

— Cristi ! du sang de Prussien, il ne faudrait pas qu'il y en eût le soupçon d'une goutte au 50e chasseurs !

— Dites donc, si la maman de Valdret a fait un petit voyage d'agrément en Allemagne, elle n'est peut-être pas allée le raconter au colo. »

On rit de nouveau. Puis quelqu'un :

— « Sa mère n'a pas voyagé en Allemagne, puisqu'il est né en 71. Ou alors le colo ne serait pas son parrain.

— Et si M. de Ribeyran ne lui permettait pas de se battre.

— Oh ! impossible.

— Enfin ?...

— Alors nous chercherions tous querelle — une querelle d'Allemand... » (On sourit), « à Mauclain, jusqu'à ce que l'un de nous obtienne la permission de se battre avec lui.

— Soit, mais ensuite nous forcerions Valdret à donner sa démission.

— Bien entendu.

— Qu'est-ce qu'il y a donc entre ce vicomte de Mauclain et lui ? Ils ont l'air de se détester ferme. »

Des haussements d'épaules, des coups d'œil, des sourires. Un plus hardi prononça le nom de M^{lle} de Ribeyran.

— « Elle est trop bien pour l'un et pour l'autre, » dit un petit officier gringalet et blafard, qui aurait eu l'air d'une fille anémique sans une paire de longues moustaches rousses, dont il étirait dans l'espace deux ou trois poils démesurés.

— « Eh ! Mauclain a de la race.

— Un poseur ! »

Le lendemain, au quartier, ces rumeurs coururent, s'enflèrent. On sut que Valdret avait obtenu du capitaine-adjutant de semaine l'autorisation de se rendre à Ribeyran auprès du colonel. Celui-ci, en effet, avait quitté de bonne heure le bal de la sous-préfecture pour aller terminer la nuit au château. On devait lui porter là-bas le rapport.

Avant cette démarche, Valdret pria deux de ses camarades, présents à la scène, de lui servir de témoins dans le duel inévitable. Ils s'y engagèrent avec empressement.

— « Je n'offre pas, » leur dit-il, « de vous fournir les preuves contraires au mensonge infâme qu'a prononcé M. de Mauclain. Ces preuves, il n'y a qu'un homme qui puisse m'autoriser à vous les donner : c'est notre colonel. Je compte le lui demander. Mais, en attendant, croyez ma parole d'honneur. Je jure que j'ai dans les veines un sang aussi purement français que le vôtre. »

Il s'adressait à deux jeunes gens de familles anciennes, de lignées connues.

— « Nous n'avons pas besoin de preuves, Valdret, » dirent les officiers.

Un moment après, Jean, suivi de son ordonnance, se lançait au grand trot sur la route qui conduit à Ribeyran. À cette allure il lui fallait trois quarts d'heure pour atteindre le château. Il ne ralentit guère. Mais quand il arriva, il eut le désappointement de ne pas trouver celui qu'il souhaitait et tremblait de voir. Le marquis était au chenil, en conférence avec Cadier, organisant une chasse pour le jour même.

« Comme cela tombe mal ! » pensa le jeune homme.

Il hésitait à se diriger vers le chenil ou bien à attendre M. de Ribeyran. Mais si celui-ci ne revenait pas avant ses invités ?... Comment provoquer un entretien si grave ?

« Je solliciterai alors simplement l'autorisation de me battre, et je ne lui dirai la véritable raison qu'après, » se dit le malheureux garçon, aux prises avec une émotion tellement accablante que son duel semblait une circonstance insignifiante auprès de l'explication souhaitée avec tant d'ardeur et plus que jamais redoutée.

Il n'osait se porter à la rencontre du marquis, pour ne pas le mal disposer par une apparition brusque au milieu des préoccupations et des préparatifs de la chasse. Il se décida à envoyer son ordonnance avec un mot sollicitant une entrevue immédiate pour affaire urgente.

Puis il entra dans la bibliothèque, ouvrit des livres, tâcha de calmer l'ébullition de tout son être en s'appliquant à saisir le sens des phrases imprimées. Mais ce travail impossible l'énervait encore plus. Il s'approcha des hautes croisées, et il aperçut M. de Ribeyran qui gravissait le perron.

Le marquis entra.

— « De quoi s'agit-il, monsieur ? »

Quoi ! la minute était arrivée ! Cela allait être dit ? Un étonnement singulier remplit Jean ; puis un calme inattendu, un abandon à la fatalité, qui parlerait, agirait pour lui. C'était comme une scène de théâtre qu'il eût jouée, après de nombreuses répétitions antérieures. Tout se passerait, machinalement, logiquement, suivant un plan prévu.

Il s'entendit répondre, dans l'étourdissement que lui causait cette sensation nouvelle :

— « Mon colonel, j'ai été indignement provoqué. Je viens vous demander la permission de me battre.

— Avec qui ?

— Avec le vicomte de Mauclain. »

Le vif haut-le-corps de M. de Ribeyran rappela Jean au sens d'une réalité effroyablement décisive pour lui-même. Mais aussitôt un instinct de

combativité et la confiance dans son droit le soulevèrent.

Le marquis faisait deux pas vers lui, les bras croisés, l'air menaçant.

— « Ainsi, voici ce que vous avez maintenant inventé, monsieur ? Vos ignobles petites machinations ne réussissant pas à votre gré, vous avez trouvé cela ! Vous en serez pour vos frais d'imagination. Vous ne vous battez pas avec le vicomte de Mauclain.

— Mon colonel !...

— Non, vous ne vous battez pas. Car ce duel compromettrait M^{lle} de Ribeyran. C'était votre but, n'est-ce pas ? Mais vous n'avez pas bien mesuré à qui vous aviez affaire. Je vous briserai, monsieur ! Ce duel n'aura pas lieu. Je vous le défends !... Vous pouvez sortir. »

Il le congédiait du geste dont on chasse.

Jean se haussa sous l'injustice. Sa timidité disparut.

— « Mon colonel, M. de Mauclain m'a insulté. Je ne le cherchais pas. Je ne lui ai pas adressé le premier la parole. Il y avait là dix officiers de notre régiment. Ils en témoigneront devant vous.

— Des officiers ?... Mais... où était-ce ?

— À la sous-préfecture, cette nuit, dans le salon de jeu.

— Il y a eu scandale ? » demanda vivement le marquis.

— « Non, mon colonel. Personne autour de nous ne s'est aperçu de rien. Mais quelques-uns de nos officiers étaient présents, et tous aujourd'hui le savent. »

M. de Ribeyran garda un instant le silence. Puis sa prévention furieuse l'emportant :

— « Cela m'est égal. Je ne veux pas de ce duel. D'ailleurs, je reste persuadé que, si Mauclain vous a insulté, vous aviez provoqué cette insulte. Or, après votre conduite antérieure, je considère cette action comme tellement blâmable, monsieur, que j'en laisse sans aucun remords toutes les conséquences retomber sur vous.

— C'est ma démission que vous m'imposez, mon colonel.

— Comme vous l’entendrez, monsieur. »

Était-ce possible ? Et c’était son père, cet homme qui brisait délibérément sa vie ! Comme ce père devait le haïr ! Jean n’aggraverait-il pas l’étrange haine en lui révélant qu’il savait... en renversant le mur de mystère dressé entre eux ? Qu’importe ! On ne pouvait pas lui faire plus de mal qu’à cette heure, où on lui arrachait son épée — à lui l’officier d’avenir, travailleur épris de gloire, passionné pour sa carrière — et, pire que cela même, car on le déshonorait.

— « Mon colonel, il faut que vous sachiez tout. Faites-moi la grâce de m’écouter un instant. »

Son accent fut d’une tristesse si résignée, si grave, mais empreint d’une sécurité si évidente, qu’une sourde anxiété étreignait M. de Ribeyran. Sa fille ?... Qu’est-ce que ce garçon allait lui dire de sa fille ? Car les préoccupations de ces deux hommes s’éloignaient à de singulières distances. Le marquis, debout jusqu’alors, prit un siège, dans l’oppression d’un brusque trouble.

— « Mon colonel, l’injure que m’a lancée le vicomte de Mauclain est de nature telle que vous seul, qui connaissez ma naissance et qui m’avez élevé comme votre filleul, pouvez m’en laver aux yeux du régiment. Si vous gardez le silence, un soupçon terrible pèsera toujours sur moi, même après un duel. Si vous m’interdisez de me battre, vous me déshonorez. En ce cas, je serai forcé de vous remettre ma démission, non pas seulement pour obtenir malgré vous une réparation par les armes, mais parce qu’aucun de mes camarades ne me considérerait plus comme un des leurs, et que mon séjour dans l’armée deviendrait impossible. »

Il se tut. Le visage de son chef paraissait de pierre. Mais dans ce visage tendu et exsangue, les redoutables yeux d’acier flamboyaient.

— « Quelle était donc, » demanda M. de Ribeyran d’une voix tragiquement assourdie, « l’injure de Mauclain ? »

D’un accent sombre également, le corps penché en avant, les yeux dans les yeux du marquis, Jean prononça :

— « Il a dit que j’étais le fils d’un Prussien.

— Il a dit cela !!... »

M. de Ribeyran s'était levé, dans un tel sursaut que le lieutenant, par une surprise toute physique, recula. Tous deux, debout, restaient face à face. Et le jeune homme pensait :

« Ah ! enfin, j'ai donc atteint ce cœur inaccessible. »

Il put le croire. Car, à l'expression inaccoutumée d'angoisse qui transformait la physionomie naguère impassible, une douceur de pitié se mêlait. Et ces mots, en contraste avec tant de dures paroles, jaillirent des lèvres où frémissait une sympathie :

— « Mon pauvre enfant ! »

Quelle magie dans certaines syllabes, émises à certaines minutes solennelles ! Ce mot « enfant » fit, en effet, surgir, dans le fier jeune officier, l'âme enfantine, encore tout imprégnée de fraîcheur, de naïveté, de tendresse, que sa martiale volonté tenait enclose depuis si peu sous le linceul des années récentes. Cet appel, qu'il supposait échappé à la conscience paternelle, le pénétra d'une émotion si aiguë que des larmes lui vinrent aux yeux. Il attendait, sûr qu'il allait entendre la phrase : « Cet homme a menti, tu es mon fils, » et dans l'oubli de l'injustice antérieure, prêt à s'effondrer d'adoration et de reconnaissance devant ce père admiré, qui lui ouvrirait les bras.

Mais M. de Ribeyran ne dit pas : « Cet homme a menti, tu es mon fils. » Il se perdit dans des réflexions soucieuses, sur lesquelles, peu à peu, son visage se referma, se fit de nouveau impénétrable. Puis, devant l'ardent, le sincère regard du jeune homme, — ce regard mouillé de deux larmes mâles et émouvantes, — il répéta seulement, avec un accent déjà refroidi :

— « Pauvre enfant !

— Ah ! » gémit l'autre, dont l'âme s'ouvrit, déborda, « je suis en effet à plaindre, puisque le plus noble des pères refuse de m'appeler son fils. Mais du moins, j'ai cette fierté infinie de savoir que son sang coule dans mes veines. Cela me met au-dessus de toutes les épreuves, de toutes les injures. Peut-être, un jour, me rendrai-je tellement digne d'un lien semblable que ce père daignera le reconnaître, fût-ce un instant, fût-ce dans le secret que mon honneur lui garantit. Et maintenant, mon colonel, me croyez-vous toujours coupable envers vous ? Doutez-vous de mon respect pour M^{lle} de

Ribeyran ? Me refuserez-vous encore la permission de me battre avec le vicomte de Mauclain ? »

M. de Ribeyran se taisait, regardait son jeune officier d'une façon soutenue et profonde. Il avait compris. Un abîme se creusait dans sa pensée. La perspective des années disparues s'ouvrait ; le passé ressuscitait. En même temps, les conséquences probables surgissaient, confuses, impossibles à prévoir sur-le-champ, et pourtant toutes suspendues au premier mot qu'il prononcerait. Il gardait donc un silence plein d'anxieuse circonspection. Mais un autre sentiment aussi le maintenait dans un muet saisissement. Il considérait ce garçon de vingt-trois ans, qu'il avait vu grandir, jouer, étudier, se développer, puis porter martialement l'uniforme, et qu'il n'avait jamais connu. À peine, dans l'âpreté de sa prévention, lui avait-il accordé les mérites d'un bon écolier, puis d'un bon officier. Mais, pour le caractère secret, pour l'homme qui se formait en cet enfant, il avait toujours conservé la méfiance et le doute. De récentes apparences l'avaient même induit au mépris. Et voici que quelque chose d'indéniablement élevé se dégageait de cette personnalité qu'il ignorait. Une magnificence morale resplendissait hors de cette conscience. Les paroles que Jean venait de prononcer manifestaient une rare noblesse d'âme. Et toute la conduite du jeune homme, s'éclairant à la lueur du secret qu'il avait eu la force de céler, devenait, sinon immédiatement explicable, du moins purifiée des vils motifs et des intrigues dont le soupçon avait indigné M. de Ribeyran.

Les premiers mots qu'énonça le marquis, dans la solennité du silence où palpitaient ces deux cœurs d'hommes, ne furent pas une réponse aux questions de Jean. Ils paraissaient même étrangement distincts du sujet à peine évoqué, mais formidable en son mystère, qui planait dans cette immense et muette bibliothèque, semblait emplir le château, rendre plus poignante au dehors la grise désolation du matin d'hiver sur la torpeur du parc mort. Non, encore une fois, ce fut une lourde, une accablante déception pour le jeune officier que d'entendre, au lieu du cri paternel espéré d'un tel espoir, cette phrase dont il ne pouvait deviner la filiation antérieure :

— « Mais qu'est-ce donc, Jean, que cette femme, cette M^{me} Valdret, que vous affichez à Hyères ?

— C'est ma cousine germaine, la fille du frère de ma mère... »

Il hésita, puis ajouta, la voix tremblante :

— « ... Le frère de cette Charlotte Valdret qui a risqué sa vie pour vous suivre jusque sur les champs de bataille. »

Il n'y avait ni reproche ni bravade dans cette tragique allusion : rien qu'une évocation infiniment douloureuse et comme une hérédité d'irrésistible dévouement, comme un besoin de se donner dans la souffrance à cet être de prestige, à cet altier Robert de Ribeyran dont l'âme impérieuse exerçait une magie fascinatrice, un magnétisme de séduction.

Au nom de Charlotte Valdret, à ce souvenir d'amour héroïque soudain surgi, et d'une telle bouche, M. de Ribeyran frémit. Ses paupières battirent, puis s'abaissèrent sur une vision intérieure ou sur des réflexions dont, malgré sa domination sur lui-même, il aurait craint de laisser deviner le sens. Quand il les releva, son regard n'était ni troublé, ni attendri. Pourtant une bienveillance — où quelque'un de moins agité que Jean eût discerné un peu d'ironique tristesse — en atténuait le clair acier. Il parla, et le jeune homme éprouva un enchantement, après les âpres sensations récentes, de s'entendre appeler comme dans son enfance, avec le tutoiement familier :

— « Jean, je vois que tu sais beaucoup de choses. Mais tu ne sais pas tout. Je te promets de te dire le reste. Tu jugeras alors si tu as bien ou mal fait de provoquer des révélations que tu rends inévitables. »

L'énigme de la dernière phrase fit se contracter le cœur de Jean. Comment ! l'entretien finissait ainsi, dans le doute, le calme, sans violence de colère, mais sans étreinte d'affection ! Le marquis se reconnaissait son père, puisqu'il ne tentait pas de le détromper... Pourquoi donc, à ce moment même, une incrédulité singulière formulait-elle tout bas, dans l'esprit du jeune homme, des mots de négation : « Non, ce n'est pas possible... » Il se taisait, anéanti, confus de ce qu'il avait osé, accablé par une soudaine et immense tristesse. Et aucune révolte ne le souleva contre ce mystère dont M. de Ribeyran trouvait moyen de s'envelopper encore jusqu'à l'heure imprécise donc lui seul se réservait le choix. L'âme dominatrice et fermée demeurait plus impénétrable que jamais. La volonté supérieure s'imposait avec la même tranquille assurance. C'était à croire qu'un rêve de démence avait égaré Jean, si le hautain aveu ne fut demeuré dans son oreille : « Je te dirai le reste. »

Le jeune officier s'inclina.

— « Mon colonel, m'accordez-vous l'autorisation de me battre avec le vicomte de Mauclain ? »

— Certes, je te la donne. »

Cette fois enfin l'émotion monta, apparut, passa comme une vague. Un mouvement de sympathie, un éclair des yeux, un gonflement de cette poitrine de soldat au rappel de l'insulte sous laquelle saignait l'honneur de l'enfant martial debout devant lui, — debout dans la souffrance, la fierté, le respect. M. de Ribeyran tendit la main à son subordonné :

— « Et bonne chance, mon cher enfant ! »

— Merci, mon colonel. Je compte que le duel sera sévère. Si je meurs, voulez-vous leur dire, au régiment, qu'on en a menti et que j'étais bien Français ? »

Une hésitation, — oh ! presque imperceptible, — et, de nouveau, l'inquiétante palpitation des paupières sur l'acier soudain embu des prunelles.

Puis le marquis eut un charmant sourire :

— « Est-ce qu'on meurt ? comme disait l'autre. Va, mon enfant, c'est ta vie tout entière qui prouvera que tu es Français. Mais je te le jure, s'il t'arrive malheur, ton honneur deviendra le mien. »

Et il ajouta, avec une impressionnante simplicité d'accent : « On n'y touchera pas. »

Jean osa dire :

— « Merci et adieu... mon père. »

Le marquis ne répondit pas. Il le regarda s'éloigner.

Quand le jeune homme eut quitté la pièce, M. de Ribeyran s'approcha d'une fenêtre, et suivit encore le lieutenant des yeux, tandis que celui-ci, devant le perron, prenait son cheval des mains de l'ordonnance, sautait en selle et partait.

Le colonel demeura longtemps immobile. Puis il se détourna, fit quelques pas, s'assit. Et lui, l'homme aux paroles rares, si maître de soi que,

même dans la solitude, il ne laissait échapper ni exclamation, ni geste, il dit presque tout haut :

« Ferai-je cela ? Pauvre Charlotte... Ah ! quel repos pour ta tombe ! Et ainsi je sauverai ma fille... »

Sa tête tomba entre ses mains, et il ne bougea plus jusqu'à ce qu'on lui annonçât les invités qui venaient suivre sa chasse.

François de Mauclain et Jean Valdret se battirent le lendemain. Il faisait un froid vif. Le duel eut lieu dans un manège. Ce fut un beau combat, bien réglé, où se déploya une perfection de tenue, de science, d'élégance, et, chez les adversaires, de courtoisie dans la haine. Tous deux tireurs de premier ordre et par conséquent de force à peu près égale, ils cherchaient réciproquement à se tuer et le savaient. Ils évitaient de se toucher aux mains, de se faire les piqûres insignifiantes qui, généralement, suffisent à la satisfaction conventionnelle de l'honneur, mais qui, pour eux, ne devaient pas compter. Plusieurs reprises se succédèrent. La fatigue semblait ne pas intervenir. Parfois, les combattants, fer contre fer, ne bougeaient plus, n'avaient pas un cillement, pas un frisson de vie durant de longues secondes. C'était la domination absolue des nerfs et des muscles par la pensée, la prodigieuse fixité du fauve au guet. Les témoins, malgré leur habitude des jeux sérieux ou simulés de l'escrime, suspendaient leur respiration. Puis, à la foudroyante attaque, à la non moins foudroyante parade qui rompaient le tragique charme, un souffle muet entr'ouvrait les bouches.

Mais, tout à coup, Mauclain chancela. Il avait l'épaule traversée. Les médecins affirmèrent qu'à moins de complications imprévues la blessure ne serait pas mortelle. Trois jours plus tard, en effet, ils devaient déclarer le vicomte hors de danger. Ainsi ce combat farouche eut le résultat bénin d'une rencontre entre journalistes.

Au régiment, tous les officiers, sympathiques à leur camarade, et surtout par esprit de corps, regrettèrent que l'insulteur, ce « poseur de Mauclain », se tirât d'affaire à si bon compte. Les quelques jalousies qui, peut-être, et très secrètement, souhaitaient une humiliation au lieutenant modèle, trop supérieur, en passe de leur marcher sur la tête à tous, ne s'avouèrent plus, même dans le for intérieur, après l'allocution du colonel.

M. de Ribeyran parla.

Il rassembla les jeunes officiers, les sous-lieutenants, les lieutenants ; aussi le capitaine de Jean Valdret et un autre, celui qui assistait à la partie de cartes. Un outrage avait atteint l'un d'eux. Il avait, lui, colonel, autorisé l'offensé à se battre. Mais, qu'on le sache, il n'approuvait pas les duels entre ses subordonnés et les civils. Il serait toujours avare de permissions semblables. Toutefois, en l'occasion présente, un doute trop grave aurait pu subsister. Ce doute, il le considérait dissipé moins par un combat qui, après tout, ne prouvait rien, que par sa parole.

— « Cette parole, je vous la donne, messieurs. Votre camarade est aussi bon Français que le plus français d'entre vous. Et quand je dis « le plus français », je ne fais allusion qu'aux nuances de sang et de race ; je n'imagine pas de nuances dans votre patriotisme. Jean Valdret porte un nom français, bien à lui, et, si par hasard il vous fallait davantage, n'oubliez pas qu'il est mon filleul, mon fils adoptif. Le moindre soupçon sur sa loyauté toucherait à l'honneur du colonel de Ribeyran. »

Les officiers applaudirent et s'approchèrent de leur camarade pour lui serrer la main. M. de Ribeyran ajouta :

— « Un instant, messieurs. Par un acte immédiat, j'appuie la déclaration que je viens de vous faire. Apprenez que ma maison est fermée désormais à François de Mauclain. Je romps par ce fait avec l'un de mes plus anciens amis, son père, le comte de Mauclain. Il m'en coûte. Mais il en sera toujours ainsi lorsqu'on attaquera l'un de mes officiers, l'un de mes enfants, surtout celui qui, dans l'occurrence, est doublement mon enfant. »

Il mit sa main sur l'épaule de Valdret.

Le jeune homme rougit, puis pâlit, comme si tous les assistants eussent pu deviner qu'il était le fils de leur chef. Mais en même temps une infinie désespérance lui alourdit le cœur. Car, depuis quelques jours, des perspectives inattendues se déployaient devant lui. Le doute où l'avait laissé son entretien avec le marquis n'était-il pas une porte rouverte à son amour, une écluse soudain levée, par où le flot bouillonnant revenait tumultueusement l'envahir ? Si M. de Ribeyran n'était pas son père, aucun invincible obstacle ne le séparait plus d'Odette. Odette !... Dès qu'il cessait de se dire formellement, impérieusement : « Elle est ma sœur, » il sombrait,

à son nom murmuré, à son souvenir évoqué, dans tous les gouffres de la passion.

Il devait se l'avouer depuis que l'énigmatique attitude du marquis avait ressuscité en lui il ne savait quel vague mais délirant espoir. De quel sursaut n'avait-il pas tressailli quand, la nuit dernière, sur son lit sans sommeil, il avait au fond de lui-même distingué cette rampante, sournoise et affreuse pensée : à savoir qu'une preuve de la trahison de sa mère envers le loyal amant, d'une faute qui lui donnerait, à lui, un autre père, lui arracherait un cri de joie !

Ah ! de ses deux mains tendues, dans un geste absurde et réel, il avait repoussé la vile suggestion. Et cependant !...

Maintenant, devant les officiers, ses camarades, la main du colonel de Ribeyran posée sur son épaule, et sous les paternelles paroles, il sentait un chagrin plus puissant que l'orgueil lui noyer le cœur.

« Oui, je suis son fils. Il n'en dirait pas plus s'il voulait en donner à tous l'idée, et à moi-même la certitude. Après ce qui s'est passé entre nous, s'il doutait de cette paternité, il mettrait à s'exprimer ainsi de l'imprudence, et pire encore, de la cruauté. Mais jamais une imprudence de langage ne put être imputée au colonel de Ribeyran. Et pour la cruauté, il est très éloigné désormais de vouloir en exercer à mon égard. Hélas ! ce n'est que trop vrai, je suis son fils. Quant à ce mystère qu'il garde encore par devers lui, ce mystère dont il m'a presque menacé, ah ! qu'il me l'apprenne ou le taise, combien cela m'importe peu ! »

Malgré son trouble, Jean touchait juste. Le marquis, en parlant devant ses officiers, était tout près de l'heure où il avait déterminé de dire au fils de Charlotte : « Je suis ton père. » Il ne craignait pas de le lui laisser pressentir. Mais avant une affirmation plus nette, il voulait se confier à la marquise Pauline.

Singulier projet de la part de cet homme si sûr de soi ! Il pouvait ne s'ouvrir qu'à Jean et lui imposer le secret. Reconnaître sa paternité réelle ou feinte vis-à-vis de ce garçon d'honneur suffisait. C'était le silence, la sécurité. Odette se trouvait préservée du mariage haïssable. Et la tendresse confiante de la marquise pour son mari n'en restait pas ébranlée.

Car M. de Ribeyran ne soupçonnait guère qu'une certitude cruelle rongerait cette tendresse même. Il ne savait rien ni de la lettre écrite à Hyères et apportée à Carqueiranne, ni de l'effet produit sur sa femme par cette lettre, où elle avait lu que Jean se croyait le fils du marquis.

S'il avait connu ces choses, il aurait eu plus de hâte encore de s'expliquer. Mais d'autres scrupules inspiraient sa franchise. Il ne se croyait pas le droit de dire à quelqu'un « mon fils » sans que celle qu'il avait faite marquise de Ribeyran l'y eût autorisé. En outre, dans la redoutable alternative où il se trouvait, le hautain soldat pensa qu'un cœur de femme délicat et loyal, si simple que fût ce cœur, et à cause de cette simplicité peut-être, pouvait devenir un guide digne d'inspirer son orgueilleuse raison.

« Je vais tout dire à Pauline. »

Sut-il lui-même, ou s'avoua-t-il, quelle fraîcheur de soulagement, d'abandon prévu, de suavité confiante, cette phrase ainsi formulée fit glisser dans la rigide armature de sa conscience, parmi l'amertume de ses souvenirs et sur l'âpre métal de sa volonté ? « Oui, je vais tout dire à Pauline. » Quelle âme, si durement trempée, ne murmura un jour quelque projet de ce genre, ne rêva l'apaisement sous des mains douces, n'eut la superstition du mot ingénieux qui balancera le poids des rudes vouloirs, n'aspira au ruissellement des puérils pleurs jaillis des yeux indulgents d'une femme ?

M. de Ribeyran, ayant prétexté une urgente affaire de famille, partit pour Carqueiranne.

Quand il dit à la marquise Pauline qu'il avait fait le voyage exprès pour s'entretenir avec elle, lui dévoiler le secret du passé et lui demander conseil, sa femme fut bouleversée. Elle craignit pour lui-même autant que pour elle qu'il ne se diminuât par une trop tardive confidence. Elle s'épouvanta qu'il eût à revenir sur une parole plusieurs fois et solennellement donnée. Elle préféra douter et souffrir que d'avoir à lui accorder un pardon. Elle le conjura de se taire, affirmant que tout était bien dans le passé, que tout serait bien dans l'avenir, mais suppliant qu'il lui épargnât la responsabilité d'un jugement et d'un avis.

— « Comment puis-je vous conseiller, Robert ? Je n'ai jamais su que vous aimer, » dit-elle.

Lui, n'imaginant guère de quelle source troublée montait cette résistance, s'étonna :

— « Il faut que vous sachiez tout, Pauline. C'est votre devoir de m'écouter comme c'est le mien de parler. Vous n'entendrez rien qui puisse vous être pénible. J'ai une résolution à prendre que je ne puis prendre sans vous. D'ailleurs, un seul mot vous montrera la gravité de notre situation : Jean se croit mon fils. »

Elle ne put répondre. Elle n'osa dire : « Ne l'est-il donc pas ? » Les serments anciens résonnèrent à son oreille. Puis toutes les apparences, tous les éléments de soupçon se ruèrent dans sa pensée. Son mari, l'homme de vérité et d'honneur, avait-il pu mentir ? Était-il accouru de si loin pour lui mentir encore ? Oh ! la difficulté de croire ! Les serpents sifflants qui rampent autour des cœurs les plus droits, qui souillent les plus fermes confiances !...

— « Ne comprenez-vous pas, Pauline ? Jean Valdret se croit mon fils. »

Elle balbutia :

— « C'est donc pour cela qu'il m'a écrit, à propos d'Odette... comme s'il avait peur de son amour.

— Il vous a écrit ?

— Oui.

— Il refusait l'amour d'Odette ?

— Oui.

— Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? »

La marquise murmura :

— « Parce qu'il parlait d'un obstacle... J'ai senti là un secret... un secret qui nous serait pénible... J'aurais eu l'air de vous contraindre à une explication. »

Il la regarda ironique :

— « Vous avez douté de moi, Pauline ?

Puis, l'ironie s'effaçant, l'orgueil les sauva, l'une de sa confusion, l'autre de la blessure qu'il eût ressentie si ce doute n'eût pas été voulu par

lui, comme le reste.

— « Ne vous en défendez pas, ma chère amie. Un instant j'ai presque souhaité que ma parole ne vous convainquît pas. Je l'ai rendue équivoque à cette intention. L'ombre qui subsistait en vous relativement à la naissance de Jean suffisait à vous interdire d'appuyer la folie d'Odette. »

Elle eut un cri :

— « Ah ! mais... cette ombre... j'en ai tant souffert !... »

— Vous aviez tort. Il vaudrait mieux pour nous tous que Jean fut mon fils.

— Oui, mais vous me l'auriez dit. C'était votre manque de confiance qui me tuait.

— Cette confiance, aujourd'hui je vous l'apporte entière. Reculez-vous encore devant elle, comme tout à l'heure ? »

Elle s'écria :

— « Oh ! non, » sans ajouter : « Parce que maintenant je sens que je puis vous croire. » Mais son geste le dit. Elle s'approcha de ce Robert qu'elle était si heureuse de retrouver dans la droiture à laquelle il n'avait pas failli ; elle lui mit ses deux mains sur la poitrine :

— « Je ne puis souffrir de rien, » murmura-t-elle, « que de ce qui m'empêcherait de t'admirer, de t'adorer... »

Il sourit, avec un regard de haut, un regard adouci, fondu, où s'affilait une pointe de pénétration un peu railleuse. Dans le cœur de Pauline, un vol frémissant de souvenirs se leva. Oh ! ce regard-là, ce même regard aigu et caressant, d'une expression si particulière, combien de fois jadis, dans la jeunesse de sa vie et de son amour, il s'était posé sur elle ! De quel intense frisson il la pénétrait ! Elle savait alors qu'elle avait plu ; quelque grâce de sa personne ou quelque heureuse inspiration de sa parole avait traversé la cuirasse, touché la fibre profonde. À dix ans, vingt ans de distance, elle se rappelait des heures, des circonstances, des nuances de jour, des décors d'intérieur ou de paysages, dans lesquels ce regard, tout à coup, l'avait enivrée délicieusement. Et maintenant, des chères prunelles un peu moins vives, entre les longues paupières qui se fripaient légèrement, il tombait

encore, le regard des émotions heureuses, sur son front moins lisse, à elle-même, et sur sa chevelure où couraient des fils d'argent. Oh ! les minutes qui semblaient intarissables et qui ont glissé dans la nuit avec les vivants rayons d'amour ! N'être plus jeune ! N'être plus jeune !... Oh ! le cher regard, qui se fanera peu à peu, qui descendra sur son front, à elle, plus ridé, sur sa chevelure toujours plus blanche !...

Un emportement de tendresse et d'indicible mélancolie ouvrit les bras de la marquise Pauline, les fit se crispier autour du buste fort dont les cruelles années useraient la force. Et, contre le drap de la jaquette, ses lèvres tremblantes, ses yeux gonflés de larmes se posèrent. M. de Ribeyran la retint sur son cœur en murmurant :

— « Chère femme !... »

Mais il ne crut qu'à l'émotion de leur sérieuse causerie. Il ne sut pas que la douce créature venait d'être traversée par un éclair d'une douleur plus profonde, de la seule invincible et inguérissable douleur.

— « Ce que j'ai à vous dire est long, ma chère amie, » prononça-t-il. « Si vous voulez, nous attendrons à demain matin, pendant qu'Odette fera sa promenade à cheval. »

Le lendemain, la jeune fille fut désappointée de partir seule avec son vieux groom.

— « Pour un jour que vous passez près de nous, père... vous ne me priverez pas de cette joie. Vous consentez à m'accompagner, dites ?

— Non, j'ai affaire ici.

— Alors, je reste.

— C'est inutile, mon enfant. Tu ne me verrais pas. Je vais m'enfermer avec ta mère, que j'ai à consulter sur ce qui me préoccupe. »

Odette partit, dans cet état d'âme anxieux et curieux des jeunes filles dont les parents sont en conférence. Évidemment on parlerait de Jean et d'elle-même. Pour que le colonel fut arrivé si précipitamment, quelque chose de nouveau et d'important avait dû survenir. Peut-être M. de Ribeyran avait-il éclairci la conduite de son filleul, découvert ce que cette conduite prouvait de désintéressement, de délicatesse, d'héroïque sacrifice,

— car de telles vertus dans ce qu’elles ont de plus exalté, la jeune fille les attribuait tout naturellement à l’homme qu’elle aimait. Nulle inquiétude ne lui restait quant à la M^{me} Valdret d’Hyères. L’interprétation adoptée spontanément devant son père, demeurait pour Odette article de foi. Cette femme se prêtait à une estimable comédie, jouait un rôle. Comment en être jalouse ? Jean l’avait installée à cent cinquante lieues de lui. Le noble garçon, qui avait écrit à M^{me} de Ribeyran : « Je ferai tous mes efforts pour qu’Odette me repousse, » avait imaginé ce subterfuge qui devait le perdre aux yeux de toute fiancée moins absolument sûre de lui. Mais ces fils embrouillés devaient se démêler un jour ou l’autre. M. de Ribeyran avait un cœur trop généreux pour ne s’être pas laissé toucher. Il venait exposer la vérité à la marquise, et lui dire : « Ce brave enfant est digne de notre fille. Faisons leur bonheur à tous les deux. »

Au bord de la mer, entre les champs d’oliviers, parmi les plantations de violettes et de roses ; au flanc des collines, dans les sentiers ombragés par les yeuses, et où la verdure des arbousiers se tachait de fruits écarlates, M^{lle} de Ribeyran promenait ce rêve. Elle ne pressait pas son cheval. À quoi bon rentrer trop tôt pour s’énervier dans l’attente ? Au dehors, tout était grâce, lumière, parfums, et tant de beauté triomphante semblait annoncer confusément la félicité prochaine. La poitrine d’Odette se gonflait pour aspirer la joie éparse. Ses lèvres s’entr’ouvraient dans un vague sourire. Son jeune corps souple suivait avec une ivresse de mouvement l’allure nerveuse de sa monture. Elle goûtait une de ces extases sans cause précise qui n’ont leur plénitude qu’au début de la vie.

La jeunesse respire dans une atmosphère de félicité qui imprègne jusqu’à ses chagrins, tandis que les années tardives s’écoulent dans une brume de mélancolie qui en ternit même les bonheurs.

Pendant que les vingt ans de leur fille rayonnaient sur des chemins d’enchantement parmi la splendeur des choses, le marquis et la marquise de Ribeyran, dans le cabinet de travail, devant le bureau chargé de plans et de brochures militaires, s’entretenaient des causes anciennes, évoquaient les passions et les fautes passées, dont les souvenirs, les conséquences, tout le lointain enchaînement créaient ou modifiaient leur vie actuelle.

Robert de Ribeyran disait à sa femme :

— « Il y a vingt-cinq ans, j'ai aimé. Ce n'était pas vous. Je ne vous connaissais pas. Dans la mesure où votre susceptibilité d'épouse peut se froisser de cet aveu, je vous en demande pardon. Je ne vous l'ai jamais fait, et mon respect pour vous m'interdisait de vous le faire tant qu'un puissant intérêt, ou plutôt un impérieux devoir ne m'y contraignait pas. J'étais épris d'une jeune fille qui n'était pas de notre monde, — épris jusqu'à vouloir l'épouser. Ce fut elle qui m'empêcha d'entrer en révolte ouverte contre mon père. Mais elle m'aimait autant que je l'aimais. Elle abandonna sa famille pour me suivre. J'étais alors sous-lieutenant dans une garnison de province. Elle demeura près de moi et devint ma maîtresse.

— Qu'était-ce que cette fille ? » demanda la marquise, avec le dédain corrosif comme du vitriol que les meilleures des femmes jettent à la face des rivales, — cette face fût-elle sous la pierre des tombes, les yeux clos depuis longtemps.

— « Cette jeune fille, » corrigea le marquis, « était une artiste charmante, et, jusqu'à ce qu'elle m'eût rencontré, de l'honnêteté la plus inattaquable. Sa famille professait une fierté bourgeoise plutôt rigide, et refusa de la revoir quand elle se fut ouvertement donnée à moi. Le pardon ne vint que trop tard, à son lit de mort. Elle s'appelait Charlotte Valdret.

— Valdret !... » s'écria Pauline de Ribeyran.

Ce nom fut répété comme un cri de souffrance. Puis la marquise murmura :

— « C'était la mère ?

— Oui, mais croyez-moi... Je vous le répète, et vous allez en avoir la preuve : Je ne suis pas le père.

— Je vous crois.

— Le père fut un officier allemand, qui prit de force cette femme, qui la contraignit à lui céder en lui faisant craindre pour ma vie, à moi. Si vous y tenez, je vous dirai dans quelles circonstances... »

La marquise interrompit :

— « Un officier allemand !... C'était pendant la guerre ?

— Oui.

— Et vous, Robert, vous avez élevé ce malheureux enfant. Vous en avez fait un officier français !

— Si je l'ai élevé, c'est que j'avais tué le père et que la mère est morte à cause de moi. Si j'en ai fait un officier français, c'est que je l'avais promis par serment à l'infortunée et — après tout — innocente créature qui l'a mis au monde.

— Vous avez tué le père ?

— Oui.

— En duel ?... Dans une bataille ?

— Non.

— Comment donc ?

— D'un coup de revolver, à bout portant, comme un chien... par un meurtre.

— Robert ! »

Un silence. Elle le regardait, atterrée. Lui, avait prononcé sauvagement les dernières paroles. La haine ancienne le soulevait. Mais aussi un orgueilleux remords, le regret, lui soldat, d'avoir frappé par surprise un soldat, celui-là fût-il traître, larron d'amour et d'honneur. Peut-être en voulait-il plus encore à la face sanglante qui surgissait dans sa mémoire de s'être abattue à terre sous la décharge de son arme que d'avoir baisé des lèvres qui étaient siennes. Un lâche l'avait contraint, lui Robert de Ribeyran, à une action que tous les sophismes ne pouvaient l'empêcher de qualifier lui-même de lâche. Une horreur et un dégoût lui en restaient. Dans la netteté brutale de son aveu, au sourcillement de son front, au pli amer de sa bouche, le mépris de l'acte et de sa cause, la révolte de sa conscience éclataient.

Sa femme le comprit. Elle domina son propre frémissement.

— « Quelqu'un sait-il ces choses ? » demanda-t-elle, avec une inquiétude irraisonnée, oubliant que depuis vingt-quatre années le secret eût été trahi s'il devait l'être.

— « Quelqu'un les a vues, » répliqua M. de Ribeyran.

— « Mon Dieu ! Et qui cela ?

— Cadier. »

Elle resta saisie. Une humiliation la courba. Un inférieur avait si longtemps posé les yeux sur elle en la dominant de la hauteur d'un pareil secret et de sa discrétion ! Puis cette vague de sentiment s'écroula dans la houle tumultueuse de tous les autres.

M. de Ribeyran reprit :

— « Personne d'autre ne peut connaître ce qui s'est passé... un soir... un abominable soir... Je suis sûr de Cadier comme de moi-même. Mais quelqu'un a pu entrevoir la vérité sur la naissance de Jean. C'est le comte de Mauclain. Il était mon ami. Il connaissait Charlotte. Il a su qu'elle m'avait rejoint, en pleine guerre, dans les circonstances les plus critiques, — car c'est ainsi que l'affreuse chose eut lieu. Il dut avoir des soupçons, et il les a communiqués à son fils, — ce que je ne lui pardonnerai jamais. Il n'y a pas huit jours, François a insulté Jean ; il lui a jeté l'épithète de Prussien devant plusieurs de nos officiers.

— Oh ! mais alors, ils vont se battre ?

— Ils se sont battus. Jean a donné un coup d'épée à l'autre. Mais il n'est allé sur le terrain qu'après m'avoir appelé son père.

— Que sait-il donc ? Qui a pu éveiller en lui cette idée ?

— Une cousine qu'il a retrouvée récemment, cette Marguerite Valdret, que les bavardages de ce pays lui donnent pour femme. Il n'y a rien entre eux. Elle est anémique ou phtisique au dernier degré. Jean n'a fait que son devoir en la tirant de la vie galante où la misère la réduisait. »

M^{me} de Ribeyran, éperdue au milieu de ces révélations, ne parvenait plus à comprendre. Ce qui parlait en elle-même l'empêchait d'écouter. Les rumeurs de son âme, les questions qui se pressaient vers ses lèvres sans quelle osât les formuler noyaient les paroles qu'elle désirait le plus discerner. Son mari lui expliqua longuement ce qu'était cette Marguerite Valdret. Dès qu'il avait appris par Jean son existence, il avait reconstitué ce qu'elle avait pu faire connaître au jeune homme. Par son père, elle avait dû savoir le roman de Charlotte, et la naissance d'un enfant —

vraisemblablement le fils de l'amant trop aimé, de ce Robert de Ribeyran qui assistait la mère à son lit d'agonie.

— « Vous aviez donc, » interrogea la marquise stupéfaite, » continué vos relations avec cette malheureuse ?

— Non, » répliqua le marquis, « pas du moins comme vous l'entendez. Mais, pour que vous me jugiez, Pauline, pour que, tout à l'heure, vous puissiez répondre à la question que je vous poserai, il importe que vous soyez instruite, dans ses détails, de cette cruelle histoire. Me permettez-vous de tout vous dire ? »

Elle inclina la tête.

— « Voici l'essentiel, ma chère, ma noble amie, » reprit le marquis en lui soulevant la main, qu'il baisa.

Il y avait dans le ton et dans le geste un souci affectueux, une grâce d'égards, de ménagements, qui rendirent une certaine paix à la marquise Pauline. Elle se rappela le regard qui l'avait tant remuée la veille, les longs souvenirs de leur union heureuse. Qu'était auprès de cela cette aventure de jeunesse ? Hier ne tremblait-elle pas au frôlement des années ? Ne serrait-elle pas convulsivement sur son cœur le suprême bien que, tôt ou tard, ces années lui arracheraient ? Il était là, vivant sous ses yeux, et il souffrait, malgré tout son orgueil. Attendrait-elle, pour épancher sa sympathie, le noir avenir où ce présent, même avec ses heures troublées, lui arracherait des sanglots de regret ?... Non, elle ne voulait pas céder à l'irritation brûlante, intolérable, mais injuste aussi, que lui causait ce drame d'amour si étranger à elle-même dans une vie dont elle aurait voulu absorber les moindres minutes. Quelle absurde et mauvaise souffrance était la sienne en ce moment ! Car quel droit avait-elle sur ce lointain passé où son mari ne l'avait pas rencontrée encore ?

Pauline s'écrasa le cœur avec ce raisonnement. Elle voulut s'oublier elle-même. Une mélancolique sérénité l'apaisa. Elle écouta le court récit, ou plutôt la notation rapide, saccadée de l'idylle sanglante.

— « Cadier m'avait emporté hors du champ de bataille, » disait le marquis. « J'étais blessé, je délirais de fièvre sur un lit de paysans. On risquait de me tuer en me transportant. Les Prussiens me laissèrent soi-

disant en surveillance. Mais ils avaient autre chose à faire. Un sous-lieutenant à l'agonie n'était pas une capture si précieuse. On m'oublia.

« Mais ces circonstances, vous les connaissez déjà, Pauline. Vous vous rappelez aussi que Cadier, déguisé en valet de charrue et affectant une claudication qui l'eût empêché de servir comme soldat, resta pour me soigner dans la ferme de mes hôtes.

« Ce que vous ne savez pas, le voici :

« Cadier réussit à faire parvenir de mes nouvelles à Charlotte Valdret. La vaillante fille tenta de me rejoindre. Un jour, déjà hors de danger, j'appris par mon ordonnance qu'elle se trouvait près de moi, dans un village voisin, chez des paysans aussi, mais qu'elle n'osait chercher à me voir dans la crainte de me compromettre. Elle avait parlé à Cadier. Elle lui confia le lendemain un billet : « J'ai eu le malheur, m'écrivait-elle, d'attirer l'attention d'un officier prussien qui commande un poste à peu de distance. Il rôde autour de la maison où je loge. Il me suit ou me fait suivre quand je sors. Il a eu l'audace de me déclarer que je lui plais... Que faire ? Si près de toi, je ne puis, épiée comme je le suis, te rejoindre sans te perdre et sans perdre en même ce temps le brave garçon qui a risqué sa vie pour toi. »

« Ce billet me jeta hors de moi d'attendrissement, d'inquiétude, de jalousie et de passion. Pardonnez-moi de vous dire ces choses. Songez, Pauline, que j'avais vingt-deux ans, que j'étais amoureux, soldat et vaincu. L'admiration pour le dévouement de Charlotte, l'idée des dangers qui l'entouraient, la haine de cet ennemi inconnu, qui osait la désirer et la poursuivre, l'énervement de mon inaction, tout me brûlait le sang. Il y avait alors près de trois mois que je n'avais vu Charlotte. N'oubliez pas cela. Si je vous le fais remarquer, ce n'est pas pour insister sur mon état d'âme. C'est pour vous montrer qu'il ne peut exister un doute quant au véritable père de Jean.

« Charlotte et Cadier avaient convenu d'un endroit dans la campagne où ils se retrouvaient pour échanger nos lettres. Tous deux s'efforçaient de me faire patienter jusqu'à ce que je fusse assez rétabli pour organiser un plan de fuite. Un jour Cadier revint sans avoir rencontré Charlotte. Il l'avait attendue vainement, n'osant se risquer jusqu'à la maison où elle demeurait.

— « Eh bien, j'y vais, moi, » lui dis-je.

« Il essaya de me démontrer l'imprudence d'une telle démarche. Je n'écoutai rien. Il me suivit.

« Je portais un costume de paysan. Dans ma ceinture, sous ma blouse, je glissai mon revolver d'ordonnance. Nous marchâmes assez longtemps. Enfin Cadier m'arrêta à l'angle d'un chemin et me désigna de loin une ferme.

« Nous en approchâmes. La cour était déserte, les bâtiments silencieux. Pourtant le soir descendait ; il n'y avait pas de travaux à faire dans les champs dévastés. Où donc étaient les maîtres ? Furent-ils complices ? Les avait-on payés ou menacés ? Je ne l'ai jamais su.

« Comme nous pénétrions dans la cour, un enfant surgit d'un hangar. C'était une petite fille loqueteuse, hagarde. Elle se glissa vers nous, avec des gestes d'épouvante. Puis elle balbutia :

— « Oh !... le Prussien... Il l'a tuée.

— « Qui ?

— « La dame. Elle a crié. Je me suis cachée. »

« Et comme nous nous élancions...

— « N'entrez pas ! Il est encore là. »

« Comment sommes-nous parvenus jusqu'à la chambre ? Quelles portes avons-nous ouvertes ou enfoncées ? Je n'en sais rien. Aucune serrure n'était fermée, je crois. Ce que je vois bien, ce que je verrai toujours aussi nettement qu'à cette horrible minute, c'est la chambre, la pièce d'apparat de la ferme, avec son lit en nacelle sous les doubles rideaux de mousseline blanche et de damas rouge pendant d'un ciel doré, les deux fenêtres, la commode avec ses bouquets de fleurs sous des globes. C'est curieux cette intensité persistante de l'image matérielle, du décor banal.

« J'aperçus Charlotte sur le lit... Je compris immédiatement qu'elle était sans connaissance.

« Devant le miroir rond d'une table de toilette, un homme assis, en pantalon et en bottes militaires, mais sans tunique, lissait ses grosses moustaches rousses. Je vois sa figure, dans le miroir, je vois le geste de sa main sur les moustaches... Et, ce que je vois encore, c'est son sabre, appuyé

sur une chaise, et, par hasard, à portée de sa main. Son casque pointu était aussi sur cette chaise.

« Il nous entendit, se retourna, se leva, — plutôt ricanant et gouailleur que contrarié ou inquiet. C'est cette expression, si distincte, qui me fait reconstituer une complicité de la part des gens de la ferme. En voyant nos blouses, il crut que c'étaient eux, qui rentraient trop tôt, voilà tout.

« Mais l'aspect de mon visage, ce qu'il y découvrit de terrifiant, le détrompa. Il fronça les sourcils, saisit son sabre. J'avais au poing mon revolver. Je levai le bras et tirai. L'homme s'abattit en renversant la chaise, d'où ses armes tombèrent avec bruit. Je vis par terre sa face ensanglantée. Je me contins pour ne pas le frapper du talon.

« Je dis à Cadier :

— « J'ai aperçu un cheval dans l'écurie, en bas, et une carriole dans le hangar. Va, attelle, au plus vite. »

« D'un geste machinal, il fit le salut militaire, comme au quartier, sur l'ordre d'une corvée quelconque. Je me rappelle ce mouvement — extraordinaire à un instant pareil, dans notre tenue de paysans, et grotesque s'il n'eût été si tragique. Cadier sortit. Depuis notre entrée dans la ferme, il n'avait pas prononcé un mot.

« J'enveloppai — comme je pus et à la hâte — Charlotte de ses vêtements. Je la soulevai, toujours évanouie, dans mes bras, et je la descendis. Je ne sentais pas son poids, — sans doute à cause de l'exaltation physique de ces moments terribles.

« Cadier achevait d'atteler la carriole. J'étendis Charlotte sur de la paille, au fond.

— « Emmène-la chez nous, » lui dis-je. (« Chez nous », c'était la ferme où l'on nous donnait asile). « Là, les gens sont sûrs ; ils t'aideront à la faire partir, à la mettre en sécurité. Tu prendras tout mon argent, tu sais où il est. Et tu te sauveras avec cette femme. Je n'ai pas besoin de t'indiquer un rendez-vous. Si nous échappons l'un et l'autre, nous nous retrouverons à l'armée, sous les murs de Paris. »

« Un désespoir se peignit dans ses yeux.

— « Et vous, mon lieutenant ? Vous ne me permettez pas de rester avec vous ? »

« Je répondis :

— « Ne crains rien pour moi. Obéis seulement. Cette femme avant tout, n'est-ce pas ? Tu n'as pas une seconde à perdre. »

« Il hésita. Mais, devant mon regard, il baissa la tête et se détourna pour partir.

— « Ah ! attends. Va me chercher mon revolver, que j'ai laissé dans la chambre. »

« Je ne voulais pas y rentrer. J'avais plus peur de revoir le lit que l'homme.

« Cadier ne redescendait plus. J'entendais positivement mon cœur battre. Oh ! cette cour lugubre où la nuit tombait, avec cette femme évanouie dans cette misérable charrette !...

« Quand Cadier reparut, il tenait à la main quelques objets, un porte-cartes, un médaillon avec sa chaîne.

— « Mon lieutenant, je me suis dit que plus tard vous voudriez peut-être savoir... »

« Il avait pensé à établir l'identité du mort. Il avait recueilli, dans les poches de l'uniforme, des lettres peut-être, un portrait, — ces reliques, ces souvenirs, ces vivantes choses sacrées, que nous avons toujours contre le cœur, tous, du troupier au général, pendant les heures sombres de la guerre.

« Je repoussai sa main qui me les tendait. Je n'ai jamais vu, jamais voulu voir. Ces objets, il les possède sans doute encore. »

M. de Ribeyran se tut. La marquise Pauline, haletant d'une curiosité poignante, balbutia :

— « Mais ensuite, que faites-vous ?

— « Moi ?... » dit-il comme s'éveillant. « Ah ! oui. Eh bien, je demeurai là, effondré sur un banc, anéanti. L'effort accompli pour sauver Charlotte et Cadier avait épuisé ma provision d'énergie. Songez que je n'avais guère plus de vingt ans et que je relevais d'une grave blessure. Et j'étais comme

assommé de chagrin. Je souhaitai un instant que les soldats de cet homme arrivassent. Ah ! la vie n'aurait plus pesé sur moi longtemps. Mais une révolte me prit. Je ne voulais pas mourir de leurs mains ! Et ils ne me laisseraient pas le temps de me faire sauter la cervelle. Je bondis sur mes pieds. Puis j'eus un éclair de saisissement, car, dans l'obscurité déjà épaisse, je distinguai deux vagues formes humaines qui pénétraient dans la cour.

« Trois pas au-devant d'eux et je reconnus des paysans : l'un vieux, robuste encore, l'air sournois ; l'autre tout jeune, avec un masque d'ahurissement et de brutalité.

« Je me plantai devant eux, mon revolver braqué.

— « N'avancez pas, » leur criai-je. « Écoutez-moi. »

« Ils avaient aperçu l'arme. Le jeune voulut s'élancer. Mais le vieux, par un instinct de prudence, le retint.

— « Voyons, » dit-il, « tu vois bien que monsieur veut nous parler. »

« Monsieur ! » ce gars en blouse que j'étais. Il faut croire que ma voix et mon regard ne lui semblaient pas très fraternels.

— « Écoutez, » prononçai-je avec toute la force et la sincérité d'intonation que je pus, « ma vie est trop en danger pour que j'épargne les vôtres. Je suis un officier français. J'ai tué le Prussien à qui, misérables que vous êtes ! vous avez livré votre maison et la femme qui l'habitait. D'un instant à l'autre, les siens peuvent venir, et, s'ils trouvent le cadavre, ils vous brûleront dans votre baraque. Arrangez-vous donc pour le faire disparaître. Vous avez le temps. On ne sait sans doute pas cet homme ici, et la rivière est voisine. Votre cheval est parti avec votre carriole. Que vous les retrouviez ou non, vous recevrez, si vous n'essayez pas de me trahir, bien au delà de leur valeur. Mais maintenant rentrez sans m'approcher... ou je tire.

— « Ah ! bon Dieu, de bon Dieu, de bon Dieu ! » gémissait le vieux paysan.

« Le jeune ne disait rien. Il roulait des yeux pleins d'un effarement stupide, comme un bœuf sous le marteau qui va l'assommer.

« Tous deux se dirigèrent vers la maison, se retournant à chaque pas, avec crainte, vers le petit canon d'acier qui suivait leurs mouvements et brillait dans la nuit.

« Quand ils eurent refermé la porte sur eux, je me lançai dans la campagne. »

Il y eut un silence. M^{me} de Ribeyran frissonnait. À la fin elle murmura :

— « Et *elle* ?... la malheureuse... quand elle se réveilla ?...

— Je ne sais... Quand je revis Cadier, je ne lui demandai aucun récit, et il ne tenta pas de m'en faire. Il me révéla seulement que l'officier prussien avait épouvanté Charlotte en lui démontrant qu'il connaissait notre identité, notre retraite ; elle crut qu'il pouvait nous faire immédiatement passer par les armes si elle refusait de lui céder. La pauvre femme avait représenté à Cadier cette atroce alternative. »

Les yeux de Pauline ruisselèrent.

— « Ah ! l'infortunée !... » dit-elle, « je ne lui en veux plus d'avoir été aimée par vous.

— Je l'aimais encore, » reprit M. de Ribeyran, « mais de quel amour empoisonné, de quelle passion tortionnaire, qui nous martyrisait l'un et l'autre ! Je restai plusieurs mois sans la revoir, non pour la punir de son malheur, mais parce qu'étant parvenu à rejoindre l'armée de la Loire, je ne pouvais songer qu'à mon devoir de soldat. Pourtant elle ne fut jamais loin de moi. Elle me suivait encore. Elle courait encore les routes sanglantes, — n'ayant plus à risquer que sa vie et souhaitant ardemment de la perdre ! Ainsi nous échangeions des nouvelles, que souvent Cadier transmettait en une étape de galop.

« La dernière fois qu'il joua son rôle de messenger, il revint très sombre. Je crus Charlotte malade. Mon fidèle soldat ne voulut rien me dire. Peu après, je la revis enfin, et je compris... Le crime ne subsistait pas seulement dans un affreux souvenir. Elle le portait vivant dans son sein !...

.....

« Tristes semaines, celles qui précédèrent la naissance de Jean. Blessé pour la seconde fois, d'une blessure moins grave mais plus longue à guérir,

je m'enfermai dans la solitude avec cette pauvre femme. Qui s'inquiétait de nous ? Mon père, dont le château était occupé par l'ennemi, trop âgé pour combattre, s'était retiré dans une propriété que nous possédions en Suisse. Charlotte se trouvait rejetée par sa famille. Le drame de nos âmes se déroulait donc entre nous seuls. Pourtant comme ma triste compagne se sentait mourir, comme elle pensait ne pas survivre à la naissance de son enfant, elle m'avait fait promettre d'appeler son frère pour qu'elle se réconciliât avec lui et lui dît adieu.

« Elle mit au monde un fils. Je vois encore ses yeux s'illuminer lorsqu'on le lui apprit. « Un fils ! » répétait-elle avec une sombre joie. Elle fit sortir le médecin et la garde, « Tu ne l'abandonneras pas ? » me demanda-t-elle. « Son père est mort de ta main et sa mère meurt par amour pour toi. » Je m'engageai à l'élever. « Jure-moi, » supplia-t-elle avec exaltation, « que tu en feras un soldat français ! » Je dus le lui jurer sur la mémoire de ma mère. Elle ajouta : « Et tu lui cacheras à lui-même, tu cacheras à tous l'horreur de sa naissance ! »

Ce dernier vœu, je n'eus pas le temps d'y répondre, car elle perdit connaissance et mourut presque aussitôt. Son frère, qui arriva trop tard, et que je ne vis pas, eut la persuasion que j'étais le père de l'enfant. Toutes les preuves morales la confirmaient pour lui, puisque moi, l'amant, je m'étais tenu au chevet de sa sœur jusqu'à la dernière minute et que je me chargeais du petit être. J'appris la mort de cet homme quelques années plus tard. J'ignorais qu'il eût une fille. C'est elle qui a fait des démarches auprès de Jean, qui lui a révélé ce qu'elle croit elle-même, ce qui est si vraisemblable que, sans le témoignage de Cadier, il me serait absolument impossible d'établir le contraire.

— Quelle situation !... » murmura Pauline.

— « Oui, quelle situation ! Elle n'a qu'une issue, permettant d'assurer notre repos à tous, et même — si les morts nous voient — le repos de la pauvre morte. »

Cette issue, M^{me} de Ribeyran l'entrevit tout à coup, car elle eut un sursaut de saisissement.

— « Puis-je, » reprit le marquis, « dire à ce garçon d'honneur, à ce loyal officier, qu'il a dans ses veines le sang de nos pires ennemis, que l'insulte qu'on lui a lancée frappait juste ? Puis-je payer le dévouement de la mère en livrant au fils le secret de son horrible affront ? C'est tellement impossible que savez-vous ce que j'ai fait déjà ? J'ai — en jouant sur les mots, c'est vrai, et avec une espèce de restriction mentale — affirmé devant mes officiers qu'il est aussi bon Français qu'eux-mêmes. J'entendais : par le cœur et la large part des aïeux maternels, qui semblent dominer dans son hérédité. Mais irai-je le désillusionner si cruellement ? Et Odette !... songez-vous à Odette ? Comprenez-vous pourquoi je préférerais la voir morte ou ensevelie dans un couvent que de la donner au fils de... Ah !... Le comprenez-vous maintenant ? Vous représentez-vous ce que vos instances et les siennes m'ont fait souffrir ? Et j'ai le pouvoir de placer entre eux une barrière que leurs plus folles audaces n'oseront pas franchir !... »

Pauline se taisait. Quelle alternative ! Quelle responsabilité ! Elle devinait ce que son mari allait lui proposer, et elle se sentait incapable de rien résoudre. Elle pensait à Jean. Elle le voyait tout autre. Ce malheureux garçon, l'aimerait-elle moins désormais ?

M^{me} de Ribeyran ne pouvait répondre à aucune des questions qu'elle se posait. Des détails, tout à coup, fixaient sa pensée éperdue. Elle songeait à cette ressemblance jadis vainement cherchée entre Jean et le marquis. Ah ! bien entendu, ils ne pouvaient pas se ressembler. Un Allemand, le fils d'un Allemand !... Pourtant, Jean n'avait rien de la lourdeur germanique. Un peu de robuste ampleur dans les lignes, peut-être, mais un visage si français ! Elle se figura la grosse moustache rousse du père étranger, la molle face teutonne ; et, chose curieuse, elle la vit dans le cadre rond d'un miroir ; la chaise était là, à côté, avec le sabre et le casque. L'homme se levait, tombait. L'imagination représentative, si forte chez les femmes, lui faisait tout passer au fond des yeux ; et ces images se mêlaient, se brouillaient, revenaient pour s'effacer. Le raisonnement incertain de Pauline ne se dégagait pas de la sensation, fuyait et sombrait sans réussir à se reprendre dans ce tourbillonnant chaos.

— « Si je disais à Jean qu'il est, en effet, mon fils... » prononçait le marquis.

Il ajouta vite :

— « C'est une chose, ma chère Pauline, que je ne ferai jamais sans votre consentement. »

Elle dit, tout étonnée de l'argument qui lui montait du cœur comme si quelqu'un le lui soufflait :

— « Après tout, pourquoi ces arrêts éternels, ces malédictions irrévocables ? Avoir du sang allemand dans les veines, cela n'a rien de honteux en soi. Le père était un officier, dites-vous ? C'était un brutal, soit... Cependant...

— Où voulez-vous en venir ? » demanda nerveusement le marquis.

Sans répondre directement, elle reprit, s'animant à cette thèse :

— « D'ailleurs, quel que soit ce sang, il était violent peut-être, mais net et pur, puisque maintenant il fait battre un cœur si haut, si loyal. »

Elle se lança dans l'éloge de Jean. À mesure qu'elle parlait, Pauline commençait à mieux discerner sa pensée ; elle s'expliquait devant elle-même. Tout à coup le but se dessina.

— « Où voulez-vous en venir ? » répéta le marquis.

Elle ne le savait pas tout à l'heure. Soudain elle le distingua nettement. Elle tremblait un peu lorsqu'elle osa dire :

— « Oubliez le passé... Pardonnez aux morts. Vous n'arrangerez rien par un subterfuge... »

Elle hésitait, cherchait une phrase. Il la pressa :

— « Parlez donc, Pauline !...

— En mariant Odette avec Jean, vous feriez de lui mieux encore votre fils. »

M. de Ribeyran demeura stupéfait. Il crut d'abord que l'émoi de ses confidences troublait l'esprit de sa femme. C'était elle, la jalouse Pauline, qui demandait pour gendre le fils d'une femme jadis aimée par lui, Robert ! Il avait si peu prévu cela, tellement, au contraire, attendu quelque décision impitoyable, qu'il ne songea pas à se révolter pour son propre compte.

— « Comment ! C'est vous, Pauline ? Moi qui craignais qu'une reconnaissance, même secrète, ne vous semblât !... »

Elle l'interrompit :

— « Qu'entendez-vous par une reconnaissance secrète ?

— Je n'avouerai Jean pour mon fils qu'à lui seul, à vous, et à notre fille, qui devra se contenter d'une explication sommaire. Peu importe que cette explication soit vraisemblable. Odette sentira que de moi à elle certaines confidences ne peuvent être complètes. Quant à une reconnaissance officielle, je n'y consentirai jamais ; pas plus, ma chère amie, qu'au mariage avec Odette. Non, non !... je n'introduirai, ni par des actes civils, ni par une alliance, du sang prussien dans notre race.

— Mais alors, » dit la marquise, « en imposant votre paternité à Jean, vous dénaturez le secret à votre seul profit. »

Elle vit son mari tressaillir ; elle ajouta vivement :

— « Pardonnez-moi de vous parler ainsi, Robert. La générosité de votre intention est hors de doute. Mais avez-vous tout pesé ? Vous êtes-vous rendu compte de ce qui vous guidait ? Vous appellerez Jean votre fils pour qu'il n'épouse pas Odette. Vous le sauverez ainsi d'une révélation cruelle, celle de sa véritable origine. Mais oseriez-vous présumer ce qu'il choisirait ? Avez-vous le droit de façonner sa destinée suivant votre propre désir ? »

C'était avec simplicité, d'un ton anxieux, nullement péremptoire, que M^{me} de Ribeyran s'exprimait. Elle, donner une leçon à l'homme dont la raison et le vouloir la surpassaient de si haut !... elle n'y songeait pas. Sa conscience troublée gémissait, voilà tout. Même elle se reprochait l'audace de croire que des points de vue pussent par hasard lui apparaître qui eussent échappé à son mari. Et, se taisant, elle posait sur lui ses yeux timides, brillants des larmes récentes.

Il baissait la tête. Elle frissonna devant son silence. Mais, tout coup, il la regarda. C'était le regard fondu, adouci, des minutes heureuses, sans la pointe souriante de raillerie qui, d'habitude, en corrigeait l'attendrissement ; un long regard plein, profond, sous lequel, dans un ravissement, le cœur de

Pauline se mit à battre. Et elle crut rêver quand elle entendit M. de Ribeyran lui dire :

— « Vous avez l'âme la plus lumineusement droite que je connaisse. J'ai bien fait de vous consulter. »

Elle rougit comme une petite fille.

— « Mais je ne sais pas... je ne puis pas juger... » balbutia-t-elle. « Seulement je me disais encore : il y a Cadier. Cadier obéira à votre mot d'ordre en vrai chien fidèle. Pourtant, songez-y : vous demanderiez une complicité à ce brave, qui ne vous a jamais entendu altérer la vérité. »

Le marquis sourit, haussa légèrement les épaules.

— « Oh ! » fit-il, « pour des hommes de sa trempe, il y a mieux que la vérité : il y a la raison d'État, la volonté du chef. Le païen ne discute pas les oracles. »

Cette boutade d'ironique philosophie dépassa l'honnête conscience de Pauline. D'ailleurs, elle fut immédiatement rejetée dans l'angoisse des incertitudes par le changement de ton de son mari. Ce fut d'une façon dure et cassante qu'il reprit :

— « Résumons-nous. Vous n'êtes pas d'avis que je fasse de Jean mon fils. Je réfléchirai. J'examinerai les objections très justes que vous m'avez présentées. Mais vous avez, sans vous en rendre compte, nuit à la cause que vous plaidez. Vous m'avez montré comme toujours possible le mariage de Jean avec Odette. Vous avez trahi votre obstinée inclination pour ce projet. Vous m'avez fait prévoir la lutte que j'aurai à soutenir quand, tout soupçon de ma paternité étant écarté, je vous aurai tous les trois contre moi. Je ne suis donc plus un arbitre qui plane. Je suis un homme attaqué qui se défend, qui défend son nom, son repos, son honneur, sa race. Dans ce cas on ne prend pas des balances de juge, on saisit des armes, et les plus invincibles. Donc, je vous en préviens, je ne renonce pas à suivre l'intention que je vous ai communiquée. Cependant, Pauline, vous êtes aussi forte que moi. Car je n'oublie pas que vous êtes ma femme, et marquise de Ribeyran. Je ne nommerai pas cet enfant le mien si vous ne m'y autorisez. Remarquez que je ne parle pas ici de vos droits légaux, car, encore un coup, il ne s'agit pas

d'une reconnaissance officielle. Me donnerez-vous cette autorisation si je vous la demande ?

— Vous savez que je ne vous refuserai rien, Robert... quand vous exigeriez de marcher sur mon corps et sur les cendres de mes parents. »

Elle cacha son visage dans ses mains. Et lui, resta plus troublé, plus ébranlé par cette soumission qu'il ne l'eût été par de la résistance.

Au dehors, sur le gravier du jardin, des pas de chevaux sonnèrent. M. de Ribeyran s'approcha d'une croisée. Odette rentrait. Elle dégagea ses pieds des élastiques de sa jupe, mit la main droite à la fourche et sauta légèrement. Elle leva la tête. Ses joues étaient roses, ses yeux brillaient. D'un signe et d'un sourire elle demanda la permission de monter. Son père, avec un geste, l'y invita. Puis il revint vers sa femme, lui toucha l'épaule.

— « Ma chère amie, contenez-vous. Voici notre fille. Ne démentez rien de ce que je dirai, n'ayez aucun mouvement de surprise. C'est une expérience que je veux tenter, un éclaircissement suprême que je cherche... »

Il n'acheva pas. La porte s'ouvrit.

Devant les physionomies graves de ses parents, Odette sentit sa joie défaillir. Son beau visage pâlit. L'azur de ses yeux s'assombrit de résolution.

— « Mon enfant, » dit son père, « assieds-toi, écoute. Nous ne t'avons jamais dit, ta mère et moi, que tu as peut-être un frère. »

Elle le regarda, sans un mouvement étonné, défiante. Et elle plissait, comme des voiles de soie fine, ses longues paupières, ainsi qu'elle faisait, toute fillette, quand on voulait la détourner d'un projet par quelque histoire de loup-garou.

— « Oui, » reprit M. de Ribeyran, plus déconcerté devant cette enfantine pénétration qu'il ne se souciait de le laisser voir, « ce frère, nous ne t'en parlions pas, parce qu'un mystère que nous-mêmes n'avions pu éclaircir entourait sa naissance. D'ailleurs, c'était un fils à moi seulement, un fils que j'avais eu avant mon mariage avec ta mère. »

Une rapide rougeur s'alluma et s'éteignit sur les joues de la jeune fille. Elle se taisait toujours.

M. de Ribeyran ajouta :

— « Nous avons retrouvé des pièces, presque des preuves, qui changent en forte présomption une probabilité jusqu'à présent très vague... Enfin, rien n'est établi encore. Mais il importe que tu connaisses au plus tôt ces indices, car... il s'agit de Jean Valdret. »

Odette blêmit et porta les yeux vers sa mère, qui abaissa les siens, pour ne pas la voir souffrir.

— « Tu regardes ta mère, Odette. Mais rappelle-toi la lettre qu'elle a reçue de Jean, où il parle d'un obstacle insurmontable à l'accomplissement de votre rêve insensé. Les preuves auxquelles je faisais allusion, il les possède. Il nourrit même une conviction plus entière que la mienne, car j'hésite encore... Mais il me suffisait d'une seule apparence pour m'opposer, comme je l'ai fait, à toute idée de mariage entre vous. »

À la convulsion douloureuse qui défigura le charmant visage, M. de Ribeyran vit que sa fille le croyait. Cette mention qu'il avait faite de la lettre était accablante. Tout s'expliquait. Comment douter ? Elle se rappela l'angoisse de sa mère quand elle l'avait retrouvée assise sous les sapins, ce papier déplié sur les genoux. Et de quel accent la marquise la suppliait ce jour-là de renoncer à Jean ! Puis les mystérieuses phrases qu'Odette savait par cœur, la fatalité dont parlait le malheureux garçon !

M^{lle} de Ribeyran se dressa. Elle parla d'une voix très calme. Mais pâle comme si elle allait mourir, elle prononça :

— « Mon père, puisque vous avez un fils, il remplacera votre fille.

— Que veux-tu dire ?

— Que vous avez pour héritier de votre nom et de vos biens le comte Jean de Ribeyran, mais que moi, sa sœur, qui l'aime... qui l'aime d'amour... je n'ai plus qu'à disparaître. Je veux me faire religieuse.

— Il n'y a pas, il n'y aura jamais de Jean, comte de Ribeyran ! » s'écria le marquis. « Tu es ma fille... tu resteras ma seule enfant bien-aimée. Puisque tu ne peux le considérer comme un frère, nous l'éloignerons, lui.

— Il n'est donc pas votre fils ? » demanda-t-elle.

La marquise, haletante, écoutait. Pour ne pas crier d'angoisse, elle déchiquetait son mouchoir entre ses dents. Par instants elle reprenait courage : son mari avait parlé d'une épreuve. Peut-être n'irait-il pas jusqu'au bout de sa terrible volonté.

Robert et Odette de Ribeyran se dressaient de nouveau face à face. Mais aujourd'hui la jeune fille était résolue à ne pas s'évanouir. Elle saurait la vérité. Elle sonderait le fond de son destin. Et l'indignation qu'elle éprouvait contre les choses obscures qu'on ne lui disait pas la soulevait comme une force.

Elle répéta :

— « Il n'est donc pas votre fils, puisque vous ne lui donnez pas votre nom ? »

L'homme de puissance et de prestige qu'était M. de Ribeyran hésitait, désarmé. Cette enfant lui était trop chère ! Il tremblait à la fois de froisser son innocence et de lui meurtrir le cœur.

— « Je puis l'avouer comme mon fils, mais je ne lui donnerai pas mon nom.

— Pourquoi s'appelle-t-il Valdret ?

— C'est le nom de sa mère.

— Sa mère est morte ?

— Oui, avant que j'aie connu la tienne. »

Odette eut encore une de ses vives et fugaces rougeurs. Puis elle demanda, par un lien naïf avec sa précédente question :

— « Cette M^{me} Valdret qui se trouve à Hyères, qui est-ce ?

— C'est une cousine germaine de Jean, celle qui lui a fourni les documents sur sa naissance. Nous avons été induits en erreur. Jamais il ne l'a fait passer pour sa femme. Elle séjourne ici pour sa santé. Elle est très malade. »

Odette réfléchit un instant, puis reprit :

— « Ainsi, mon père, Jean n'est pas coupable de la faute donc on l'accusait. Il est irréprochable, digne de vous. Vous le croyez votre fils... Et vous refusez de lui donner votre nom ?

— Oui, et c'est inutile d'insister : tu ne peux pas comprendre.

— Je comprends ceci, mon père : c'est que vous n'êtes pas sûr que Jean soit votre fils. Autrement l'homme de justice et d'honneur que vous êtes ne reconnaîtrait pas son enfant en secret pour le renier ouvertement. Non, mon père, vous ne feriez pas une chose pareille. Eh bien, ce dont vous n'êtes pas sûr, moi, je ne puis pas le croire... Je ne puis regarder Jean comme un frère, puisque vous ne le faites pas l'héritier de votre nom, de votre rang, de vos biens.

— Comment le regarderas-tu donc ? Oseras-tu songer encore à lui comme à un fiancé, quand lui-même recule devant l'hypothèse ?...

— Je vous l'ai dit : j'entrerai au couvent.

— Mais c'était ton premier mot, quand tu gratifiais Jean du titre de comte ! Voyons, mon enfant, mets un peu de clarté dans ta tête. D'ailleurs, laissons cela pour aujourd'hui. Tu causeras avec ta mère, tu réfléchiras... »

Au fond c'était lui, le marquis de Ribeyran, qui reculait. Odette le comprit.

— « Pardon, mon père. J'ai eu tort de prononcer ce mot de couvent trop vite. J'étais si bouleversée, si saisie ! Non, je vous le jure, je n'y entrerai pas si vous faites de Jean mon frère aux yeux de tous, avec le même nom, les mêmes droits. Pourquoi le couvent alors ? Je ne serai que trop séparée de lui. Aucune loi divine ou humaine ne consacrerait notre mariage. Mais, tant qu'il restera Jean Valdret, je serai partagée entre deux alternatives : douter de votre parole ou de votre équité paternelle. J'aurai peur de moi, défiance de vous... Je garderai un espoir absurde, criminel peut-être... Ah ! vous ne sauriez m'imposer une telle vie ! Mille fois plutôt les murs d'un cloître ! »

M. de Ribeyran la sentit sincère. Il connaissait maintenant cette volonté, issue de la sienne. Depuis des mois il se heurtait, impuissant, à la tranquille résistance de cette petite fille. Sur le terrain particulier de leur lutte actuelle, il céda donc. Mais il céda comme il pouvait seulement le faire, avec plus de dureté, de rigueur que s'il eût triomphé. Son attitude, jusque-là un peu plus

amollie, plus hésitante que de coutume, se raidit comme par une armature de fer ; son ton, presque conciliant, devint sec ; son visage se glaça. Et, avec une hauteur si souveraine il convint de son subterfuge, que nulle diminution de son autorité, nulle défaillance de son caractère ne s'en pouvait déduire. Au contraire, il apparut comme le maître des contingences, comme l'intelligence supérieure à l'enchaînement aveugle des effets et des causes et ayant le droit de le modifier, lorsqu'il dit avec une force froide :

— « Eh bien, mon enfant, tu l'auras voulu. Les tristesses que j'ai tenté de nous épargner à tous seront ton œuvre. Quant à Jean, tu viens de prononcer sa condamnation. Non, il n'est pas ton frère. Mais il se croit tel. Et si je pensais lui laisser le bienfait de cette illusion, c'est que je ne la lui ôterai que par une révélation équivalente à un coup de mort. Il te fuira d'ailleurs plus résolument que jamais, parce qu'il mesurera l'abîme qui le sépare de toi. Tu as douté de ton père... N'en doute plus à cette minute : car je te dis la vérité, sur mon honneur de soldat. Tu m'as entendu. Va maintenant. »

Odette sortit, gagna sa chambre, s'assit. Elle tremblait comme sous une bise de glace ; ses dents se heurtaient entre ses lèvres blanches qu'agitait un frémissement. Pourtant elle se disait : « Il n'est pas mon frère ! » et cette phrase la délivrait d'un cauchemar pire que sa terreur présente.

Une femme de chambre parut sur le seuil du cabinet de toilette. À voir Mademoiselle si pâle, les yeux fixes, les doigts enfoncés dans ses cheveux qu'elle tordait et arrachait sans le savoir, cette fille s'exclama, s'empressa. Avec un prompt empire sur elle-même, Odette se mit debout. Les beaux traits reprirent l'harmonie de leurs lignes ; les paupières battirent pour corriger l'égarement du regard, et, d'une voix qui chevrotait à peine, M^{lle} de Ribeyran prononça :

— « Ce n'est rien. Allez. Je vous sonnerai si j'ai besoin de vous. »

La femme de chambre se retira. Alors Odette secoua ses cheveux trop lourds, dont ses mains crispées avaient tout à l'heure fait sauter les épingles d'écaïlle. La torsade entière se déroula jusqu'à sa taille comme un gros serpent sombre aux reflets de cuivre. Et la jeune fille, ainsi qu'un poulain trop nerveux, continuait à agiter la tête, ce qui fit voltiger les longues mèches. Ce mouvement la soulageait. Un paravent de glace, déplié dans un

angle, lui montrait sa silhouette svelte et sauvage dans la grande chevelure éparpillée.

Elle adressa la parole à cette image :

— « Ah ! si tu avais su, mieux eût valu te taire. Mais tu aurais trop souffert de le voir traiter en enfant paria, qu'on n'avoue pas. Maintenant, qu'est-ce qu'on va lui dire ?... Oh ! le rencontrer, le prévenir... le supplier de vivre et d'espérer, quoi qu'on lui apprenne !... »

Elle répéta le mot de son père : « Un abîme... »

Elle frappa dans ses mains : « Un abîme entre nous... ah ! cela fait rire... » Elle rit en effet ; puis, tout à coup, elle sanglota.

Et elle continuait à se regarder dans la glace, avec une pitié mêlée d'épouvante en voyant des larmes sur sa figure, et sa figure si blanche entre l'obscur effarement de ses cheveux.

XI

— Madame Valdret, s'il vous plaît ?

— Madame est souffrante ; je ne sais pas si elle reçoit.

— Voulez-vous lui dire que c'est M^{lle} de Ribeyran qui désire lui parler.

— Si Mademoiselle veut bien s'asseoir. »

Tandis que la petite bonne naïve — qui d'ailleurs commençait à se dégourdir dans le Midi — s'éclipsait derrière une portière, Odette regarda autour d'elle. Mais son examen ne s'arrêta pas à la pièce où elle se trouvait, une pièce d'entrée, tenant de la salle à manger et du vestibule, et sauvée de la banalité de son ameublement d'acajou par la profusion d'éventails, de parasols et de masques japonais, que Marguerite y avait disposés en des groupements bizarres. Ce qui attira la visiteuse, ce fut un mimosa gigantesque, dont les branches fleuries d'or et baignées de parfum pénétraient par la fenêtre ouverte. Odette, charmée, s'en approcha, et ses yeux plongèrent dans un jardin mal cultivé, mais ravissant dans son désordre. Des orangers laissaient tomber leurs fruits parmi l'herbe qui couvrait les allées ; des camélias en fleur cachaient le mur ; des faux-poivriers s'échevelaient comme des saules ; et, tout au milieu de la pelouse, envahie d'iris mauves, de gueules-de-loup et de lavande, un énorme camœrops étalait magnifiquement des palmes larges et frangées comme des ombrelles de soie verte.

Odette sourit à ce tableau de grâce et de silence. Elle tâcha de se représenter la jeune femme qui choisissait un logis modeste, mais où les caresses des fleurs entraient à pleine croisée, et elle augura bien de sa visite.

Depuis son unique lettre à Jean, c'était la première fois que la jeune fille risquait en secret une démarche hasardeuse. Mais puisque à présent elle savait que cette personne était une cousine de son fiancé, et, de plus, une malade, une mourante, pourquoi n'irait-elle pas la voir ? Cette inconnue avait des obligations à Jean. Refuserait-elle de s'employer pour lui, de lui

transmettre un message, de le protéger contre le coup mystérieux qui le menaçait, de l'encourager à espérer, surtout à vivre ?

M^{lle} de Ribeyran, un après-midi où sa mère ne sortait pas, était donc montée dans le panier attelé d'un poney qu'elle conduisait elle-même, et était partie pour Hyères. Elle n'avait pas eu à invoquer quelque prétexte d'empêchement. Car on lui laissait la direction et la responsabilité de ses actes. Une largeur presque anglo-saxonne avait inspiré son éducation. La liberté que la marquise Pauline lui eût accordée par faiblesse, M. de Ribeyran la lui accordait par système. Cet autoritaire — chose rare — aimait à développer la personnalité chez les autres. Et maintenant même que des circonstances particulières auraient pu le lui faire regretter, il continuait à s'en applaudir. M. de Ribeyran croyait, avec raison, sa fille incapable de certaines fautes ; l'eût-il soupçonnée d'y pouvoir tomber, il n'aurait pas pensé qu'aucune discipline eût assez d'efficacité pour relever une nature basse ou l'empêcher de faillir. En repartant pour Paris, il n'avait recommandé à la marquise nul redoublement de surveillance.

Odette n'éprouvait donc pas, et n'avait jamais éprouvé, cette couardise spéciale et tant soit peu avilissante des enfants qui, ne sachant pas employer leur conscience à distinguer la valeur de leurs actes, l'utilisent à supputer la rigueur du châtiment qu'ils pourraient bien subir s'ils étaient découverts. Le léger trouble qui l'agitait, naissait de son incertitude sur sa démarche, de la prudence qu'elle devrait mettre à la conduire jusqu'au bout, et de ce que le résultat en pouvait offrir d'aléatoire. Elle ne se cachait pas en gardant pour elle seule les émotions et les responsabilités de cette visite ; elle n'avait même pas pris l'humiliante précaution d'arrêter sa voiture au tournant de la prochaine rue pour empêcher le groom de voir où elle allait. Le petit équipage, avec son petit cheval et son petit domestique, attendait devant la porte.

— « Si Mademoiselle veut entrer, » dit tout à coup derrière elle la voix de la servante.

Odette pénétra dans un étroit boudoir, arrangé d'une façon simple et délicieuse, avec des nattes claires et des étoffes Liberty. Ce boudoir semblait suspendu dans le jardin sauvage et embaumé, car une de ses parois s'ouvrait en large baie sur un balcon, et les balustrades de ce balcon

disparaissaient sous le prolongement des tentures souples et l'envahissement des plantes grimpantes. Un grand voile de verdure sombre, étoilé par les délicates corolles pâles des anémones de Jérusalem, s'étirait, les rameaux retenus par un ruban, jusque dans l'angle intérieur du bow-window, au-dessus de la chaise longue. Sur l'osier de cette chaise se creusait un nid de coussins à volants légers, faits de mousselines claires ramagées de fantastiques floraisons.

Marguerite le quitta pour accueillir la visiteuse.

Quel contraste que celui de ces deux créatures, jeunes, charmantes et amoureuses du même homme, qui se trouvaient en présence ! La débilité morale et physique de l'une, son mol abandon aux circonstances, se devinaient à sa taille pliante, à l'excessive délicatesse de son teint, à la langueur de ses prunelles ; des deux côtés de son mince visage descendaient ses bandeaux soyeux et fins, d'un or lavé ; et ses mains fluettes, où couraient des veines à peine bleues, ramenaient autour de ses épaules un châle des Pyrénées aux longs poils blancs : car elle avait froid sous ce climat de soleil. La maladie avait fait des progrès dans cet organisme sans résistance. Odette sentit une pitié dans son propre regard ; et, tout de suite, elle sourit pour en dissimuler l'expression.

Elle, chez qui le sang et les nerfs, l'imagination et la volonté s'équilibraient si admirablement, eut vaguement conscience de sa force devant tant de fragilité. Et, bien que la plus jeune, la plus ignorante des tristes secrets de l'existence, elle prit involontairement dans leur causerie une autorité de sœur aînée.

— « Madame, » dit-elle avec sa brusque franchise, « vous me croyez la sœur de Jean Valdret. Lui aussi le croit, et il doit en souffrir infiniment, car, avant qu'il fut arrivé à cette persuasion, nous nous étions fiancés et il m'aimait autant que je l'aime encore. Mais j'ai, depuis quelques jours, la certitude, la certitude absolue qu'il y a dans sa naissance un autre mystère et qu'aucune parenté n'existe entre nous. En même temps j'ai appris que le danger peut-être mortel d'une cruelle révélation le menace. Et je suis venue à vous, madame, parce que je sais que vous lui êtes dévouée... Vous m'aidez, n'est-ce pas, à le préserver d'une catastrophe morale, à

l'empêcher d'accomplir quelque acte de désespoir, à lui rendre la confiance en l'avenir ?... »

Les yeux de Marguerite s'élargissaient, ses lèvres s'écartaient comme devant la soudaine apparition de quelque spectacle d'effroi. Odette ne s'étonna pas que cette jeune femme s'alarmât de la sorte pour son ami, son cousin, son bienfaiteur. D'ailleurs, c'était sans doute aussi la surprise de découvrir qu'il n'était pas, comme elle le supposait, le fils du marquis de Ribeyran.

Elle essaya de la rassurer, pour se rassurer elle-même. Que pouvait-il y avoir de si grave dans la naissance de Jean ? Fût-il le fils d'un criminel ou du pire ennemi de son père à elle-même, ce ne serait pas une raison pour prendre un parti désespéré. L'important était qu'au moment où il aurait la révélation de ce fatal secret, périlleux comme une blessure mortelle, il eût près de lui quelqu'un qui le consolât, qui l'encourageât, qui lui fît envisager les choses avec calme, et surtout qui lui parlât d'elle, Odette, qui pût témoigner qu'elle n'avait pas changé, qu'elle ne changerait jamais en dépit de toutes les combinaisons mauvaises et imprévues des circonstances.

— « Vous pourriez lui écrire tout cela, » termina M^{lle} de Ribeyran, « car j'ai peur... non... n'est-ce pas ? » ajouta-t-elle avec hésitation, « vous n'êtes pas assez bien en ce moment pour faire le voyage ? »

Voilà pourquoi elle était venue et ce qu'elle avait espéré. Mais, malgré la cruauté naturelle aux amoureux, elle se rendait compte que, de ce voyage de vingt heures dans le Nord glacial, la frileuse malade dont les mains se crispaient fiévreusement dans le châle, aurait des chances de ne jamais revenir.

— « Comment pouvez-vous être si sûre de n'être pas sa sœur ? » demanda Marguerite.

Sa voix passait comme un souffle entre ses lèvres à peine plus blanches que tout à l'heure. Elle n'avait pas pu pâlir, son visage était depuis quelque temps si décoloré ! C'était même pour cela qu'elle avait adopté la coiffure en bandeaux, parce qu'elle trouvait trop laides ses petites oreilles de cire.

— « J'en suis sûre, » déclara Odette avec l'accent et le regard du marquis de Ribeyran, « parce que mon père m'en a donné sa parole

d'honneur de soldat. »

Un imperceptible sourire accueillit cette réponse. Naturellement ce gentilhomme n'allait pas avouer à sa fille... Oh ! certes, ils étaient frère et sœur. Marguerite aurait souffert à mourir sur-le-champ si elle en avait douté. Elle souffrait assez comme cela, mon Dieu ! Car Jean l'aimait, cette belle créature si vivante, si ardente, si fière ! Elle comprenait maintenant pourquoi il avait défailli comme sous un coup de poignard en découvrant qu'il était le fils du marquis de Ribeyran. Et elle s'expliquait sa mélancolie, ses regards attendris ou absents, cette atmosphère de passion dans laquelle il vivait près d'elle, si loin d'elle !... atmosphère dont l'ardeur l'avait elle-même enveloppée, brûlée.

« Il pensait à elle quand je le croyais occupé de moi, » songea Marguerite, « Oh ! comme son aspect s'est glacé quand il a deviné mon amour ! »

Alors elle se dit qu'étant épris d'une jeune fille pure il avait dû la mépriser, elle, pour ses fautes ; peut-être aussi sa langueur malade lui répugnait secrètement. Elle se vit odieuse et se prit en dégoût. Les faibles espoirs, les furtives joies, les souvenirs indécis qu'elle gardait, l'abandonnèrent.

Une désolation sans bornes l'accabla. Elle dégagea ses mains de la neige soyeuse du châle, s'en cacha le visage et fondit en larmes.

M^{lle} de Ribeyran resta déconcertée. Un éclair d'intuition lui traversa l'esprit. Mais elle manquait de perspicacité, comme les natures extrêmement franches, qui, n'ayant guère de dessous, n'en conçoivent pas chez les autres. Elle pouvait contenir ses sentiments, non les dissimuler. À la place de Marguerite, elle n'eût pas eu la faiblesse des larmes, mais, s'étant par hasard trahie aussi ouvertement, elle n'aurait pas eu, non plus, la finesse de celle-ci, qui releva la tête pour dire avec l'intonation la plus naturelle :

— « Pardonnez-moi... J'ai tant de chagrin en pensant que Jean m'a tirée de peine et que je ne puis pas en faire autant pour lui ! Car je suis inutile en ce monde... Je suis une mourante... Je ne puis même pas entreprendre ce voyage, et courir à lui quand il souffre. Voilà l'idée qui me désole.

— Ah ! » s'écria Odette, « vous êtes bonne, madame. J'ai bien fait de m'adresser à vous. Mais ne vous affligez pas. Nous découvrirons un autre moyen. Si vous lui écriviez ?... Voulez-vous que nous convenions de ce que vous pourriez lui écrire ? »

Puis, s'apercevant de l'égoïsme de son amour, qui négligeait la mélancolie de cette pauvre malade, elle ajouta chaleureusement :

— « D'ailleurs, il ne faut pas vous dire mourante. Vous êtes si exquisément sympathique et jolie !... La vie doit vous être douce. Quand vous nous aurez aidés à organiser notre bonheur, il faudra vivre pour le partager. Jean et moi, nous vous guéirons. »

Marguerite Valdret eut un énigmatique sourire.

— « Que voulez-vous de moi, mademoiselle ? J'ai assez de reconnaissance et d'affection envers Jean pour travailler à son bonheur, même sans compter y avoir jamais une part. »

Odette la pria d'écrire au jeune homme le résumé de leur conversation. Évidemment le marquis n'avait pas encore détrompé Jean sur sa naissance, puisque, la veille, Marguerite avait reçu de lui une lettre qui ne trahissait aucun changement de projets ou d'idées. S'il était prévenu, à quelque moment que l'atteignît le choc d'une pénible révélation, il aurait pour le soutenir cette pensée qu'Odette lui demeurerait fidèle malgré tout. Au fond, ce dont la jeune fille souhaitait qu'il fût instruit le plus tôt possible, c'est qu'elle n'était pas sa sœur.

— « Mais pourquoi ne le lui écrivez-vous pas vous-même ? » interrogea subitement Marguerite après cette longue conversation.

— « Oh ! madame, » dit Odette, « auriez-vous écrit directement à un homme que vous aimiez contre le gré de vos parents ? Je l'ai fait une fois, ne me donnant pour excuse que ma ferme résolution de ne jamais renouveler une telle démarche. Songez que vous êtes sa seule parente, sa vraie sœur, vous. Il me semblait si simple et si bon d'aller à lui à travers votre cœur ! D'ailleurs, si mon imprudence lui en révélait trop ou trop peu, vous, vous seriez refusée à le transmettre. Ainsi j'avais vos scrupules pour appuyer la faiblesse des miens. »

Marguerite la regarda longtemps, avec une expression singulière et très douce. Puis elle demanda la permission de l'embrasser.

Quand M^{lle} de Ribeyran l'eut quittée, elle écrivit à Jean. Sa lettre rendait un compte exact et sans commentaires de tout ce qui avait été dit.

À la fin, elle ajoutait cette phrase :

« Que M^{lle} de Ribeyran reste votre sœur ou qu'elle devienne votre femme, je vous en supplie, mon cher Jean, ne lui apprenez jamais que je n'étais pas digne du baiser qu'elle m'a donné ce soir. »

Tandis que Marguerite traçait les pages de cette épître, la petite bonne mal dressée était venue s'informer à plusieurs reprises si « Madame ne voulait pas dîner ». Madame avait seulement réclamé une lampe. Il était huit heures quand la sonnette appela la domestique dans le boudoir.

— « Allez mettre cette lettre immédiatement à la poste.

— Quand Madame dînera-t-elle donc ? » dit la rustique personne avec humeur.

— « Je ne dînerai pas. En revenant vous pourrez manger et vous coucher. Vous ne rentrerez plus ici ni dans ma chambre. Je n'aurai plus besoin de vous. »

Cette perspective de liberté attendrit la petite servante. Elle daigna s'apercevoir que la baie qui tenait tout le côté de l'étroit boudoir était encore ouverte.

— « Mais, madame, vous devez être gelée ! vous attraperez du mal ! » s'exclama-t-elle, abandonnant l'usage laborieux de la troisième personne. « Et le médecin qui vous a tant défendu de respirer l'air une fois la nuit tombée !

— Oui, je vais fermer. Ne vous inquiétez pas. Partez, cette lettre est pressée, » dit Marguerite.

Quand la bonne eut disparu, la jeune femme éteignit sa lampe, mais elle ne ferma pas la fenêtre. Au contraire, elle avança la chaise longue sur le balcon.

La nuit, la splendide nuit sereine du Midi, ruisselait d'astres. Marguerite renversa la tête en arrière sur les coussins et regarda les étoiles. Elle ne les voyait pas toutes, parce que les branches du mimosa, maintenant noires comme de grandes plumes funèbres, lui cachaient tout un pan du ciel. Des profondeurs constellées tombait un écrasant silence. Marguerite, au-dessous d'elle, devinait la solitude muette et parfumée du jardin sauvage. Les arômes des plantes s'exaspéraient dans la fraîcheur du soir. Elle sentit son cœur s'amollir et comme se dissoudre parmi l'haleine trop suave des fleurs. Les effluves des orangers montaient avec tant de force qu'en les aspirant ses lèvres croyaient percevoir l'effleurement d'une caresse douce à défaillir. Les sauges, le romarin, la lavande, dévorant les pelouses, l'enveloppaient de leurs exhalaisons âcres comme le souffle des solitudes brûlées et désertes. Une odeur légère de térébenthine flottait autour des géraniums arborescents. Des roses invisibles s'effeuillaient, pétale à pétale, parmi l'obscurité des massifs. Et, tout près de la jeune femme, le mimosa touffu évaporait dans l'espace le miel et l'encens de ses grappes d'or.

Elle grisait son immense tristesse avec tous ces parfums, elle l'aggravait par toute la désolation de cet infini silence, elle l'enchantait d'une promesse d'éternité lue dans les étoiles amies. Un appel venait dans la nuit. Descendait-il de ces soleils lointains, en un rêve de renaissance, de splendeur, d'immortelle compensation ? Ou s'élevait-il de la terre odorante, des fleurs fragiles, en une tentation de sommeil et de néant ?...

Tout à coup, Marguerite fut ébranlée d'un frisson. Le froid de cette claire et glaciale soirée — presque encore une soirée d'hiver — la pénétra. Elle eut un mouvement instinctif pour serrer autour d'elle le châle qu'elle gardait encore sur les épaules. Mais elle se ravisa, sourit. D'un geste rapide, elle écarta ce châle ; puis elle ouvrit le jabot en dentelles de son peignoir.

Autour de son cou mince, sur sa frêle poitrine secouée par la toux, glissa l'air vif, embaumé, mortel.

Elle resta ainsi plus d'une heure.

Quand elle rentra et ferma enfin les larges battants vitrés, ses dents claquaient, ses membres tremblaient. Elle eut à peine la force de se traîner jusqu'à son lit.

XII

Mon colonel m'a fait demander ? » disait Cadier, debout sur le seuil du vaste et somptueux cabinet de travail, au château de Ribeyran.

— « Oui, mon ami, entre... Et ferme bien la porte, surtout ! »

Le premier piqueux s'assura par une poussée que le pêne était entré à fond dans la gâche. Puis il s'avança vers le bureau, un massif bureau ministre en ébène à incrustations d'étain. Et il s'étonna de rencontrer le regard de son maître chargé d'une gravité particulière. Ce n'était donc pas pour l'organisation d'une chasse, ou pour des achats de chevaux et de chiens qu'on l'avait fait venir ? Il s'immobilisa, raide comme au port d'armes, dans une attitude respectueuse.

— « Avance, Cadier. Ce que j'ai à te dire est très confidentiel. Assieds-toi. »

L'ancien soldat obéit, vaguement troublé.

M. de Ribeyran le considéra un instant, avec une pénétration intense, comme pour retrouver dans cet homme en veston et casquette de velours, avec lequel, depuis des années, il ne s'était entretenu que de la santé ou de l'entraînement de ses bêtes de chasse, de l'état de la forêt et des ruses des cerfs, l'humble frère d'armes de jadis, l'être de vaillance et de dévouement qui avait partagé ses dangers et gardé à travers la vie, sous le silence du serviteur, son secret de sang et d'angoisse.

Sous cet examen, le visage bronzé de Cadier se fonça d'une rougeur. C'était là un signe d'émotion, non d'embarras. Le marquis reconnut, sous ces traits que le respect tâchait de maintenir inexpressifs, toute l'ancienne et inaltérable loyauté.

— « Cadier, » dit-il, « sais-tu que Jean Valdret s'est battu en duel ? Et en sais-tu la cause ?

— Oui, mon colonel. »

La rougeur de Cadier s'accroissait jusqu'au ton de la brique. Cette fois, M. de Ribeyran éprouva une inquiétude. L'homme avait tressailli comme sous un élan de conscience.

Le marquis n'en fit pas à haute voix la remarque, mais fronça les sourcils et aiguisa d'une interrogation le regard dont il transperçait le piqueux.

— « Mon colonel... » commença Cadier.

— « Achève, voyons... C'est donc toi, maintenant, qui as quelque chose à me dire ? » fit assez rudement son maître, en voyant qu'il hésitait.

— « J'ai seulement à vous dire, mon colonel, que M. le vicomte de Mauclain avait essayé de me faire parler à propos de la naissance de M. Jean.

— Toi ?

— Oui, mon colonel.

— Il savait donc que tu pouvais connaître ?...

— Son père, M. le comte, lui en avait appris beaucoup, mon colonel, et, entre autres, ceci, que je ne vous avais pas quitté pendant... » (il cherchait ses mots)... « enfin pendant les mois avant...

— Qu'as-tu dit ?... Ou plutôt, pardonne-moi, mon brave, » se reprit M. de Ribeyran, « qu'a-t-il pu interpréter de ton silence ? Car il est inutile de protester de ta discrétion : je ne la mets pas en doute.

— Merci, mon colonel, » s'écria Cadier, dont la poitrine se dégonfla comme si on lui ôtait un poids de dessus le cœur. « Si vous saviez quel moment j'ai passé ! Un monsieur savant comme M. le vicomte, qui s'avise d'entreprendre un pauvre diable pas malin tel que vous me connaissez, mon colonel, lui ferait renier sa part de paradis. « Cadier, vous ne me donnerez pas le change, car je sais tout, » qu'il me disait. Et là-dessus de me raconter des histoires, auxquelles je ne pouvais dire ni oui ni non sans compromettre le secret de mon colonel.

— Oui, je vois. Mais pourquoi ne m'as-tu pas averti de cette tentative ? »

Cadier tourna entre ses doigts sa casquette de velours.

— « Mon colonel, il y a si longtemps que vous ne m'aviez plus dit un mot de... de... C'était comme enterré en vous. Jamais je n'aurais osé... »

Il ne pouvait pas exprimer ce qu'il éprouvait d'habitude devant le visage impérieusement fermé de son maître. Depuis des années aucune allusion n'avait, entre eux, ressuscité le souvenir. L'ancien ordonnance en arrivait à se demander s'il avait réellement vu les scènes qu'il retrouvait dans sa mémoire, ou encore si l'étrange pouvoir moral de son chef n'allait pas jusqu'à supprimer, comme n'ayant jamais eu lieu, les choses terribles d'autrefois.

— « Enfin, » reprit M. de Ribeyran, « que s'est-il passé entre toi et le vicomte de Mauclain ? Sois franc. Je ne puis t'en vouloir si ta simplicité a été surprise. Il te suffit que je ne doute pas de ta fidélité. »

Cadier résuma leur conversation. Il n'omit qu'un détail : les promesses indéterminées mais positives avec lesquelles M. de Mauclain avait essayé de tenter sa discrétion.

— « Ainsi, » dit le marquis, « tu lui as donné à entendre que Jean n'est pas mon fils ?

— Pouvais-je faire autrement, mon colonel ? Il menaçait d'aller dire au lieutenant...

— Ce que le lieutenant croit lui-même, et ce que j'ai failli lui laisser croire, » prononça le marquis en étudiant la figure de Cadier.

L'homme, tout d'abord, ne comprit pas. Puis, comme si les prunelles magnétiques de son chef eussent déterminé l'évolution de sa pensée, il saisit brusquement.

— « Mon colonel ! Oh ! mais alors...

— Poursuis.

— Je n'ai rien à dire, mon colonel.

— Il ne fallait pas, mon ami, prendre cet air bouleversé. Qu'est-ce qui te trouble ? Réponds... Je te l'ordonne. »

Cadier balbutia :

— « M^{lle} Odette...

— Comment, toi aussi ?... » fit le marquis avec un recul de buste et une expression de visage qui glaça le piqueux. « Toi, un soldat !... Toi qui t'es battu en brave... toi qui as vu !... Tu peux imaginer la fille de ton colonel mariée avec le fils d'un... ennemi, du plus lâche de tous nos ennemis !... »

Cadier ne répondit pas.

— « Mais parle donc ! Crois-tu me manquer de respect en t'expliquant ? Sois tranquille : je ne t'attribuerai pas la présomption de vouloir me contredire ou me conseiller, » ajouta le marquis avec sa facile hauteur, « Je suis curieux de ton impression, parce que c'est celle d'un honnête homme et d'un cœur dévoué. N'aie pas peur. Dis-moi ce que tu penses.

— Mon Dieu, mon colonel... Je ne sais pas bien vous dire comment je comprends les choses. Pour moi, le lieutenant Jean Valdret, c'est un Français, et un bon. Son père était Prussien, ça... c'est un accident. »

Un irrépressible sourire courba la lèvre du marquis.

— « Mais sa mère, » poursuivit Cadier, « était-elle bien française, celle-là ?... Une mère, est-ce que ce n'est pas elle qui met les enfants au monde ? Est-ce qu'elle ne leur donne pas son sang, son cœur ? Alors quoi ? Une belle demoiselle allemande ne voudrait donc pas non plus épouser M. Jean ? Il serait donc comme une espèce de maudit entre deux peuples, parce que ces deux peuples se sont fait la guerre ? Pourquoi n'appartiendrait-il pas au pays qui l'a élevé, qu'il aime, qu'il sert loyalement et dont il porte l'uniforme ? Crédié ! mon colonel, sauf respect, moi je considère la mère de c't enfant-là comme une sainte et une victime, et lui comme un officier qui marchera sur vos traces, et l'être que je respecte le plus sur la terre, après mon colonel et M^{lle} Odette. »

M. de Ribeyran avait d'abord songé, en prolongeant son ironique sourire, que le pauvre Cadier ne possédait que des notions extrêmement vagues sur l'hérédité et la race. Mais ce dédain de sa supérieure raison s'effaça devant quelque chose de profond et d'ému qui se souleva en lui. Un étonnement le prit de découvrir, dans le domaine inconscient de son âme, comme un obscur acquiescement. Il demeura pensif.

Cadier, devant ce silence qui ne le désapprouvait pas, osa poursuivre. Son cœur l'étouffait. Nulle terreur respectueuse n'était plus assez forte pour

lui fermer la bouche.

— « D'ailleurs, il y a deux femmes, deux Françaises, là dedans : une morte et une vivante. La morte... Ah ! si celle-là n'a pas conquis une patrie et du bonheur à son fils, c'est qu'il n'y a pas de bon Dieu ! Je l'ai vue, moi, mon colonel, après son malheur... C'est devant moi qu'elle se disait à elle-même les choses qu'elle n'osait pas vous dire... Elle vous aimait... Et elle a souffert. Ah ! ce qu'elle a souffert ! Encore maintenant, vieux dur-à-cuire que je suis, je ne peux pas penser à ses larmes... »

Sa voix, en effet, se brisa. Il passa le revers de sa main sur ses paupières. Cette émotion mâle et sobre remua le marquis plus que les attendrissements féminins devant lesquels il s'était raidi. Et quels souvenirs évoquait l'ancien compagnon de ses dangers et de ses douleurs ! C'était la puissance émouvante du passé, où la vision de nous-mêmes tels que nous ne serons plus prête une si poignante magie même aux pires tortures de jadis.

Sur les prunelles d'acier les cils battirent. Puis, d'une voix qui se faisait confiante dans ses intonations basses et alenties, M. de Ribeyran prononça :

— « La pauvre morte !... J'ai fait tout ce que j'ai pu pour elle. Mais de quelle vivante veux-tu parler ? »

Cadier répondit bravement :

— « De M^{lle} Odette.

— Enfin, » s'écria le marquis redressé, « elle ne t'a pas fait de confiance, je suppose !

— Oh ! non, mon colonel. Mais, justement, parce que je ne suis qu'un pauvre homme bien simple, un domestique que les jeunes maîtres tutoient quand ils sont petits, je me trouve plus près des enfants qu'un chef comme mon colonel. Et je les ai vus grandir, M. Jean et M^{lle} Odette. Je jouais avec eux, ils bavardaient devant moi... Comment vous dire ? J'ai su qu'ils s'aimeraient avant seulement qu'ils s'en soient aperçus eux-mêmes. Et ça me faisait plaisir, parce que deux cœurs comme ça, il n'y en a pas souvent la paire en ce monde, et si ces cœurs-là ne s'entendaient pas à travers des beaux et jeunes visages !... Mais, pardon, mon colonel... je ne dois peut-être pas... Vous m'aviez commandé de parler... Pourtant j'ai idée que je passe la permission. »

Pour ce cerveau fruste, une telle conversation semblait incompatible avec le respect qu'il professait envers son maître. Cadier avait certes plus souci de la distance entre eux que le marquis lui-même. D'ailleurs, la difficulté de s'exprimer le paralysait. N'ayant pas dans son vocabulaire des nuances correspondantes à ses sentiments, il éprouvait la gêne qui contraint les gens timides appelés à discourir dans une langue qu'ils connaissent imparfaitement. L'injonction formelle du marquis et sa propre émotion avaient seules pu lui suggérer une manière d'éloquence.

Il avait hâte de rentrer dans le mutisme un peu farouche d'où il ne sortait guère que pour s'entretenir des choses de sa profession. Ce sujet-là, il le connaissait bien ; les mots alors ne lui manquaient pas. Mais ce qu'il appelait les paroles de romance n'étaient pas dans ses cordes. Jamais il n'avait voulu se marier, jamais même il n'avait, comme on dit dans sa classe, « fréquenté » aucune jeune personne. Le roman de son maître avait absorbé ses facultés sentimentales ; le secret qu'il portait lui scellait le cœur. Peut-être la défiance de ce qu'il pourrait en révéler sous les caresses d'une femme lui inspirait-elle cette réserve un peu sauvage. Il n'en savait rien. Il ne raisonnait pas l'influence qu'avait pu exercer sur son caractère et sur sa vie le drame où il avait joué un rôle.

Depuis les heures lointaines et si soigneusement ensevelies, jamais Cadier n'avait été secoué par une émotion aussi puissante que celle de cet entretien, dont le but lui échappait. Comment aurait-il pu croire que ses phrases incorrectes, hésitantes et gauches touchaient jusque dans les plus secrets replis du cœur ce chef dont l'intelligence et la fierté le dominaient de si haut ? Comment se fût-il douté que sa naïveté même était une force ? Comment eût-il entrevu les sources bienfaisantes qu'il faisait jaillir, ni mesuré les rocs d'orgueil qu'il ébranlait ?...

M. de Ribeyran s'était accoudé à son bureau, les doigts à la tempe, le regard à demi voilé sous le rideau des paupières. Il songeait. Un moment le silence fut profond. L'heure palpait à une horloge massive où s'appuyait une muse de bronze. À la fin, le marquis releva la tête, et, avec ce calme prodigieux des traits ne laissant rien soupçonner de ce qui se passait en lui, il dit au piqueux :

— « Je ne t'ai pas encore expliqué pourquoi je t'ai fait venir, Cadier. Possèdes-tu toujours les objets que tu as recueillis dans les vêtements de... cet homme ?

Il avait hésité, puis baissé la voix avant le dernier mot. « Cet homme... » On eût dit que le cadavre était encore là, entre eux. Et le cadavre y était, en effet. L'un et l'autre, ils le voyaient distinctement. Nul besoin d'une désignation plus précise.

Cadier répondit :

— « Oui, mon colonel.

— Y a-t-il longtemps que tu ne les as examinés ? Te rappelles-tu en quoi ils consistent ?

— Je ne les ai pas touchés depuis vingt-quatre ans, mon colonel. Il y a un médaillon et un portefeuille.

— Que contient le portefeuille ?

— Je ne l'ai jamais ouvert, mon colonel ! »

M. de Ribeyran eut un vif regard. Il ne douta pas, savoura l'impression. Un trait comme celui-là devait lui plaire.

Il reprit :

— « Et le médaillon ?

— C'est un portrait de femme.

— Les deux objets se trouvaient ensemble ? »

Cadier ne répondit pas tout de suite.

— « Eh bien ?

— Mon colonel, le médaillon pendait sur la poitrine par une chaîne très fine autour du cou. Je l'ai vu briller dans l'entrebaîllement de la chemise... »

M. de Ribeyran se leva, marcha dans la chambre.

Cadier n'apercevait plus son visage. Bientôt il entendit la voix assourdie de son maître.

— « Tout cela est ici, chez toi ?

— Oui, mon colonel, dans une boîte que j'ai toujours à portée de la main quand je m'endors. Un accident peut arriver... le feu... Je la sauverais avant tout le reste.

— Va la chercher. »

Cadier resta un quart d'heure absent — le temps de courir à son appartement, dans les bâtiments du chenil, et de revenir. Il tira de sa veste un mince paquet, le posa sur le bureau de son maître.

— « C'est bien, » dit celui-ci. « Je te remercie. Laisse-moi. »

Derrière son ancien ordonnance, M. de Ribeyran ferma la porte à clef. Puis il se rapprocha d'un pas lent, regarda sans avancer la main. C'était une enveloppe de papier, scellée d'un cachet de cire, sous laquelle se dessinaient les arêtes d'une petite boîte plate, en carton probablement. Devant cette chose de si banal aspect, le marquis de Ribeyran s'absorba. Après un long moment de rêverie, il déchira l'enveloppe, mais sans ouvrir encore la boîte : ce n'était qu'un mince couvercle à ôter, et il ne pouvait se décider à le faire... Le léger carton lui semblait pesant à soulever comme la pierre d'un tombeau.

À la fin, il eut un geste de résolution. Pour la première fois depuis vingt-quatre ans les tristes reliques apparurent. Le regard du portrait surgit : des yeux tendres et souriants de femme, très expressifs dans leur finesse de miniature. Ils plongèrent droit dans ceux du marquis. M. de Ribeyran eut un recul, puis se rapprocha comme attiré, dans une pitié, une mélancolie indicibles. Pauvres yeux, qui, sans doute, avaient tant pleuré ceux que lui-même avait éteints !...

Ce n'était pas un portrait de toute jeune femme. Il murmura: « Sa mère, peut-être. » L'idée l'émut profondément. Ses doigts tremblaient en appuyant, pour l'ouvrir, sur le fermoir du boîtier en or. Un ressort se détendit tout à coup. Le dos du portrait sur ivoire, de forme ovale, avec des caractères d'écriture bleus sur le fond jauni, se trouva découvert. Il lut d'un coup d'œil, posa le médaillon, relut, et demeura plongé dans un immense étonnement.

Voici ce qui était écrit, en français, derrière la miniature :

À mon bien-aimé fils Henri

Sa mère

MARIE-ANTOINETTE DE CANTRI

« De Cantri, » prononça tout haut M. de Ribeyran. « Un de Cantri !... Parfaitement... C'est possible. Quelle coïncidence ! Mais pourquoi la dédicace en français ? »

Vivement il saisit le portefeuille, — une simple pochette double, en maroquin sombre chiffrée d'argent. Il examina le chiffre : on y distinguait un C et un H entrelacés. M. de Ribeyran répéta : « Henri de Cantri. » Il ouvrit le porte-cartes. Si sa main frémissait maintenant, c'était de curiosité passionnée, anxieuse. Le vague sentiment de sacrilège, l'inconscient remords, les images sanglantes, et même la tenace rancune s'engourdissaient, défailaient. Il voulait une certitude, une confirmation de ce qui lui semblait à la fois si vraisemblable et si extraordinaire.

D'abord il retira des cartes de visite. Elles portaient ce nom :

HEINRICH VON CANTRI

Puis parut un papier signé et timbré, émanant de l'état-major général allemand, et donnant pleins pouvoirs, dans un rayon indiqué du pays vaincu, au capitaine de uhlands Heinrich von Cantri. Des instructions minutieuses couvraient le verso de cette feuille. Le marquis de Ribeyran comprenait la langue allemande. Il les parcourut, mais, bientôt, rejeta le papier avec un frisson de fureur. Alors il déplia un plan, d'une netteté absolue malgré l'extrême réduction de l'échelle. C'était une carte stratégique du département des Ardennes. Enfin une lettre se découvrit. La suscription était de la même écriture et tracée avec la même encre bleue que la dédicace du portrait. On lisait en allemand le même nom du capitaine Heinrich von Cantri, avec l'indication de son régiment et de son corps d'armée. Des timbres postaux ou militaires, des maculatures, des noms de localités griffonnés par des mains différentes prouvaient que cette lettre avait dû errer quelque temps parmi les colonnes de marche avant de parvenir à son destinataire.

M. de Ribeyran la sortit de son enveloppe. Ce fut le même saisissement qu'en ouvrant le médaillon lorsqu'il constata qu'elle était écrite en français. Datée de Carlsruhe, le 23 août 1870, elle commençait par ces mots :

« Mon bien cher enfant, »

et se terminait par :

« Ta mère qui t'aime plus que tout au monde. »

Lire cela !... et dans sa propre langue, sous la forme familière qui rendait cette tendresse maternelle plus palpitante, plus vivante... quelles représailles du sort !... Entre les dents serrées du marquis passa un rauque soupir. Sans doute il avait agi suivant son droit en lui tuant son fils, à cette femme, de qui, hors du médaillon, les tendres yeux souriants le regardaient. N'importe ! Le gémissement de la mère montait atrocement vers lui. Un reproche déchirant, une mélancolie intolérable s'exhalait de ce portrait, de cette lettre. Un instant il les repoussa : leur contact contre la chair de ses doigts galvanisait trop douloureusement ses nerfs.

Il appuya son front sur ses mains, pressa ses yeux clos contre les paumes. Assez de ces objets misérables, de ces puériles reliques, dont la tristesse éparsée devant lui triomphait de son sang-froid, de sa stoïque acceptation des choses irréparables, de la justice même de sa vengeance !

N'avait-il pas, d'ailleurs, d'autres points de vue à envisager, d'autres réflexions à poursuivre ? Un fait inattendu et important se dégagait de sa tardive enquête : c'est que, si Jean Valdret avait du sang allemand dans les veines, c'était un sang bien atténué puisqu'il descendait des Cantri. Un gentilhomme aussi préoccupé des questions de race que M. de Ribeyran connaissait assez les généalogies des grandes familles françaises pour savoir que les Cantri étaient de bonne et vieille noblesse languedocienne. Au moment des guerres de religion, ils avaient offert cette particularité assez rare, source d'une notoriété passée en proverbe, de s'être divisés entre

les deux camps, la branche aînée des Cantri embrassant le protestantisme, tandis que la branche cadette gardait la foi de ses pères. Aux batailles de Dreux, de Jarnac et de Moncontour, on avait compté des Cantri dans l'armée des catholiques et dans celle des huguenots. Une légende voulait même qu'ils eussent été personnellement aux prises, et leur antagonisme implacable aussi bien que leur vaillance avait donné lieu à ce dicton :

*Cantri contre Cantri,
Nul que le diable n'en rit.*

La révocation de l'Édit de Nantes avait réduit à l'exil les membres protestants de cette célèbre famille, — les seuls héritiers du nom, d'ailleurs, car la branche cadette et catholique s'était éteinte sous Louis XIII. Ils avaient émigré en Allemagne, s'étaient installés dans le grand-duché de Bade, et, sans doute, y étaient restés, puisque la lettre de M^{me} de Cantri à son fils venait de Carlsruhe.

M. de Ribeyran avait de bonnes raisons pour se rappeler ces détails, car, outre ses études spéciales sur les fastes de l'aristocratie française, une anecdote relative à l'un de ses ancêtres maintenait fixé dans sa mémoire tout ce qu'il avait jamais pu recueillir de l'histoire des Cantri. En effet, un capitaine de ce nom aurait, durant le combat de Fontaine-Française, sauvé la vie à un Ribeyran. Le fait se trouvait relaté dans des mémoires manuscrits laissés par cet ancêtre lui-même. C'était un comte Olivier de Ribeyran, rallié, après l'abjuration de Henri IV, à la cause royale, et qui, s'étant aventuré trop loin vers l'armée espagnole, fut enveloppé par un groupe d'ennemis ; ce que voyant, l'un de ses fidèles compagnons d'armes, Philippe de Cantri, s'élança, avec quelques soldats que ses paroles entraînaient, et parvint à le dégager.

« Quelle coïncidence ! » murmura le marquis.

Sa pensée descendait vers la bibliothèque, à l'étage inférieur du château, voyait le manuscrit dans la vitrine des archives de famille, feuilletait les pages épaisses en vélin, jusqu'à l'épisode du combat de Fontaine-Française,

distinguaient, en la grande écriture régulière du copiste, le nom de Cantri, dont les deux syllabes maintenant flamboyaient.

Il se leva, en une impulsion, pour le chercher, le relire. Puis il retomba sur son fauteuil. La lettre aux pâles lignes bleues s'étalait, dépliée. Il devait en prendre connaissance. Il n'échapperait pas au brûlant enlacement des phrases maternelles qui lui serreraient le cœur dans un réseau de feu, à la griffure des mots de tendresse qui s'aiguïseraient en pointes d'acier pour lui labourer l'âme... Avoir tué, fût-ce il y a des années, fut-ce dans le transport d'une indignation légitime, parmi les violences de la guerre, et tenir dans ses mains la dernière lettre d'une mère à l'être qu'on a supprimé de ce monde, la dernière lettre qu'il ait lue, celle qu'il portait sur le cœur !...

M. de Ribeyran paya ce tribut au sang versé. Mais, quand il balaya, de son mouchoir nerveusement pétri, la froide buée de ses tempes, il ne regrettait pas son effort. Cette lettre avait une signification capitale. Elle confirmait ses conjectures. M^{me} de Cantri, dans un français d'ailleurs incorrect et bizarrement suranné, rappelait à son fils qu'il comptait des ancêtres parmi les générations éteintes du peuple qu'il allait combattre.

« Leur langue, » disait-elle, « Je te l'ai parlée depuis ta naissance. Je t'ai appris à aimer ce pays et les nobles souvenirs que notre famille y garde. N'oublie jamais cela, mon cher enfant. Fais ton devoir et sers ta patrie actuelle, mais préserve ton cœur de la haine et ton bras du sang inutilement versé. Hélas ! tu marches contre des frères. C'est toujours notre histoire d'autrefois : CANTRI CONTRE CANTRI, NUL QUE LE DIABLE N'EN RIT. »

— « Préserve ton cœur de la haine, » relut M. de Ribeyran. Malheureuse mère ! Elle aurait dû lui écrire : « Préserve ton cœur de l'amour ? »

Devant les mêmes objets, presque dans la même attitude, parmi les teintes sombres et les lignes sévères de son cabinet de travail, M. de Ribeyran se tenait de nouveau le lendemain. Son regard, qui, par furtifs éclairs, se dirigeait vers l'une des hautes portes en bois foncé comme les lambris et sans portière, trahissait l'attente. Mais cette fois ce n'était pas Cadier qu'il avait fait mander auprès de lui. Malgré sa maîtrise de lui-même, l'anxiété perçait dans la contraction de ses sourcils, les tressaillements légers de son corps et, par instants, le pianotement impatient de ses doigts.

On frappa. Le moment était arrivé. L'agitation inaccoutumée de ses nerfs cessa. Il retrouva l'impassibilité extérieure et même l'impénétrable tranquillité de ses yeux.

Il cria :

— « Entrez ! »

Jean Valdret parut.

Quoi que ces deux hommes eussent à entendre ou à se dire, la scène serait brève et calme. Un tel sentiment du tragique était en eux et une telle volonté de maintenir leur fierté supérieure à tout, que rien ne pouvait les ébranler ni les surprendre. Leurs paroles furent rapides et simples.

— « Jean, » prononça M. de Ribeyran, « tu n'es pas mon fils. J'ai songé à t'appeler de ce nom, à ensevelir ainsi ce qu'il y a de douloureux pour toi et pour moi dans le passé, à le sceller par un mot irrévocable. Je ne m'en suis pas reconnu le droit. »

Jean était préparé à cette déclaration. Il avait reçu la lettre de Marguerite. La joie immense de pouvoir aimer Odette n'éclata donc pas brusquement en lui pour le terrasser. Toutefois, il sentit comme des chaînes

qui lui tombaient du cœur. Tant que le marquis n'avait pas parlé, il doutait. Maintenant son âme se dilatait aux mots de délivrance. Mais son visage ne changea pas. Que dire, en effet ? Il se tut.

M. de Ribeyran souleva le médaillon posé devant lui sur son bureau. Le bout d'une chaîne fine et brisée pendait. Par une intuition singulière, Jean remarqua d'abord cette trace de violence. M. de Ribeyran, qui observait ses yeux, vit ce qui le frappait. Lui-même jusque-là n'y avait pas fait attention : Cadier, dans sa hâte, le soir fatal, avait dû arracher le bijou. Quel détail à évoquer en ce moment !

— « Regarde ce portrait... » (Le marquis crut entendre une autre voix que la sienne ; pourtant l'intonation en était seulement grave et basse.) « C'est la mère de ton père. Au revers, lis la dédicace : tu connaîtras celui dont tu es le fils. »

La main de Jean tremblait un peu sur le fermoir. Il ouvrit. La crainte d'une honte lui contractait la poitrine. Sa respiration s'arrêta. Puis soudain le souffle revint, ample et profond. Ce nom sonore, aux syllabes vaillantes, cette écriture délicate, ces mots de confiante tendresse... Cela respirait l'élégance et l'honneur. Il dit à mi-voix : « Henri de Cantri... » Puis il retourna la miniature et contempla les traits de cette femme... sa grand'mère !

Mais ces gens l'ignoraient, ne voulaient rien être pour lui. Il s'endurcit contre eux, releva la tête. Et froidement :

— « Vit-il encore ? »

M. de Ribeyran dit :

— « Non. »

Le jeune homme songea qu'alors il n'était pas lui-même dédaigné volontairement. Mais, tandis qu'un tourbillon de pensées l'oppressait, il vit entre ses doigts une lettre. D'un geste machinal il venait de la prendre.

— « Lis-la, » disait le marquis, « Tu comprendras. »

Jean examina la suscription, puis la rapprocha de la dédicace du portrait. Ses yeux allaient de l'une à l'autre. Les mots allemands, le titre de capitaine, la direction de la lettre, les timbres à date peu à peu prirent une

signification. Ce fut comme quelque chose d'effroyable flottant sous un nuage, puis se dégageant, surgissant, devenant distinct. Mais non... ce n'était pas possible !... Comment croire ?... Il se tourna vers le marquis.

M. de Ribeyran se tenait accoudé sur son bureau, le visage dans ses mains.

Attitude plus significative que toutes les révélations. Ainsi donc cet homme d'un orgueil si haut ménageait son orgueil à lui, se voilait les yeux pour ne pas le voir pâlir et souffrir... Une ivresse d'énergie souleva Jean. « Qu'il me regarde ! » se dit-il. « Après tout, je suis moi-même. Je ne faiblirai pas plus que lui. »

Puis, d'une voix nette :

— « Mon colonel... »

Le marquis redressa le front.

— « Ce que François de Mauclain m'a jeté à la face, c'était donc vrai ? »

— « Non, mille fois non. N'as-tu pas lu ? »

— Je n'ai pas besoin de lire... Je vous demande à vous, marquis de Ribeyran, la vérité. Suis-je le fils d'un officier allemand ?

— Tu es le fils d'un officier allemand, mais de descendance française et portant un nom français. Henri de Cantri n'était pas de race prussienne. Il était né dans le grand-duché de Bade, d'une mère qui lui parlait français et lui apprenait à aimer la France. C'est ce que tu devais voir dans cette lettre.

— Mauclain, que sait-il ?

— Rien. C'était une reconstitution ne reposant sur aucun indice précis, sur aucune preuve. Il n'y croyait sans doute qu'à peine ; il n'y croit plus aujourd'hui, après les démentis que lui ont infligés mes décisions et mes démarches.

— Ma naissance est donc vraiment un secret ?

— C'est un secret tel, que je pouvais — que j'ai voulu un moment — te faire passer pour mon fils. »

Ce mot évoqua pour Jean l'image d'Odette. Qu'elle était loin de lui maintenant !... Il comprenait l'opposition du marquis, la lutte, les duretés

inexplicables. Et il ne savait pas tout. Car cet homme qui lui dévoilait sa funeste origine, cet homme avait aimé sa mère ! À cette idée une horreur le saisit. Il n'osa plus questionner, resta muet.

Alors M. de Ribeyran parla.

— « Écoute-moi, Jean. Ton patriotisme est sauf. Il est bien faible le filet de sang allemand qui coule dans tes veines. Rien ne peut atteindre ton honneur d'officier français, car personne au monde, tu m'entends bien, ne contestera jamais ta nationalité. Mais, entre nous, il y a autre chose. Ta mère et moi nous nous sommes aimés de la façon la plus absolue, la plus haute. Je l'aurais épousée ; elle avait ma parole. Mais ton père est venu et me l'a prise. Il me l'a prise par violence. Elle mérite ton respect comme le mien... mieux encore : ton admiration. Elle a bravé les pires dangers ; elle a été victime. Elle en est morte de douleur.

— Ah ! » murmura Jean, « je suis donc le fils d'un lâche !... »

— Tu es le fils de la plus noble des femmes et le descendant d'une lignée de soldats. Les Cantri furent toujours braves.

— Merci, mon colonel, » dit le lieutenant avec un amer sourire, « Mais... cet homme qu'il me faut appeler mon père, il portait l'uniforme allemand... Vous étiez un officier français... Que s'est-il passé entre vous ? »

M. de Ribeyran jeta vers Jean un regard, puis, lentement, ses paupières s'abaissèrent, voilant la flamme courte, angoissée.

— « Ah ! je le devine, » reprit le jeune homme, « s'il n'est pas mort dans les hasards d'une bataille, vous l'avez recherché partout. Certainement, vous et lui, vous avez dû vous trouver en présence. »

Un geste de tête, une aspiration profonde du marquis semblèrent une réponse affirmative.

— « Ainsi vous vous êtes rencontrés ! » dit le lieutenant, qui frissonna... « Vous et lui !... » (Il s'arrêta dans l'ébahissement éperdu de cette pensée.) « Où ?... Sur le terrain ?... »

— Non, » répondit M. de Ribeyran.

Ce « non » fut sinistre dans son âpreté, sa fureur rétrospective.

Et comme Jean attendait, haletant :

— « Ne te suffit-il pas de savoir qu'il n'existe plus ? Jamais il n'eût été pour toi un père. L'eût-il voulu que ta mère n'y aurait pas consenti... Elle qui, à son lit de mort, m'a fait jurer que tu serais Français et soldat... que ta vie servirait de revanche...

— Mon colonel, ce n'est pas à moi de renier cet homme sans qui je ne respirerais pas à cette heure. Ce serait moins un sacrilège qu'une absurdité. Je ne puis pas non plus sans indécence souhaiter qu'il ait été châtié de m'avoir donné la vie. Cependant, je le vois dans le passé comme le pire de vos ennemis, à vous qui, malgré cela, m'avez élevé suivant le dernier vœu de ma mère ; et je le vois aussi comme le bourreau de cette malheureuse mère elle-même. Je puis donc tout entendre et je désire tout savoir. Je vous en supplie, mon colonel, parlez. »

La lèvre du marquis se crispa pour répondre :

— « Tu peux tout entendre... Mais moi, puis-je tout te dire ? Enfin !... » (Il passa la main sur son front.) « J'étais alors un officier de ton âge. Je venais d'être vaincu à Sedan, blessé dans la charge... Un soir, j'ai trouvé ta mère évanouie dans les bras d'un officier de uhlands, qui avait forcé la porte de sa chambre... »

Il s'arrêta. Jean pressentit ce qui allait suivre. Pourtant quand les mots se formulèrent, un long tressaillement le secoua.

— « J'ai tué cet homme. »

L'un et l'autre ils détournèrent les yeux. Quel silence !... Puis Jean prononça d'une voix sourde, sans timbre :

— « C'était votre droit, mon colonel.

— C'est donc ton absolution, mon enfant, » reprit le marquis avec une reconnaissance hautaine. « J'ai eu celle de ta mère : elle a baisé cette main » (il la souleva légèrement) « qui avait tenu l'arme de justice. »

Jean ne prononça pas un mot. Rien ne se lisait sur sa physionomie. Comment eût-il trahi ce qui s'agitait dans le secret de son être ? Il s'absorbait dans une sensation unique : chaque parole de cette tragique confidence le repoussait plus loin d'Odette. Depuis un instant, une bizarre indifférence pour ce drame du passé, et même pour ces êtres qui avaient créé sa vie dans la violence, l'épouvante, les larmes et le sang, engourdissait

son cœur, sauf à la place palpitante de son amour. Cette Odette à peine retrouvée, à peine réintégrée dans les rayons et l'encens de son adoration, il fallait donc la perdre plus irrévocablement que jamais !... Ah ! comme elle avait eu raison de prévoir qu'il souffrirait, sans même connaître les blessures qui lui perceraient la chair. Pauvre fidèle bien-aimée ! Elle l'assurait de sa constance quand même et quoi qu'il advînt. Mais savait-elle qu'il y a des abîmes véritablement infranchissables ? Car son innocence ne devait jamais entrevoir quels souvenirs de haine, de jalousie, de lugubre vengeance, et, qui sait ? de remords peut-être, lui, Jean Valdret, personnifiait pour son père à elle-même.

Le jeune homme contemplait M. de Ribeyran, et se disait : « Comme je comprends l'espèce d'horreur que j'ai dû lui inspirer, que je lui inspire sans doute encore. Ah ! que ce serment fait à ma mère de diriger mon enfance a dû lui peser ! Mais moi, je ne puis détacher mon cœur de lui... Je l'admire... Il me paraît meilleur, plus grand que jamais. Et quelle reconnaissance ne lui dois-je pas pour les moindres traces de sollicitude, pour les plus faibles marques d'intérêt ! »

M. de Ribeyran lut-il quelque chose de ces réflexions dans la flamme fixe et obscure du regard attaché sur lui ? Ou bien poursuivait-il de son côté une rêverie parallèle ? Ses paroles eurent la coïncidence d'une réponse :

— « Oui... j'avais juré à ta mère de faire de toi un officier français. J'ai tenu ma parole. Mais tu en as assuré l'accomplissement au delà de mes prévisions et de mon pouvoir, en te plaçant au premier rang parmi tes camarades. Tu as un brillant avenir devant toi, mon cher enfant. Compte sur moi pour t'y encourager, t'y soutenir, et surtout pour me réjouir de tes succès. »

Une immense tristesse se peignit sur les jeunes traits mâles du lieutenant. Quel effort devait coûter au marquis cette phrase de bienveillance envers lui, le fils de l'Allemand, le fils du rival exécré, du brutal larron d'amour ! De quelle pitié dédaigneuse elle surgissait sans doute et à quelle distance elle le maintenait, cette phrase de lointaine protection ! Son avenir ? Quel avenir envisagerait-il en dehors de ce qui avait rempli sa vie, enthousiasmé sa jeunesse : son dévouement fanatique pour le chef prestigieux, sa tendresse filiale pour la marquise Pauline, et son

amour... ah ! son inguérissable amour pour Odette !... Aujourd'hui tout s'écroulait, s'effondrait sous un vent de désastre, sous le souffle d'abomination qui montait du passé !

Et comment Jean Valdret eût-il pu concevoir autre chose, pressentir le sourd travail qui s'opérait dans l'esprit du marquis ? Qui donc lui eût dit que ce nom de Cantri n'était connu que depuis la veille par son colonel et que celui-ci l'avait accueilli comme le rayon qui dissipe un cauchemar ? Ainsi cet enfant, considéré si longtemps comme le fils d'un Prussien, avait dans les veines une large dose du plus pur sang français ! Il descendait d'un compagnon d'armes et du sauveur même d'un Ribeyran ! Cette découverte, faite après tant d'assauts sous lesquels pliait sans le savoir son âme ébranlée, avait produit un effet extraordinaire sur le marquis. Si inflexible qu'il se croyait, ne gardait-il pas, comme une rosée dissolvante au fond du cœur, tant de larmes discrètes, de paroles douces, de suggestions humbles ? Ne craignait-il pas pour sa fille ? Maintenant il la savait capable d'une résolution désespérée. D'ailleurs, à chaque expérience nouvelle, son estime pour Jean grandissait. Et, plus que de tous ces mobiles secrets, dont il subissait l'action, M. de Ribeyran s'étonnait encore du singulier émoi ressenti la veille aux paroles de Cadier. Ces phrases sans artifice, cet accent rude et brisé, cette générosité simple de soldat, pourquoi donc tout cela vibrait-il au fond de lui-même en une répercussion qui ne s'éteignait pas ?

Jean ne pouvait avoir aucune idée d'un pareil état d'âme. Il ne mesurait que l'abîme creusé entre eux par la redoutable confiance. Sa main replia sur le médaillon la lettre qu'il tenait toujours et qu'il n'avait pas lue. Son regard tomba sur le porte-cartes d'où elle avait été tirée.

— « C'est tout ce que vous aviez à me remettre, mon colonel ?

— Prends aussi ce porte-cartes... Mais tu n'y découvriras rien de plus. »

D'une lèvre glacée le jeune homme demanda :

— « Puis-je me retirer, mon colonel ?

— Va, » dit le marquis avec un léger sursaut.

M. de Ribeyran suivit des yeux ce grand garçon droit sous son dolman, et dont le calme commençait à déconcerter sa propre force d'âme. Où allait-il ainsi avec le mystère de son chagrin ? Pourquoi donc ne s'était-il ni ému,

ni affligé, ni indigné ? Était-ce possible qu'il eût pris en soudain dégoût une existence issue d'un désespoir et d'un crime ? Savait-on quelles conclusions violentes et fatales pouvaient s'imposer à un cœur de vingt-trois ans trop subtilement délicat et fier, et d'ailleurs saignant d'une cruelle plaie d'amour ?

— « Jean !... »

C'était la voix du marquis résonnant dans la vaste pièce. Mais l'inflexion en était singulière. La syllabe se fondit avec douceur.

— « Mon colonel ?

— Où vas-tu, mon ami ?

— Au quartier, mon colonel.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Viens ici... Parle-moi... Que comptes-tu faire ? »

Le jeune homme retourna de deux pas. Il vit une expression changée sur le visage de son chef. Où donc était cette haine contre laquelle son orgueil s'était âprement raidi ? Où donc cette impassibilité devant laquelle sa propre impassibilité se dressait ?

Troublé, il balbutia :

— « Ce que je compte faire, mon colonel ?... »

— Oui... Tout à l'heure je te parlais de ta carrière... J'ai cru que tu me comprenais. Mais je ne t'en ai pas dit assez. Écoute, Jean : la vie avait élevé des barrières entre l'enfant que tu étais et moi-même. Ce que j'ai fait pour toi, je ne l'ai fait que par devoir. Tu n'as senti que ma dureté. Mais maintenant tu es un homme ; tu as créé ta personnalité ; ce ne sont plus les autres que je vois en toi, c'est toi-même. Eh bien, mon ami. l'homme, le soldat que tu es, a toute mon estime, et — je veux que tu le croies — mon affection. »

La voix expressive du marquis appuyait sur certains mots ; ses prunelles à présent se laissaient pénétrer ; un charme émanait de lui. Et il continua avec une nuance revenue de commandement :

— « Je désire savoir ce que tu penses. Je m'intéresse à tes projets. »

Une buée embruma les yeux de Jean ; ils prirent la splendeur mouillée et attendrie des yeux de femme. Et leur contraste avec la masculine énergie des paroles toucha M. de Ribeyran.

— « Mon colonel, votre estime et votre affection me sont plus précieuses que je ne saurais vous dire. Vous êtes mon maître, mon modèle. J'espère être toujours digne des sentiments que vous venez de m'exprimer. »

M. de Ribeyran le regarda un instant avec pénétration. Puis il prononça d'une voix lente, de cet air souverain qu'il adoptait inconsciemment, et comme s'il eût disposé de royales faveurs :

— « As-tu quelque chose à me demander ? »

Jean devint pourpre, puis, brusquement, tout à fait pâle. Et il rendait regard pour regard, avec la même intensité. Certes, cet homme avait sur sa destinée plus de pouvoir qu'un roi ; il lui dispenserait s'il le voulait la plus grande somme de bonheur concevable. Était-ce possible qu'il ouvrît à son espoir ?... Mais quelle pensée de démence ! Le jeune homme recula devant le piège de son imagination.

— « Mon colonel, vous pouvez obtenir ma permutation dans le corps expéditionnaire de Madagascar. »

M. de Ribeyran eut une respiration profonde. Il avait craint une plus présomptueuse prière. Il dit vivement :

— « Ainsi tu veux partir ?... C'est toujours ton intention ?

— Plus que jamais, mon colonel. J'ai hâte de servir ma patrie, ma seule patrie bien-aimée. Je veux remplir le vœu de ma mère. Là-bas, si mon sang coule, on verra qu'il est français. »

La jeune emphase des mots, la vibrante ardeur plurent à M. de Ribeyran. Mais ce qui le frappa plus favorablement encore, ce qui lui sembla d'une rare, d'une admirable valeur morale, ce fut l'acceptation hautaine et simple du destin. Jean, d'un coup d'œil, avait jugé nettement, avec les causes révélées, l'enchaînement des conséquences. Le passé fermait l'avenir à son amour. Il ne récriminait pas. Il prenait le parti héroïque : il s'éloignait, et s'éloignait sans parler.

« Il a, en vérité, du discernement et de la hauteur d'âme, » songea M. de Ribeyran.

Et, dans le secret de lui-même, il ajouta cette phrase, énorme pour cet esprit que séduisaient les seules vertus séculaires et les fiertés héréditaires du sang :

« Ah ! il est des nôtres. »

Alors son sourire plongea très doucement dans les beaux jeunes yeux où il voyait étinceler la fougue, l'intrépidité, la fortitude altière de ces vieux Cantri du seizième siècle dont l'un sauva son aïeul.

— « C'est bien, mon enfant, » dit-il. « Je t'approuve pleinement. Compte sur moi. On envoie à Madagascar un escadron de cavalerie, un seul, et de chasseurs précisément. Je prends sur moi de te promettre que tu en feras partie. Tu n'auras pas de peine à y remplir brillamment ton devoir. Tu es vaillant devant la vie : c'est plus difficile que d'être vaillant devant la mort. »

XIV

Un matin, comme la petite servante de Marguerite Valdret venait d'ouvrir les volets dans la chambre de sa maîtresse, elle regarda vers le lit et s'écria :

— « Jésus ! madame... Est-ce que vous êtes plus mal ? »

Marguerite était assise, mais elle ne s'appuyait pas contre les oreillers. On les plaçait tout droits et soulevés par un coussin parce qu'étendue sur le dos elle ne respirait plus. Pourtant ils s'enfonçaient trop encore, et maintenant, courbée en avant, ses genoux ramenés vers le buste, elle haletait. Sous la batiste de la chemise, plaquée par la sueur, sa délicate épine dorsale dessinait les fines vertèbres. Ses bras pendaient, comme brisés, les mains si blanches qu'elles se distinguaient à peine du drap. Les cheveux dénoués coulaient jusqu'à ses reins, en un grêle et plat ruisselet d'or. Dans le silence de la chambre hoquetait son souffle court.

— « Madame... souffrez-vous ? Parlez-moi. Faut-il aller chercher le médecin ? »

La malade leva la tête. Ses yeux s'ouvrirent, démesurément élargis entre le double enfoncement des tempes, de part et d'autre du nez aminci et au-dessus des blêmes joues creuses. Ils saillaient un peu hors des orbites. Le gris tendre des prunelles était voilé comme de l'eau sous une imperceptible couche de glace.

La malade murmura :

— « Allez tout de suite au télégraphe. Il faut qu'il vienne. Je veux le voir.

— Le médecin, madame ? Je vais courir chez lui.

— Non... non... pas le médecin.

— Mais qui donc ?

— Monsieur Jean.

— Oui, madame, j'y vais. Mais je chercherai aussi le médecin. »

La bonne savait l'adresse du lieutenant Valdret. Elle avait mis à la poste assez de lettres dont elle renonçait à étudier la suscription, parce que c'était toujours la même. Elle rédigea la dépêche. C'était inutile, car la veille Madame en avait fait porter une. Elle pensa bien faire d'écrire dans les mêmes termes :

« *Suis très mal, venez. — Marguerite.* »

Probablement le lieutenant était déjà en route.

Quand elle rentra, la bonne trouva le médecin auprès de Madame. Une voisine l'avait introduit dans l'appartement. Il dosait un liquide dans une petite seringue dont le cylindre était gradué. Ensuite il y vissa une canule fine et pointue comme une aiguille et qui trempait dans un bain antiseptique. Marguerite réclamait les piqûres. Aussitôt après, elle recouvrait un peu de force. Elle ne vivait plus qu'avec ce soutien.

— « Ah ! docteur, » soupira-t-elle en hochant la tête, « vous ne m'en ferez plus beaucoup. C'est fini, n'est-ce pas ? »

— Je ne vous en ferai plus quand vous serez guérie.

— Oh ! guérie...

Le navrement d'un sourire glissa, s'effaça sans qu'eût changé la tristesse fixe des yeux.

— « Mais, chère madame, vous n'êtes pas raisonnable. Pourquoi voir les choses en noir ? Il n'y a pas deux semaines que vous avez pris le lit. Un peu de patience... »

Dans la pièce japonaise qui servait d'entrée, parmi le parfum mourant du grand mimosa presque défleuri, le médecin, d'une voix basse, dit à la bonne :

— « A-t-elle des parents, votre maîtresse ? »

— Elle a son cousin, M. Jean Valdret.

— Il faudrait le prévenir.

— Le prévenir de quoi ? » dit la jeune fille effarée. « Vous assurez à Madame qu'elle guérirait.

— Eh ! certes ! » fit le médecin avec un geste d'ennui, « Mais appelez ce monsieur le plus tôt possible, ou donnez-moi son adresse.

— Oh ! quant à ça, monsieur, il viendra. Je lui ai encore télégraphié ce matin. Mais dites... n'est-ce pas ? Madame ne va pas mourir ! »

Cette dernière phrase monta en un cri aigu, puis se brisa dans une explosion de sanglots. Le médecin saisit le bras de la bonne et l'entraîna sur le palier.

— « Taisez-vous, malheureuse ! »

Il la calma. Elle frotta ses yeux avec le coin de son tablier.

— « Allez la soigner, votre maîtresse. Ne lui montrez pas d'émotion. Et si quelque chose vous inquiète, venez me chercher, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Mais il faut avoir l'air gai si vous voulez que M^{lle} Valdret guérisse. »

Le temps de retraverser les deux pièces, la petite bonne avait repris son insouciance. Tout en ayant une peur terrible de la mort, elle n'y croyait pas. Jamais elle n'avait vu mourir. Ça ne devait pas arriver comme ça, tout à coup, à une personne qui vous parlait il y a cinq minutes. Et elle vint de nouveau faire rayonner dans la chambre sa fraîche santé de paysanne, sans que son regard, allant du miroir où brillait son teint de pêche mûre au frêle ivoire de la pauvre face mourante, lui révélât dans un frisson le sens lugubre du contraste.

— « Écoutez, petite, » lui dit sa maîtresse quelques heures plus tard, « je me sens mieux. Aidez-moi à passer un peignoir ; puis vous m'installerez à côté, sur la chaise longue, près de la fenêtre. Je regarderai le jardin, je verrai les fleurs. »

Il y eut une faible protestation. N'était-ce pas une imprudence ? Si Madame allait avoir une syncope ? En tout cas, il faudrait fermer la croisée.

— « Au contraire, » haleta Marguerite, « j'étouffe... j'ai besoin d'air. »

Elle se traîna jusqu'au boudoir. Et elle sourit de joie en revoyant le cadre si frais d'étoffes claires sous la lumière verdie que filtraient les plantes grimpantes. On put laisser le bow-window à demi ouvert : l'atmosphère était plus chaude au dehors. Une splendeur de soleil ruisselait

sur le désordre embaumé du jardin. Le silence y paraissait plus profond dans cette lourdeur de clarté. Même sous la fine chevelure des poivriers, sous les éventails des camœrops, sous la verdure immobile et métallique des orangers, l'ombre ne parvenait pas à être noire ; on y voyait scintiller des paillettes d'or. Et dans cette gloire de lumière, le vertige des parfums montait.

— « Apportez mon miroir, » demanda Marguerite, après être restée quelques minutes sans un geste, accablée d'épuisement, sur la chaise longue.

La bonne soutint devant elle une glace étroite à cadre de vieil argent.

Alors commença une opération longue et laborieuse. Marguerite voulut arranger elle-même ses bandeaux, velouter d'un nuage de poudre rosée son visage moite de fièvre, mettre une teinte de rouge à ses lèvres sèches. Après chaque geste de ses bras, elle devait prendre un instant de repos. Ah ! quel travail d'Hercule ! Jamais elle n'irait jusqu'au bout sans défaillir. Mais elle savait que le train de Marseille arrivait à quatre heures. Si Jean venait aujourd'hui il serait bientôt là. Et elle trouva l'énergie d'achever sa suprême tâche.

— « Oh ! que madame est jolie ainsi recoiffée, dans son beau peignoir de dentelles, et contre les feuillages de la croisée ! On dirait un tableau, » s'exclama la servante, « Madame a tout à fait bonne mine. »

C'était presque vrai. La volonté qu'ont les femmes d'être belles pour l'homme qu'elles aiment les transfigure. Et celle-ci ne craignait dans la mort que la déchéance de sa grâce.

— « Oh ! » songeait-elle, « pourvu qu'il vienne aujourd'hui. Demain, je n'aurai sans doute plus la force. »

Un instant après il était devant elle.

— « Me voilà. Chère mignonne amie, que se passe-t-il ? Vous m'avez fait grand'peur. »

Elle lui en fit plus encore, car l'émotion la secoua trop violemment. Elle s'évanouit.

Jean se désolait. Et, tout en aidant à la faire revenir, il posait des questions à la bonne. Quelle était la cause de cette rechute brusque ? Pourquoi ne l'avait-on pas averti plus tôt. Car, jusqu'au télégramme de la veille, Marguerite lui avait caché son état.

La jeune fille ne donna guère d'explications. Madame s'était enrhumée un soir, à la fenêtre. Alors elle s'était mise à tousser. Le médecin venait tous les jours. Ce matin il avait dit qu'elle guérirait bientôt.

Jean contemplait avec une tristesse infinie ce visage ravagé, où l'évanouissement ressemblait à la mort, et dont le désastre l'épouvantait malgré les touchants artifices de coquetterie. Enfin Marguerite revint à elle, eut un sourire d'extase. Une flamme singulière ressuscita sa beauté. Et le jeune officier reprit espoir, crut qu'il s'était effrayé à tort. D'ailleurs, elle ne voulut pas qu'on parlât de sa santé. D'autres sujets la préoccupaient.

— « Dites-moi tout, » fit-elle. « Vos lettres m'ont renseignée bien vaguement. Vous avez, m'écriviez-vous, la preuve que vous n'êtes pas le fils du marquis de Ribeyran. Quel est donc votre père ?

— Je n'ai pas de père, il est mort, » répliqua Jean, dont la voix, involontairement, se durcit.

— « Vous ne voulez pas me dire ?... Pourtant il n'irait pas loin, votre secret. Et il serait bien gardé, » ajouta-t-elle avec mélancolie, car elle songeait : « Oh ! oui, dans le tombeau. »

— « Je n'ai pas de secret pour vous, chère fidèle amie. Mais mon père fut coupable. Je n'ai pas le droit de parler de lui. »

Il y eut un long silence. Marguerite avait appuyé sa tête et fermait les yeux. Jean s'inquiétait. Puis il l'entendit murmurer :

— « Alors vous n'êtes pas son frère ?... » Et plus bas encore, dans un souffle à peine perceptible : « Comme elle sera heureuse !...

— Hélas ! » dit Jean, « il m'est interdit de l'aimer. »

Marguerite rouvrit les yeux, les fixa sur lui avec stupéfaction. Puis elle eut un léger rire, un peu lugubre.

— « Ah ! » reprit-elle, « est-ce que c'est possible ?... Si vous l'aviez entendue !... Et vous-même ! Je comprends tout maintenant... Vous étiez

comme possédé d'amour... Oh ! l'amour semblait votre respiration même. Vous brûliez les cœurs qui vous approchaient. »

Elle mit dans cette phrase quelque chose d'ardent, de farouche et de chaste. Comment avouer mieux et plus délicatement son supplice ? Jean frémit de sympathie et de regret. Mais ne souffrait-il pas autant qu'elle-même ? Ah ! le fatal pouvoir, le cercle magique, l'Invincible Charme !... D'où vient cette sélection impérieuse qui parmi tous les êtres désirables nous en fait élire un seul, puis le rend indispensable à notre cœur, à nos regards, à nos baisers, — indispensable au point que si nous ne le possédons pas, nous préférons mourir ?... Et cette torture d'amour est ce qu'il y a de plus noble dans l'amour. C'est la meurtrière puissance, c'est le piédestal formé par tant de tombeaux qui du besoin a fait un dieu.

Jean avait pris la main de Marguerite, qui trembla dans la sienne comme un grêle oiselet tombé du nid. Il y mit un baiser. La malade sourit divinement. Puis, le voyant triste, elle dit avec un éclair d'animation et d'un ton presque enjoué :

— « Allons, égayez-vous, bel amoureux... Car, je vous le prédis, vous serez le mari d'Odette de Ribeyran. Vous et elle êtes de ceux que le destin ne sépare pas. Une force vous entraîne l'un vers l'autre. Tenez, savez-vous ce qui m'étonne !... C'est que, puisque vous voilà ici, elle, qui vient souvent depuis notre première entrevue, n'ait pas eu le pressentiment de votre présence... Oh ! mais rassurez-vous... Elle ne tardera pas... Elle me sait bien mal... Elle voudra prendre de mes nouvelles.

— Marguerite, » balbutia Jean, « vous ne m'aviez pas dit... Je ne me doutais pas... »

La malade hocha la tête. Sur sa bouche pâle, où le sourire devenait tremblant et convulsif, dans ses larges prunelles troubles, se refléta toute l'abnégation du sacrifice. Le jeune homme courba le front sur la main fluette qu'il tenait toujours... Et tous deux gardèrent le silence.

Dans l'air odorant et léger qui montait du jardin, un coup de sonnette tinta. On entendit des portes s'ouvrir. Jean sentit son cœur s'arrêter de battre. Il suffoquait d'une joie indicible, délicieusement douloureuse.

M^{lle} de Ribeyran parut. La sensation de sa présence éclata foudroyante, et comme irréalisable. Mais c'étaient bien les lignes adorées de sa personne, mouvante sous les délicates étoffes, l'ovale suave de sa face, sa bouche, ses yeux, l'ombre brune de sa chevelure. Sur le seuil de la chambre sa beauté resplendissait. Et elle restait interdite, car la servante ne l'avait pas avertie que M. Valdret se trouvait là.

Enfin leurs deux noms s'exhalèrent dans l'élan de leurs cœurs l'un vers l'autre :

— « Jean !...

— Odette !... »

Ils se rapprochèrent, se dirent de banales phrases, car toute leur pensée était dans leurs yeux, qui se contemplaient ardemment. Ils oubliaient la mourante. Mais Odette, avec un sursaut, y pensa la première. Tous deux se tournèrent vers Marguerite.

Elle les regardait à travers d'intraduisibles larmes. Quand elle se vit surprise, elle cacha son visage sous ses doigts amaigris.

Ils s'agenouillèrent de chaque côté de la chaise longue. Et chacun saisissant une de ces mains qui tentaient vainement de résister, ils la caressèrent avec de douces paroles. À un moment, Odette, comme Jean lui-même l'avait fait tout à l'heure, posa ses lèvres contre les délicates phalanges.

— « Oh ! pas cela... » balbutia Marguerite avec une visible angoisse. « Mademoiselle, vous ne devez pas m'embrasser la main. Si vous saviez !... »

Et la malade leva sur Jean l'humilité de son regard, assombri par le souvenir des déchéances anciennes.

— « Pourquoi ? » dit l'officier. Et comme Odette, un peu gênée, laissait échapper les doigts rebelles : « Mademoiselle de Ribeyran, » ajouta-t-il avec une légère emphase, « reprenez cette main, elle est digne de votre baiser. »

Une expression d'extase illumina le visage de la malade.

— « Ah ! » soupira-t-elle, « le relèvement est donc possible !... »

Elle fut redressée comme par une secousse, puis retomba sur ses coussins. Ses yeux se fermèrent. Un murmure sortit de ses lèvres. Jean et Odette se penchèrent. Elle disait :

— « Soyez bénis... oui... tous les deux... soyez bénis... »

Alors elle s'immobilisa. Mais sa bouche demeurait entr'ouverte. Et, de sa poitrine, un son rauque et irrégulier s'échappait.

— « Mon Dieu ! » murmura Odette.

— « Je vais, » dit Jean, « envoyer la bonne chez le médecin.

— Non, » répliqua la jeune fille, « envoyez-y mon domestique, qui est en bas avec le poney. Qu'il cherche le docteur et le ramène d'où qu'il soit. Quant à la bonne, elle va m'aider à recoucher sa maîtresse. »

Tandis que M^{lle} de Ribeyran s'activait avec la servante autour du frêle corps, si léger qu'elles le soulevèrent sans peine, Jean attendit dans la pièce décorée de japoneries. Une mélancolie amère l'oppressait. Portait-il donc le malheur avec lui ? De ces deux créatures charmantes qui l'aimaient, l'une allait mourir, et l'autre lui présenterait inutilement l'offrande de sa merveilleuse jeunesse... Puis, soudain, son mâle cœur élastique bondissait de triomphe : Odette était près de lui ! il l'avait vue ! il allait la revoir !... Quelques minutes sans doute seulement, mais des minutes plus précieuses qu'une vie entière. Qu'elle était belle, énergique et bonne ! Chacun de ses gestes traçait un sillon de grâce qu'il garderait dans sa mémoire pour s'extasier à l'infini. Oh ! quel souvenir d'adoration il emporterait sur l'immensité des mers et dans les fiévreuses profondeurs de l'île noire !

Une porte s'ouvrit. M^{lle} de Ribeyran jeta d'une voix altérée :

— « Jean, je vous en supplie, venez vite !

Il s'élança.

Étendue dans le lit, le buste soutenu par les oreillers, Marguerite, les yeux entr'ouverts et noyés d'ombre, le visage incroyablement transformé et vieilli depuis tout à l'heure, ne respirait plus que par saccades. Un hoquet toujours plus rare agitait son corps qui, autrement, eût paru inanimé. La petite bonne, à genoux sur la carpepe, se lamentait à grands cris.

— « Faites-la partir, » réclama Odette avec un regard vers la mourante, qui, peut-être, entendait encore.

L'officier emmena doucement la servante. Puis il rentra, ferma la porte.

Et tous deux, debout près de ce lit, étreints par la plus solennelle angoisse, ils contemplèrent l'œuvre abominable de la mort.

Cela dura un long moment. Tout à coup, l'horreur d'un cri jaillit de la bouche tordue, haletante. Une convulsion fit onduler les draps. Puis tout se fixa dans une immobilité terrifiante.

Jean étreignit la main d'Odette. La jeune fille s'abattit contre lui en tremblant, et tous deux demeurèrent ainsi quelque secondes, le cœur bouleversé par l'angoisse de la mort, tandis que malgré eux, dans leurs corps pour la première fois si proches, leur jeune sang impétueux chantait l'hymne de la vie.

Bientôt, l'un après l'autre, ils baisèrent le front de la morte. Puis M^{lle} de Ribeyran descendit au jardin chercher quelques fleurs. Quand elle remonta, un saisissement l'arrêta dès la porte. La transfiguration des premières heures de la mort déjà embellissait Marguerite. L'affreuse vieillesse de l'agonie avait disparu. La chair des joues, légèrement gonflée, s'arrondissait en une ligne gracieuse. Les lèvres détirées se joignaient, presque souriantes. Les longs cils blonds soulignaient les paupières soyeuses. Et, des deux côtés du visage, les bandeaux si coquettement lissés et que la courte lutte suprême n'avait pas défaits, s'abaissaient comme deux ailes caressantes.

M^{lle} de Ribeyran plaça une grappe de boules-de-neige sur l'oreiller, près de cette tête charmante, et dans les mains des iris blancs et mauves. Jean la regardait faire. Le médecin entra.

Il ne fut pas étonné. Mais quelle satisfaction de songer que son intéressante malade avait eu des parents près d'elle à son dernier moment ! Le matin même il s'en préoccupait ; il craignait bien qu'elle ne passât pas la journée. Il offrit ses services pour les renseignements relatifs aux funérailles, et il se retira avec de profonds saluts, car il avait reconnu la fille du marquis de Ribeyran.

Quand il fut parti, Odette dit à Jean :

— « Mon ami, je dois vous laisser seul près de votre pauvre cousine. Ma mère serait inquiète. Mais je vais lui dire votre deuil, et je reviendrai demain avec son autorisation. Je suis sûre qu'elle ne me la refusera pas.

— Veuillez lui présenter tous mes respects, » répondit le jeune homme. « Dès que j'aurai rendu les derniers devoirs à cette seule parente que je possédasse, à cette nièce de mon infortunée mère, j'irai voir la marquise à Carqueiranne. Mon colonel m'avait lui-même engagé à lui porter mes adieux, ainsi qu'à vous, Odette. Cette marque de sa confiance me rendait, je l'avoue, très fier, après ses récentes rigueurs.

— Vos adieux ?... » répéta la jeune fille troublée.

— « Ne le savez-vous pas ? Je quitte momentanément la France. Mon colonel a obtenu ma permutation dans l'escadron de chasseurs d'Afrique qu'on envoie à Madagascar.

— Oh ! Jean... »

Elle, si volontaire, si ferme, fut ébranlée par le choc. Son beau visage se décolora jusqu'aux lèvres ; des larmes perlèrent à ses cils.

— « Ma bien-aimée, » murmura Jean, « c'était la seule solution possible.

— Une solution !... » fit-elle impétueusement.

D'un regard triste, il lui désigna la face muette de Marguerite.

— « Oh ! pardon... » s'écria Odette en faisant deux pas vers le lit.

Mais les émotions de cette journée eurent enfin raison de cette nature mesurée et énergique. M^{lle} de Ribeyran s'abandonna à une passagère exaltation.

— « Pardon ! » répéta-t-elle en s'agenouillant devant la morte. « Mais ce qui intéresse notre amour ne saurait troubler votre repos, n'est-ce pas, chère, adorable amie ? Vous souhaitiez notre bonheur... Vous vouliez que nous fussions l'un à l'autre. Eh bien, je le jure sur votre visage d'ange : s'il lui arrive malheur là-bas, je mourrai comme vous... Si l'on me sépare de lui, j'entrerai dans un couvent pour ne jamais appartenir à un autre ! »

Elle se releva, saisit la main de Jean, et l'étendant au-dessus du lit :

— « Jure aussi, toi, » dit-elle, « jure, toi, mon fiancé devant Dieu, que tu ne vas pas chercher volontairement la mort, mais que tu vivras pour me conquérir malgré tout. »

Il le jura. Tous deux étaient bouleversés. Des larmes ruisselaient sur leurs visages. Alors, l'antique foi de sa race lui domptant le cœur, M^{lle} de Ribeyran ajouta :

— « Prions... prions pour elle et pour nous. »

Le silence descendit sur leurs jeunes épaules inclinées, sur leurs fronts respectueux, leurs yeux baissés, leurs mains jointes.

Mais on frappa timidement à la porte. La petite bonne avait pris sur elle de chercher un rameau bénit et un crucifix chez des voisines.

Elle dit à Jean :

— « Ma pauvre maîtresse est en paradis. Le curé était venu hier soir. »

Odette l'aida à disposer les objets sacrés. Elles allumèrent des bougies, fermèrent les volets.

Puis M^{lle} de Ribeyran posa encore ses lèvres sur le front glacé, serra la main de Jean et, sans ajouter un seul mot, quitta la chambre.

C'était un soir de septembre 1895, à Madagascar.

Un officier de chasseurs d'Afrique se promenait à cheval sur un chemin s'éloignant d'Ankaboka dans la direction du sud-est. Il allait lentement, pour goûter la relative fraîcheur nocturne et la sauvage magnificence du tableau.

À sa droite, le terrain se bossuait de faibles ondulations que recouvraient les profondeurs sombres de la brousse. À sa gauche, s'étendait l'estuaire de la Betsiboka. Le lit des eaux, rétréci par le commencement de la saison de la sécheresse, laissait à découvert une double et large bande d'alluvions. Au delà se dressait la montagneuse rive droite, avec le massif de Marovoay, indistinct à cette heure. Un peu en arrière et en contre-bas de la route, l'officier, en se retournant, eut aperçu les toits de charpente et de toile de l'hôpital militaire.

Une admirable lune des tropiques, au contour net et aigu comme la fine circonférence d'un disque d'argent, se suspendait dans la limpidité ténébreuse du ciel. Sa clarté effaçait les étoiles. Cependant quelques-unes palpitaient, larges et pures, vers l'horizon opposé, là où l'azur noir s'inclinait pour s'appuyer sur la crête plus noire encore des forêts.

La surface du fleuve présentait le scintillement d'un vaste miroir. Ses eaux, que leur lit d'argile rouge rend sanglantes en plein jour, brillaient en ce moment d'un reflet uni et métallique. Une très grande île les coupait de sa proue comme un vaisseau à l'ancre ; tandis qu'en aval tout un minuscule archipel couvert de palétuviers semait cette nappe étincelante de taches touffues et obscures.

Un calme infini planait, un calme qui pourtant n'était pas le silence. Car une trépidation éparse, un sifflement continu, un bourdonnement pareil à celui de la vapeur dans une chaudière emplissait l'espace. C'était le concert des insectes, où dominait la note perçante et saccadée de milliers de cigales.

Parfois un long hurlement déchirait l'air ; d'autres y répondaient ; d'affreuses clameurs éclataient, toutes proches ; et, de distance en distance, jusque dans les lointains où elles mouraient, des clameurs semblables se répétaient, comme réveillées. Lugubre lamentation des chiens sauvages, qui lançaient à la lune on ne sait quelle prière terrifiée ou quelles mystérieuses imprécations. Brusquement ils se taisaient ; et, sur les eaux, sur les îles, sur les berges vaseuses où s'engourdissait le sommeil des crocodiles, sur l'immense étendue de la brousse où les zébus dormaient sur leurs genoux pliés, la paix retombait, insondable.

Après l'écrasante chaleur de la journée, la nature fiévreuse reprenait haleine. Pourtant l'étouffement de la buée tiède pesait encore. Et, dans cette atmosphère épaisse, les âcres sèves exhalaient leurs effluves. Le monde innombrable des plantes, sans cesse renaissant et pourrissant, alourdissait encore l'air par l'odeur formidable de sa fermentation.

Jean Valdret laissait osciller ses épaules au balancement de son cheval. Jamais l'étrangeté de telles impressions sur ses sens ne lui avait paru plus hostile. Que ne pouvait-il ébranler de son énergie cette solitude farouche ! Le désespoir de son impuissance l'accablait.

Détaché au service des étapes dès le début de la campagne, il avait été nommé commandant du gîte et de l'hôpital d'Ankaboka. Distinction maudite, qui le retenait depuis quatre mois, inactif, à ce poste. Devant lui avait passé toute l'armée d'attaque, les futurs héros de la Colonne Volante, le général Duchesne et son état-major, la brigade Metzinger, tous les autres. Et lui restait là, défenseur d'un village obscur que rien ne menaçait, ayant à maintenir ouverte une route sur laquelle les piteux ennemis ne se hasardaient plus, et recevant de temps à autre les lamentables convois de fiévreux qui tâchaient de se traîner jusqu'à la mer. Le plus grand nombre ne poussait pas plus loin sur le chemin de l'espérance et du retour. Ils s'abattaient là pour mourir, dans les sinistres baraquements de l'hôpital. Jean Valdret suivait leur bière — ou plutôt, hélas ! le léger cadre de bois sur lequel on ficelait les morts, enveloppés dans une toile et recouverts par un verdoyant linceul de fougères et de roseaux. Il plantait sur le monticule de terre deux branches liées en forme de croix, rendait hommage à l'humble soldat qui s'endormait pour toujours si loin de la patrie, le remerciait au

nom de la France, faisait présenter les armes et regagnait sa case, le visage impassible, mais le cœur défaillant de chagrin.

Oh ! combien il en avait salué de l'épée de ces pauvres morts ! salué de son inutile épée, qu'il ne tirerait pas du fourreau pour un autre usage. La campagne s'achevait. D'un instant à l'autre Tananarive tomberait aux mains de nos troupes. Et il n'y serait pas ! Il ne se serait pas battu, distingué comme il avait rêvé. Il reviendrait sans gloire, sans blessure, sans rien de ce qui pouvait avancer la cause de son amour. Le colonel de Ribeyran aurait peut-être un sourire ironique lorsqu'il apprendrait de si médiocres exploits. Ce n'était pas eux qui changeraient son inflexible détermination. Et Odette elle-même, si tendrement éprise qu'elle fût, Odette, avec son énergie ardente, son goût des actions hardies, quel désappointement secret n'éprouverait-elle pas si l'homme qu'elle aimait ne lui causait ni l'aiguillon d'une inquiétude ni la griserie d'une fierté !

— « Malédiction ! » murmura Jean, qui, tout à coup, fit retourner son cheval dans la direction d'Ankaboka.

S'il se fût écouté, sa désolation et son énervement se fussent exhalés en cris frénétiques. Cela l'aurait soulagé de hurler, lui aussi, sous l'immensité du ciel, comme ces chiens stupides qui troublaient la nuit magnifique des angoisses de leur faim ou de leur épouvante.

Tout à coup, il tressaillit. Les brutes hurleuses s'étaient tues. Le galop précipité d'un cheval retentissait sur la route.

Jean porta la main à ses fontes, saisit son revolver. Ce ne pouvait être qu'un des siens, car l'équitation est un art inconnu des Hovas. Mais, en pays ennemi, nulle précaution n'est superflue.

Le cavalier arrivait d'Ankaboka. Bientôt il devint visible sur la route blanche de lune. Jean cria :

— « Qui va là ?... »

— Français, mon lieutenant ! »

C'était un de ses hommes. Encore quelques foulées et il s'arrêta devant son chef.

— « Mon lieutenant, c'est une estafette... » (Il haletait.) « Le colonel Bailloud l'envoie par une canonnière qui vous attend. On vous rappelle à Majunga.

— À Majunga ! »

Ce fut une exclamation de désespoir. Le destin s'acharnait donc après lui ? Quoi, non seulement on ne lui permettait pas de marcher en avant, mais maintenant on le faisait revenir en arrière ! Des larmes de rage humectèrent ses yeux. Il dit au soldat :

— « C'est bien. »

Il pressa son cheval jusqu'à ce que le nerveux animal s'emballât, et il regagna le campement à un train vertigineux. Cette violence d'allure le détendit, lui permit de recouvrer son calme.

Dans sa case, il trouva l'estafette. L'homme lui tendit la lettre du colonel Bailloud.

Il lut. Ses yeux brillèrent ; sa poitrine se dilata. Le colonel le mandait en toute hâte pour lui confier une mission confidentielle, urgente et dangereuse. C'étaient les termes. On n'avait pas douté que le dernier ne l'aiguillonnât. Il l'eût porté à ses lèvres, ce mot qui le ravissait.

Un capitaine d'infanterie, qui devait le remplacer, venait d'arriver par la canonnière. Jean lui donna quelques brèves indications et se rendit à bord. La descente de la Betsiboka, sous la magie de ce clair de lune, eût été pour un poète une excursion d'enchantement. Mais l'officier ne songeait plus au paysage. À chaque instant il réclamait plus de vitesse du commandant de la canonnière. Le fin et rapide bateau franchit les soixante kilomètres en trois heures.

Avant minuit, Jean débarquait à Majunga.

Le colonel Bailloud piétinait d'impatience. Rien que par l'accueil nerveux et bref de ce crâne petit homme dont le soldat disait : « Un chic type ! N'a qu'à vous regarder, il vous fiche le feu sous le ventre, » Jean comprit qu'on attendait de lui quelque chose de peu ordinaire.

— « Monsieur, » dit le colonel, « voici. Je m'adresse à vous parce que, dans tout le rayon de mon commandement, vous me paraissez être le mieux

l'homme qu'il me faut. Le général Duchesne va entrer à Tananarive : c'est une affaire de jours, peut-être d'heures. Il a en poche un traité qu'il doit imposer à la reine et qu'il a emporté de Paris. Mais, au dernier moment, le Gouvernement français se ravise. Je reçois par câble le texte chiffré d'un autre traité, plus avantageux, et que la situation nous met en mesure de faire accepter. Il faut que le général en chef l'ait avant la prise de la capitale. Vous saisissez l'importance... Je n'insiste pas. Vous allez vous charger d'une copie de ce traité. Si vous la remettez au général en chef avant les premières négociations avec la reine, la France vous devra beaucoup. Êtes-vous prêt, monsieur ?

— Ah ! mon colonel, » s'écria Jean, « quelle reconnaissance ne vous dois-je pas pour l'honneur que vous me faites !

— Phrases inutiles, jeune homme. Vous avez devant vous cent lieues à faire à franc étrier, dans un pays ennemi, plein de surprises et d'embûches. Vous ne pouvez emmener que très peu d'hommes, cinq ou six au plus, mais résolu, et avec des bêtes solides. Ceux qui ralentiraient le train, vous les lâcherez en route. Voici des pouvoirs pour réquisitionner ce qu'il vous faudra aux gîtes d'étape. Mais ces gîtes sont rares ; ils n'existent plus à partir d'Andriba ; chacun d'eux n'a guère qu'un cheval, celui du chef de poste, si encore c'est un chef monté. Si vous avez des préférences quant à vos compagnons et à vos montures, je vous laisse libre ; sinon prenez un maréchal des logis et quatre chasseurs de ma garnison que j'ai fait tenir prêts. On vous montrera aussi un cheval d'une vitesse et d'un fond extraordinaires. Je vous le donne. Si vous ne le montez pas tout de suite, faites-le conduire en main derrière vous. Il vous fournira le premier relais. Soyez en route avant une heure. »

Jean répondit simplement :

— « Bien, mon colonel.

— Voici le traité, » reprit le commandant de Majunga. « Il est écrit avec un chiffre que ces sauvages auraient du mal à débrouiller. Malgré cela j'espère que vous ne les y laisserez pas mettre les pattes. Aucune témérité inutile, n'est-ce pas ? On tentera de vous barrer la route. N'essayez pas de jouer au plus fort quand vous pourrez jouer au plus malin.

— Comptez sur moi, mon colonel, et si je meurs...

— Faut pas mourir, monsieur, faut passer, » dit le colonel Bailloud d'une voix rude, « C'est pour cela que je vous ai choisi. Donnez-moi la main, et... bonne chance ! »

Une heure après commençait pour Jean une période unique, vertigineuse, rêve tel que la fièvre ou l'ivresse n'en inventent pas de plus ardents.

Le premier jour fut joie, gonflement d'orgueil, griserie de vitesse, volonté impérieuse du succès, miraculeux espoir.

Un mois auparavant, le plus court eût été de remonter en bateau la Betsiboka jusqu'à Marololo et de ne prendre que là le chemin de terre. Mais depuis la fin d'août, le fleuve n'était plus navigable que de Majunga à Ankaboka, et encore pour les seules canonnières. Gagner Ankaboka par cette voie n'eut avancé à rien, car ensuite il eût fallu traverser perpendiculairement l'estuaire pour retrouver la route militaire à Marovoay, et les vases profondes des rives, la perfidie des plaines d'alluvions rendaient en ce cas le retard certain et les enlacements probables.

Jean prit donc dès le départ la voie de terre, qui, tout d'abord, s'écarte beaucoup de la vallée pour éviter précisément la région des marécages.

Il dut à la nécessité de cet itinéraire l'impression la plus saisissante de cette fantasmagorie de paysages, franchis presque sans les voir en l'hypnotisation du but devant soi.

Ce fut au sommet de la hauteur qui domine Ambodinabatékély.

Partis en pleine nuit, les cavaliers couraient depuis trois ou quatre heures à peine. Hommes et chevaux dépensaient à pleins muscles leur jeune vigueur et leurs forces toutes fraîches. Leur somptueux ennemi le soleil s'annonçait déjà, au fond de cet orient vers lequel on s'élançait. Il fallait mettre les foulées doubles avant qu'il fût assez élevé pour les ralentir par l'effrayante pesanteur de ses rayons.

Brusquement, au fond de la brousse, il émergea rose et radieux, presque inoffensif encore dans son attendrissante splendeur.

On se trouvait alors dans un âpre désert de verdure. La vue s'étendait de tous côtés sans obstacle, ne rencontrant que la houle basse, immobile des herbes dures et des grasses plantes épineuses.

Depuis Majunga, la route montait, d'une pente presque insensible. Jean ne s'en doutait pas, ou du moins il calculait mal le niveau atteint. Tout à coup, en avant de lui, se dessina une ligne droite, nette et cassée comme une crête de falaise.

On eût dit la fin de la terre ferme, un enfoncement dans le clair infini d'où le soleil surgissait par une ascension glissante et douce. Jean s'étonna, poussa son cheval jusqu'au bord, et s'immobilisa dans un saisissement émerveillé.

À ses pieds descendait à pic un escarpement de plusieurs centaines de mètres. En bas, une vallée riante s'élargissait en une région de miracle, aux nuances vaporeuses, invraisemblables, et coupée par un étonnant fleuve rose.

Des hameaux y nichaient parmi les touffes des bananiers ; les rizières fauchées, sèches à cette saison, la brodaient d'un feston d'or mat ; et l'abondance des eaux sinueuses étincelait entre des îles envahies par l'opaque verdure des palétuviers.

Vers la gauche, dans la distance, un groupe de collines crénelées de murailles, dessinait une silhouette de forteresse géante et participait au caractère un peu fantastique de ce surprenant paysage.

Le songe reprit les proportions de la réalité lorsque Jean tira une carte de sa poche.

Cet admirable fleuve rose, c'était la Betsiboka. Les alluvions ferrugineuses abandonnées sur les rives par ses eaux décroissantes et dont elle roulait des parcelles, donnaient à ses flots et à une partie du paysage cette teinte d'incarnat, adoucie par la distance et plus tendre encore sous la lumière du matin.

La route militaire, qui s'en était éloignée d'abord, était revenue vers la rivière comme un arc vers la corde qui le sous-tend. Mais cette colline fortifiée, au loin ? Jean maintenant la reconnaissait : c'était celle de Marovoay, si souvent aperçue de l'autre rive, là-bas, de l'extrémité de la plaine rose, dans ses éternelles et décourageantes promenades autour d'Ankaboka.

Marovoay... On y serait bientôt, après avoir descendu les lacets que les soldats du génie, par un travail considérable, ont taillé sur le flanc de la falaise. Là, on trouverait un poste important, des chevaux frais, des vivres. On s'arrêterait quelques minutes pour respirer. En avant donc ! La petite troupe repartit gaiement. C'était presque du plaisir encore. L'épreuve n'avait pas commencé.

Elle commença le soir même de ce premier jour dont l'aube était apparue si merveilleuse.

Il faisait nuit depuis deux heures ; on approchait de Marololo. Jean voulait atteindre ce gîte d'étape avant d'ordonner une halte. Mais la lune n'était pas encore levée. On avançait difficilement sur un sol friable, défoncé par le passage de l'artillerie. La lassitude et le sommeil se faisaient lourdement sentir. L'officier n'avait pas ménagé les chevaux, puisqu'il pouvait encore compter sur les relais devant lui. Il serait temps de ralentir quand, sur la terrible voie de la Colonne Volante, on n'aurait plus à espérer de nouvelles ressources. Là l'économie des forces deviendrait le premier mot de la sagesse. Pour le moment, il importait de les épuiser et de les remplacer le plus rapidement possible.

Elles n'étaient pas égales. La résistance n'était pas la même chez ces six hommes, non plus que chez leurs montures. Comme on quittait les terres sablonneuses pour rentrer dans la brousse, un des chevaux s'abattit. Le cavalier tomba si malheureusement que son front s'ouvrit sur une pierre. Il demeura sans mouvement. Tandis que ses camarades lavaient sa blessure, à la lueur d'un falot, avec l'eau-de-vie d'une gourde, Jean étudia un instant sa carte.

— « Nous devons être tout près d'un village sakalave, » dit-il au maréchal des logis, « Ces gens-là ne nous sont pas hostiles. Si je trouve, comme je le crois, ce village à peu de distance sur notre droite, nous y laisserons ce pauvre garçon. Je ne peux me résoudre à l'abandonner ici. Attachez-le sur le cheval libre qui nous reste, et emportons-le. Quant à sa bête, » ajouta-t-il, en s'adressant à deux des hommes qui faisaient de vains efforts pour la relever, « laissez-la. »

Environ une lieue plus loin, ils aperçurent, en effet, des indices d'habitation. Des éclaircies s'ouvraient dans la brousse, des zébus

dormaient dans un parc fermé. Près de la route, l'ombre se troua d'un reflet rougeâtre, puis on perçut comme des clameurs de foule. Jean se tourna vers sa suite :

— « Arrêtez, » dit-il. « Quand il sera temps je vous appellerai. S'ils vous voyaient à l'improviste, ces sauvages croiraient à une attaque. Je veux d'abord m'expliquer avec leur chef. »

Il sauta de cheval et s'avança seul, à pied.

Le bruit de voix devenait plus distinct, mêlant des timbres nombreux, mais tous rudes et gutturaux.

« Que diable font ces singes-là ? » se dit Jean. « Célèbrent-ils quelque rite en l'honneur de la lune qui se lève ? »

Cependant il débouchait de la brousse. Une surprise l'immobilisa.

Au milieu d'un espace découvert, un grand feu rougeoyait. Autour de ce feu, des êtres accroupis en cercle parlaient et gesticulaient, des êtres dont les noires silhouettes se fondaient presque dans la nuit, tandis que leurs visages, éclairés par les flammes, se détachaient, masques blanchâtres, effrayants, où brillaient des yeux de férocité et de fureur. À côté de chacun une sagaie était posée sur le sol, la pointe dirigée vers le brasier.

Jean avait entendu parler de ces « kabar » de guerre, de ces conseils où se décident les expéditions, et auxquels les chefs sakalaves n'assistent qu'en tenue de combat et la figure peinte en jaune pâle. Il comprit aussitôt le sens du sauvage spectacle qu'il avait sous les yeux. Mais jamais il ne l'aurait imaginé si saisissant, avec cette profonde obscurité tout autour, qui faisait effroyablement saillir l'horreur des faces plâtreuses, trouées par le farouche étincellement des prunelles.

Malgré le tapage des contradictions et des cris, l'arrivée de Jean fut entendue ou aperçue. Quelques têtes se tournèrent, puis toutes les autres. Un silence poignant s'établit. Comment jamais oublier ce cercle de visages de pierre dans ce rutillement de flamme, la haineuse méfiance de tous ces yeux ?

Deux ou trois des guerriers se levèrent, sans oublier de saisir leurs sagaies. Ils s'approchèrent de l'intrus en hurlant et en agitant les bras. L'officier braqua un revolver.

Ils parurent un peu intimidés par l'arme à feu. L'un d'eux, qui estropiait quelques mots de français, sembla vouloir parlementer.

Les autres se turent. Maintenant toute l'assemblée était debout, une trentaine d'hommes armés et menaçants.

Le porte-parole, tant bien que mal, fit comprendre qu'ils avaient d'abord été amis des Français, car ils détestaient les Hovas. Mais les soldats français de Marololo avaient pillé leur village. On avait pris leurs volailles, leurs bestiaux. Pourtant ils ne refusaient pas de vendre à des prix justes, et même ils ne demandaient pas cher pour les femmes. À présent, puisqu'on les avait dépouillés, ils se vengeraient.

Jean, qui jugeait la prudence indispensable, montra une poignée de monnaie et fit signe qu'ils en auraient beaucoup plus s'ils posaient leurs armes.

Puis il éleva son revolver en touchant la sagaie du plus proche, pour donner à entendre qu'on les exterminerait s'ils attaquaient les blancs.

La vue de l'argent changea l'expression des hideux visages. Une convoitise y parut. Les chefs inclinaient à la conciliation. L'interprète répétait : « Amis... Français bons... Monnaie, monnaie... » On allait s'entendre. Jean songeait à laisser son blessé comme gage de l'argent promis, qu'il ferait envoyer le lendemain de Marololo, avec des bourjanes et des soldats pour emmener le chasseur. Mais, tout à coup, hors du silence de la brousse éclata un son inattendu. Un cheval hennit...

Ce fut sinistre. Une seconde de stupeur suivit. Puis les guerriers, avec des clameurs affreuses, se précipitèrent sur Jean.

Naturellement ils crurent à un piège. Ils s'attendaient à voir une armée sortir de la brousse. Avant tout ils voulaient massacrer le traître.

Jean en abattit deux avant qu'ils l'eussent touché. Ensuite il ne se hâta pas de tirer les autres balles de son revolver, ce qui l'eût désarmé. Il braquait l'arme d'un air si tranquille, n'ayant pas rompu d'un pas, que les sauvages hésitaient, imaginant qu'il avait le pouvoir de les tuer tous, lui attribuant d'après son attitude quelque talisman qui le rendait invulnérable.

Cependant, aux détonations, les soldats accoururent. Alors les guerriers sakalaves se ruèrent. La rage du guet-apens supposé exaltait leur bravoure.

Jean tira encore, mais il reçut un si rude coup de sagaie en pleine poitrine qu'il chancela. Ses hommes, poussant leurs chevaux, faisaient tous les efforts possibles pour le dégager ; pourtant ils n'osaient trop décharger leurs revolvers, car, dans ce groupe obscur, ils eussent pu atteindre leur chef. Pendant quelques minutes la situation fut critique. Puis, tout à coup, le lieutenant apparut isolé, sous la lueur tournoyante de son sabre, auquel il faisait décrire un formidable moulinet.

Aussitôt deux cavaliers rompirent le cercle des sauvages, furent à ses côtés, et les détonations se succédèrent si foudroyantes que les adversaires lâchèrent pied. Ce fut un évanouissement d'ombres dans la nuit. Ils s'enfoncèrent au sein de la brousse. Une douzaine des leurs restaient sur la place. À la lueur du foyer, qui éclatait intermittente, on voyait quelques faces peintes se soulever hideusement, la bouche tordue par l'agonie.

Un des quatre chasseurs était mort. Le cheval d'un autre gisait, le flanc ouvert. Le maréchal des logis avait une main traversée par un coup de sagaie. Quant à Jean, il ressentait une douleur à la poitrine et comme une brûlure au bras gauche. Pourtant, il déclara que ce n'était rien et demanda son cheval. Le chasseur qui en avait la garde ne l'avait pas lâché pour se battre, l'entraînant avec le sien pour charger les sauvages. Mais celui qui portait, attaché à la selle, le soldat blessé, ne se retrouva pas. Effrayé par les coups de revolver, et d'ailleurs plus frais que les autres, l'animal, se dégageant d'un écart, s'était enfui avec son fardeau inanimé.

— « Il le ramènera à l'étape, » déclara Jean. « Allons, mes amis, nous avons perdu une demi-heure. Nous la regagnerons sur notre sommeil, à Marololo. Partons. »

Se penchant vers le chasseur mort :

— « Adieu, ami, et merci... » murmura-t-il.

Les autres, d'un geste grave, portèrent militairement la main à leur casque de toile.

À Marololo, les blessures furent pansées. Le coup de sagaie dont la violence avait ébranlé Jean l'aurait certainement tué sans la quadruple épaisseur du parchemin cousu dans ses vêtements contre sa poitrine. Le pli scellé était percé de part en part. Mais au-dessous ne paraissait qu'une

entaille peu profonde. La plaie du bras, une lanière de peau enlevée, était plus douloureuse. Le major déclarait Jean incapable de poursuivre sa dangereuse mission. Celui-ci répliqua par un haussement d'épaules et par un sourire.

Le maréchal des logis, dévoré de fièvre, demeura à l'hôpital. Jean hésitait à emmener à sa place un des artilleurs, seuls cavaliers qui se trouvaient à Marololo. « Ils n'ont pas assez l'habitude du cheval, » songeait le lieutenant. Pourtant l'entrain hardi de l'un d'eux le tenta. Il l'adjoignit aux trois chasseurs qui lui restaient.

À partir de Marololo la petite troupe connut les véritables souffrances et les périls incessants.

L'attaque des Sakalaves n'avait presque été qu'un passionnant hors-d'œuvre auprès de la tactique surnoise et exaspérante des Hovas. Ceux-ci, on ne les voyait guère : impossible de les charger et de se soulager en fendant quelques-uns de ces fronts jaunes à cheveux plats sous lesquels luisent les yeux obliques, fourbes et cruels des Malais. Du plus loin qu'ils apercevaient les cavaliers français, ils se sauvaient à toutes jambes et l'on ne pouvait gaspiller le temps à les poursuivre. Mais, grâce à la vitesse de leurs coureurs professionnels, de ces bourjanes qui tiennent lieu de bêtes de somme, ils donnaient l'alarme en avant, et alors, sur le passage des chasseurs, de tous les taillis des forêts, de tous les buissons de la brousse, une grêle de balles partait de fusils invisibles. Par bonheur, les Hovas ignorent absolument l'art de viser. Presque tous les coups portaient trop haut. Parmi ce sifflement devenu habituel des projectiles, les soldats avaient fini par éprouver plus de colère que d'inquiétude. Pourtant une balle traversa le casque de Jean. Une autre tua un cheval. On en avait encore un en main, qui le remplaça. Mais au matin du troisième jour, comme on longeait un parc de zébus, tout à coup, entre les nopals de la haie, un éclair brilla. Un des chasseurs s'affaissa sur sa selle, puis tomba à terre comme une masse. Il était mort. Les autres saisirent son cheval par la bride, et, sous le feu d'une nouvelle décharge, tous s'élancèrent en avant.

La fureur leur faisait quelque peu oublier la fatigue. Dans les vastes plaines nues et mornes, où l'excitation de ces fusillades manquait, les heures semblaient plus longues.

Jamais Jean n'avait imaginé pareille souffrance. Les pansements non renouvelés se collaient à ses plaies en rudes tampons où séchaient la sueur et le sang. Pour que ses hommes eussent leur maigre compte de sommeil, il prenait la faction comme eux, à tour de rôle. Le problème était de trouver de la nourriture pour eux et leurs bêtes. Ils firent des razzias dans les villages. Cela leur coûta encore un homme, l'artilleur de Marololo, tué dans une bagarre. Et ensuite ils n'osaient guère s'aventurer, préférant rester à jeun que de risquer des luttes où ils hasardaient ainsi le succès final de leur mission.

Jean pensait arriver à Tananarive au matin du quatrième jour. Une forêt embrasée lui barra le chemin. Les Hovas y avaient mis le feu pour arrêter nos troupes. Elle brûlait depuis deux semaines. Il fallut la tourner. Mais, de l'autre côté, ce fut un désastre : on ne retrouvait plus le chemin.

L'officier finit par se lancer au hasard, sur la foi de sa boussole. Après avoir erré plusieurs heures, tout à coup, à quelque distance sur sa gauche, il aperçut une voiture Lefèvre culbutée ; il poussa un cri de joie. Il marchait depuis un moment parallèlement à la route. Bientôt il en vit se dérouler l'étroit ruban rougeâtre.

Cette poussière rouge constituait un de leurs supplices. D'une ténuité extrême, elle pénétrait dans leurs yeux, dans leurs oreilles, sous le linge noirci qui se raidissait contre leur chair ; elle imprégnait leur peau. C'était une intolérable irritation.

Cependant ils avaient dépassé Andriba. Ils suivaient maintenant le douloureux et glorieux chemin de la Colonne Volante. Une oppression morale s'ajoutait à leurs tortures physiques. Devant eux, sous les pas de leurs chevaux, d'énormes et hideux oiseaux de proie, de ceux que nos petits « marsouins », dans toutes les colonies, appellent du nom ignoblement pittoresque de « charognards », s'élevaient en battant lourdement des ailes ; et, sous leur vol effaré, apparaissaient des corps à demi déchiquetés, des lambeaux d'uniforme ou des ossements déjà blanchis.

À mesure qu'on approchait de la capitale, les traces de la marche meurtrière se multipliaient. La terre, foulée et couverte de débris, criait l'héroïsme et le martyre. Des cadavres montraient des faces d'enfant, réduites et fondues par la fièvre, sous les fronts rasés, bruns ou blonds. Des

voitures Lefèvre demeuraient enchâssées jusqu'à l'essieu dans les ornières. Des carcasses de mulets se décomposaient avec des exhalaisons infectes. Des ceintures pleines de cartouches, des sacs, des fusils jetés par les malades jonchaient le sol. Plus loin encore, ils commencèrent à rencontrer des malheureux qui respiraient encore. Une forme vivante s'agitait faiblement. Près d'eux monta ce cri d'infinie détresse, toujours le même sur la lèvre du petit soldat qui meurt : « Maman... ah ! maman... »

Un des chasseurs se signa ; l'autre détourna les yeux.

Celui-ci, l'après-midi du quatrième jour, cria tout à coup : « Je ne puis plus... ah ! c'est fini !... » Il vacillait sur sa selle, comme ivre. Mais la terreur d'être abandonné le redressa. Il parcourut encore quelques kilomètres ; puis il glissa et roula sur le sol. Son cheval épuisé s'affaissa près de lui, sur la route déserte.

Jean et son dernier compagnon n'avançaient plus qu'avec lenteur. Maintenant ils marchaient côte à côte. Jusque-là, le lieutenant avait gardé sa place, en avant de ses hommes : non par une étroite idée de hiérarchie, mais pour l'exemple, l'entraînement et surtout l'autorité, sans laquelle il n'eût pas obtenu la constance disciplinée d'un pareil effort. Désormais, dans l'agonie de la dernière étape, il pouvait effacer les distances. D'ailleurs, qui eût reconnu l'officier du soldat ? Tous deux étaient en lambeaux ; tous deux avaient de maigres visages noircis, ardents et poudreux, dans lesquels d'effrayants yeux d'angoisse luisaient. Et ces yeux, sans ciller, se fixaient en avant, au fond de l'horizon, sur une masse bleuâtre, colossale comme une montagne et découpée de lignes nettes comme une forteresse : ils savaient que c'était le « Rova », le groupe des palais royaux, accroupi lourdement sur le plus élevé des trois sommets qui portent Tananarive. Depuis le matin ils l'apercevaient. Une force renouvelée les entraînait vers le but si proche. Mais une magie le reculait. Au soir ils désespérèrent.

.....

— « Qui vive ?

— Amis ! »

Oh ! l'indescriptible joie de ce double cri !... Enfin !

C'était le premier poste de l'armée française.

— « Où est votre chef ? Sait-il où campe le général Duchesne ? Je suis le lieutenant Valdret. J'arrive de Majunga en mission urgente.

— Le général Duchesne campe à la résidence, mon lieutenant, » répondit joyeusement le soldat. « Tananarive est pris. »

Le juron énergique lancé par l'officier étonna les hommes du poste, sortis pour voir. Il avait d'ailleurs si piètre mine à la lueur des falots que peu s'en fallut qu'on ne l'arrêtât. Mais son ton de commandement en imposa au sous-officier ; et il se disposait à poursuivre sa route vers la ville, quand une supplication l'arrêta.

— « Mon lieutenant... » murmurait son dernier compagnon de route.

— « Qu'y a-t-il ? Tu veux rester ici, mon pauvre garçon ? »

Le chasseur balbutia :

— « Si vous le permettez, mon lieutenant.

— Prenez soin de lui, il le mérite, » dit Jean aux soldats.

En s'éloignant, il songeait : « Pauvre diable ! il n'a pas l'espoir qui m'a soutenu. » Alors, pour la première fois depuis six jours, il prononça tout haut le nom que, sans cesse, il s'était redit en secret : « Odette... chère Odette ! »

Cependant il était à bout de forces. Quand il descendit de cheval, il chancela. Il se fit porter en filanzane au palais de la résidence.

Introduit immédiatement auprès du général Duchesne, il s'appuya au bras d'un soldat jusqu'à la porte du cabinet. Là, il rassembla une dernière fois son énergie, entra droit comme à la parade.

— « Comment ! » s'écria le général, qui le connaissait de vue. « C'est vous, Valdret ! Et dans quel état ! Vous venez d'Ankaboka ?

— Je viens de Majunga, mon général. »

Il fit part de sa mission, remit le traité. L'enveloppe et son contenu apparurent, traversés d'un coup de sagaie et tachés de sang.

Le général en chef posa un long regard sur le jeune officier.

— « Ah ! » s'écria-t-il en découvrant le contenu, « quel dommage qu'un si héroïque effort ait été accompli inutilement ! La reine a apposé, hier, sa

signature sur le traité que j'avais emporté de Paris.

— Que voulez-vous, mon général ? » répliqua Valdret. « Ce n'est pas moi qui suis en retard : c'est votre victoire qui était en avance. »

Le général sourit.

— « Mais, » reprit-il après un instant de réflexion, « vous auriez pu l'apprendre en route. N'avez-vous pas rencontré le courrier que j'envoyais à Majunga sous bonne escorte, pour prévenir Bailloud, qui télégraphiera la nouvelle au Gouvernement ?

— Non, mon général.

— Comment est-ce possible ? Il n'y a pas deux chemins. »

Jean Valdret gardait un silence d'étonnement. Tout à coup il comprit. Il avait dû croiser le courrier dans la région de la forêt incendiée. Il la contournait d'un côté pendant que l'envoyé du général et son escorte la contournaient de l'autre.

— « Ah ! » ne put-il s'empêcher de dire avec un sourire amer, « c'est toujours la fatalité qui me poursuit !

— Peste ! vous appelez cela de la fatalité, » riposta avec bonhomie le général en chef. « Vous avez encore votre peau sur les os, après l'avoir risquée plus que pas un de nous dans toute la campagne. Mais votre avenir est fait, jeune homme ! On racontera votre belle prouesse dans les anecdotes sur les héros célèbres. Maintenant, » ajouta-t-il en lui tendant la main, « allez vous reposer, pour qu'on n'y ajoute pas en épilogue le récit de vos derniers moments. »

Jean put à peine sourire : « Merci, mon général. » Il sortit en s'appuyant au mur ; un planton le reçut dans ses bras, au seuil du cabinet.

Le général Duchesne, qui vit l'affaissement soudain, s'élança, appelant un de ses officiers d'ordonnance.

— « Qu'on installe le lieutenant Valdret dans la chambre voisine de la mienne. Qu'on prévienne le major. »

Il était alors dix heures du soir. Deux fois dans la nuit le général fit prendre des nouvelles. Le matin, dès l'aube, il se rendit près du malade.

Jean délirait. La mâle jeune tête, toujours belle malgré la maigreur et le hâle, s'agitait sur l'oreiller. Le cou, qui émergeait de la chemise ouverte, contrastait par sa couleur de brique avec la blancheur de la poitrine. Ce ton de la peau et la barbe de six jours donnaient un air sauvage à la physionomie. Mais l'ensemble était saisissant de grâce robuste et de vitale énergie.

— « Quel superbe gaillard ! » fit le général, « Il s'en tirera, n'est-ce pas, major ? »

— J'en suis presque sûr, mon général.

— Tant mieux ! Nous n'avons pas beaucoup d'officiers de son intelligence et de sa trempe dans la nouvelle génération. Mais... que dit-il ? »

Des mots sans suite agitaient les lèvres de Jean.

Le major eut un sourire.

— « Écoutez, mon général. »

Le général en chef se pencha. D'abord il n'entendit que des syllabes incohérentes. Puis il distingua des paroles. Un nom revenait toujours : « Odette. » Enfin le malade murmura tout d'une haleine :

— « Odette, êtes-vous contente de moi ? Votre père, maintenant, voudra-t-il ? »

Le général Duchesne se redressa en riant :

— « Allons, » dit-il, « tout va bien. Et si Odette n'est pas sa blanchisseuse, on la lui donnera, nom de nom ! J'irai moi-même la demander à ce père récalcitrant. »

Sur une terrasse du château de Ribeyran, Odette se tenait assise et songeait. Elle regardait la beauté royale de l'automne resplendir sous ses réseaux de rouille et d'or au front des séculaires futaies.

Où donc l'automne est-il aussi divinement mélancolique et d'une grâce plus pénétrante que dans un vieux parc à la française, — un de ces parcs dont l'âme poignante flotte sur les toiles de Watteau et dans les vers de Verlaine ? Les jardiniers français des derniers siècles ont ajouté une province spéciale et exquise aux domaines divers mais limités de l'idéal ; ils ont créé du rêve. C'étaient d'humbles et anonymes génies, comme ceux qui suspendaient des élans, des douleurs et des extases aux façades palpitantes des cathédrales. Un seul survit : Lenôtre, — le plus froid peut-être, celui qui par trop d'amplitude et de magnificence effaroucha un peu le charme frissonnant tapi à l'angle des parterres et parmi les labyrinthes si délicieusement maniérés de ses prédécesseurs.

La rêverie de M^{lle} de Ribeyran était triste. Elle savait que Tananarive venait de tomber aux mains de notre armée et que Jean ne s'y trouvait pas. Elle avait eu régulièrement de ses nouvelles par son père. Chaque fois que M. de Ribeyran recevait une lettre, il la résumait à la marquise et à leur fille. Dans les dernières il avait pressenti un profond découragement. Et il y avait ajouté ce commentaire :

— « Jean s'énerve de rester à Ankaboka. Il a tort. Un soldat fait son devoir quand il accepte joyeusement le poste qu'on lui confie, quel qu'il soit. Il faut souvent plus de bravoure pour la patience que pour l'action. »

Malgré cette réflexion généreuse, qui relevait le rôle de Jean au lieu d'en considérer ironiquement la relative sécurité, Odette souffrait dans son orgueil d'amoureuse. D'ailleurs, son inquiétude n'en était pas moins vive, car elle voyait avec raison plus de péril dans la fièvre sournoise que dans la

tactique maladroite des Hovas. Quel humiliant désespoir si le bien-aimé succombait dans un lit moite, sans avoir tiré l'épée, au lieu de périr glorieusement sur un champ de bataille !

Ce serait le perdre deux fois. Et s'il revenait sain et sauf, mais sans être allé plus avant que cette misérable bourgade presque au seuil de la conquête, comment accomplirait-elle son projet de se dresser bravement devant son père et de lui dire : « Jean est un héros, un vainqueur. Vous ne pouvez plus lui refuser ma main. » Car, dans ses vaillantes chimères, elle avait rêvé un dénouement de ce genre, et elle commençait à douter qu'il s'accomplît.

Dans l'après-midi d'automne où Odette, du haut de la terrasse, contemplait les tons mordorés des feuillages, les pelouses qui se veloutaient sous un soleil déjà pâle et les flocons des petits nuages voguant dans un ciel léger, elle éprouvait donc un peu de l'amertume qui remplissait le cœur de celui qu'elle aimait lors de la lente promenade nocturne au bord de la Betsiboka.

Elle entendit des pas de chevaux et vit un cavalier qui se dirigeait vers les écuries tenant en main la monture habituelle du marquis.

— « Tiens, » pensa-t-elle, « mon père est arrivé d'Étampes. C'est une surprise. Nous ne comptons pas sur lui pour ce soir. »

Elle demeura encore un peu, ne se pressant pas d'aller au-devant de lui, mettant une coquetterie filiale à l'attendre là. Car certainement il la chercherait, viendrait en flânant la surprendre. Et elle se préparait, dans une innocente rouerie, à ne pas l'apercevoir trop vite, pour qu'il eût le loisir d'observer sa tristesse.

Mais M. de Ribeyran ne parut pas. La marquise ne se pencha pas à une fenêtre pour appeler sa fille. Nul bruit, nulle voix ne s'échappaient des baies entr'ouvertes. Une brusque anxiété saisit Odette. Elle se leva, rentra d'un pas vif.

Personne ne se rencontra dans les pièces où elle croyait trouver ses parents. Elle monta jusqu'au cabinet du colonel. Devant la porte elle s'arrêta, hésitante. Quand on conférait là dedans, c'était toujours grave, et,

tacitement, il lui était interdit de s'y mêler. Mais l'inquiétude fut la plus forte. Elle frappa.

La voix du marquis s'éleva :

— « Entrez ! »

Odette pénétra dans la pièce. Son père marchait de long en large, le visage sombre ; sa mère pleurait. Tous deux la regardèrent avec une pitié qui la bouleversa :

Elle jeta un cri :

— « Il est arrivé malheur à Jean ! »

Le silence qui suivit était une réponse.

— « Mon Dieu ! » gémit-elle, « Il est mort ! »

Puis, d'un ton changé, sans larmes, les yeux farouches :

— « Eh bien, je mourrai aussi. J'en ai fait le serment.

— Odette ! » sanglota sa mère en ouvrant les bras.

La jeune fille se jeta sur sa poitrine. Toutes deux pleurèrent ainsi un moment. M. de Ribeyran les contemplait ; et les griffes d'une terreur inconnue lui entraient dans le cœur. Car — et c'était la première fois — il tremblait véritablement pour sa fille.

Soudain elle se dégagea, presque calme. Elle voulait tout entendre. D'abord on ne savait rien. Tant d'erreurs se commettaient. La nouvelle pouvait être fausse. N'avait-on pas renvoyé à une de leurs amies des lettres qu'elle écrivait à son fils, avec la mention qu'il était mort ? Par bonheur, dans le courrier qui rapportait ces lettres, il y en avait une du fils lui-même.

— « C'était un simple troupier, » prononça M. de Ribeyran. « Des erreurs semblables ne se produiraient pas au sujet d'un officier. D'ailleurs, ma pauvre enfant, lis ceci. Mais viens près de moi, aie du courage. N'oublie pas que tu es la fille d'un soldat ! »

La voix impérieuse prit des inflexions si tendres, si vibrantes d'une intense sympathie qu'Odette leva les yeux de saisissement.

— « Mon père, » murmura-t-elle, « c'est vous qui me consolez ?... ou, du moins, qui admettez ma douleur ?... Mais... ne m'interdisiez-vous de

penser à... d'aimer... ? »

Sa phrase se hacha, sombra dans un sanglot.

— « Hélas ! tu l'aimais, ma pauvre petite... En ce moment, je n'envisage plus autre chose.

— Ah ! père... père !... »

Maintenant c'était dans ses bras, à lui, qu'elle était, le front contre son épaule. Quel soulagement, mais en même temps quel déchirement que la victoire de son affreux deuil sur les préjugés, les résistances, la détermination obstinée de ce cœur volontaire ! Ah ! il céda donc enfin... mais c'était devant un cercueil ! Un vertige d'attendrissement et de regret, à cette pensée, emportait la force et la raison d'Odette. Pourtant, malgré l'angoisse intraduisible, son triomphe lui fut cher ; l'orgueil de son amour la souleva.

— « Père, dis-le... dis-le... que mon choix était juste... que Jean était digne de toi, digne de moi !

— Si je ne l'avais pressenti déjà, je le saurais, » dit M. de Ribeyran, « par la façon dont il est mort.

— Oh ! père, que tu me fais de bien !... Sois béni pour cette parole !... À présent tu peux tout me dire... Parle... Regarde-moi... Tu vois bien que j'ai du courage. »

Elle redressa un front de guerrière, cette fille et cette fiancée de soldats. M. de Ribeyran prit devant lui une lettre dépliée.

— « Voici ce que j'ai reçu, » dit-il, « par estafette, du ministre de la guerre. »

C'était — avec des condoléances officielles sur la triste et glorieuse fin de ce fils adoptif du marquis de Ribeyran — une copie de la dernière dépêche câblée de Majunga.

Le colonel Bailloud communiquait au Gouvernement la signature du traité, — du premier traité, celui que le général Duchesne avait emporté de Paris. Le gouverneur de Majunga avait reçu le second avant de connaître la prise de Tananarive. Aussitôt, il en avait chargé l'un des jeunes officiers les plus intelligents, les plus énergiques et les plus sûrs, avec mission de le

porter à franc étrier au général en chef. Le lieutenant Jean Valdret était parti avec cinq hommes résolus. L'entreprise paraissait bien hasardeuse, presque désespérée. Aussi le colonel Bailloud avait-il fait suivre ce premier messenger d'un courrier ordinaire, fortement escorté, qui marcherait par étapes rapides mais raisonnables, et qui avait chance d'arriver encore au moment opportun, pour peu que le siège se prolongeât.

Or dix jours après le départ du lieutenant Valdret, le colonel Bailloud avait reçu un exprès du général Duchesne, apportant la nouvelle de la prise de Tananarive et de la signature du premier traité. En rapprochant les dates, il était facile de constater que ce double événement correspondait au deuxième jour de la mission du lieutenant. Donc cette mission n'avait pu aboutir en temps utile. Mais ce qui ressortait non moins évidemment, c'est que le courrier venu de Tananarive aurait dû rencontrer l'officier ainsi qu'il avait rencontré le détachement parti en second de Majunga. Le fait de ne pas l'avoir croisé en route eût à lui seul donné tout à craindre. Malheureusement des indices plus précis ne laissaient aucun espoir de revoir jamais vivant le courageux messenger. Un maréchal des logis de sa suite, resté à Marololo, racontait une rencontre avec les Sakalaves où le lieutenant Valdret s'était battu comme un lion. Il avait poursuivi sa route, malgré des blessures qui ne pouvaient guère lui permettre d'aller loin. Et la dépêche du colonel Bailloud faisait encore entendre que d'autres circonstances, trop longues à indiquer, prouvaient abondamment qu'il avait dû périr victime de son héroïque obstination.

Tel était le bref et poignant compte rendu que le marquis de Ribeyran plaçait sous les yeux de sa fille. Quelle lecture pour ces yeux de charme et d'amour, faits pour refléter toutes les flammes de la passion heureuse ! Et rien n'était trop noir dans le tableau esquissé par le colonel Bailloud. Les circonstances auxquelles il faisait allusion sans les indiquer offraient bien le caractère de preuves.

En effet, le courrier et son escorte partis de Tananarive avaient, à cinq journées de marche de la capitale, trouvé le cadavre d'un chasseur d'Afrique, tué d'un coup de feu. Cette mort qui semblait récente, survenue dans un endroit dépassé par l'armée depuis longtemps, parut si singulière que le commandant de la petite troupe recueillit les papiers du malheureux

soldat pour établir son identité. Ces papiers, le colonel Bailloud devait les reconnaître pour ceux d'un des compagnons de Jean Valdret.

À Marololo, le major qui avait pansé les blessures du lieutenant certifiait que, sans être graves, ces blessures devaient déterminer la fièvre et un affaiblissement absolument incompatible avec l'effort que se proposait l'officier. Enfin, à quelques lieues de là, au poste d'Ambato, la garnison restait encore stupéfaite de l'arrivée d'un chasseur à demi mort, lié sur son cheval, ce qui indiquait un raffinement de cruauté de la part des sauvages. Cet homme avait rendu le dernier soupir sans reprendre connaissance. Le maréchal des logis ayant négligé de parler de ce camarade malchanceux, cause de leur échauffourée avec les Sakalaves, les envoyés du général Duchesne, traversant ensuite le village d'Ambato, se crurent en face d'un troisième épisode tragique après lequel il leur était impossible de ne pas conclure à la disparition définitive de l'infortuné lieutenant.

Si quelque faible espoir pouvait encore subsister, ce n'était que dans le cœur d'une femme amoureuse.

Odette s'écria en pleurant :

— « Je ne veux pas me considérer comme sa veuve. O père, donnez-moi cette satisfaction suprême de me dire sa fiancée ! »

La marquise Pauline intervint, de sa voix timide, pénétrée d'émotion :

— « Robert, accordez-lui ce qu'elle demande ! Votre fille se meurt de douleur, ne le voyez-vous pas ? Et l'autre... cet admirable enfant... ne mérite-t-il pas ?... »

Le marquis de Ribeyran demeura un moment indécis, puis il prononça avec fermeté :

— « Oui, je serais fier de Jean s'il était né de moi. Sa vie d'enfant et de jeune homme est pleine d'honneur, de loyauté, d'intelligence et de devoir. J'ai jugé dernièrement de la délicatesse de son cœur. Sa mort est celle d'un héros : car l'énergie avec laquelle il avait entrepris cette mission, la hardiesse de sa lutte, sa volonté de poursuivre malgré ses blessures prouvent une indomptable intrépidité. »

Odette écoutait avidement les paroles de son père. Sa douleur en était suspendue. Un tel éloge de celui qu'elle aimait, et sorti d'une telle bouche,

suscitait en elle un enthousiasme qui emportait tout. Un rayonnement éclatait dans ses magnifiques yeux, sous le cristal des larmes. Un sourire de douloureux orgueil flottait sur ses lèvres. Elle murmura :

— « J'ai lu tout cela en lui... Je ne me trompais pas...

— Je puis ajouter, » reprit le marquis, « moi qui connais sa naissance, que son sang le rattache à une ancienne et noble famille, aussi ancienne, aussi noble que la nôtre. »

Ce détail n'ajouta rien à l'émotion d'Odette. L'impétuosité de sa juvénile prédilection faisait bon marché des lois de l'atavisme. Jean était lui-même ; il n'avait pas besoin d'aïeux. En cela seulement elle ne ressemblait pas à son père, qui poussait jusqu'au penchant excessif, trop partial même, l'estime des grandes races.

Cependant, après quelques secondes de silence, M. de Ribeyran reprit :

— « Malgré ce que je viens de dire, ma fille, en faveur de l'homme que tu aimes, malgré la sincérité absolue de cette appréciation, j'affirme qu'il m'en coûte infiniment... que c'est pour moi un incalculable sacrifice... de te nommer sa fiancée... même devant son tombeau. »

Il articulait avec lenteur, comme si chaque syllabe lui eût causé un arrachement. Puis d'un ton plus rapide :

— « D'autant plus que je ne triche pas avec la mort. La parole que je te donnerais en ce moment je ne la reprendrais pas si un de ces hasards prodigieux, comme il en survient à la guerre, ramenait celui que nous ne comptons plus revoir.

— Ah ! » soupira Odette, abaissant ses paupières devant une vision de suprême espérance.

Tous trois se turent. La solennité du moment leur étreignait le cœur.

Mais la marquise Pauline se leva. Elle saisit la main de sa fille, la plaça dans celle de son mari, et fondant en pleurs :

— « Fiance-la, » murmura-t-elle, « à notre autre enfant... qui dort là-bas... pour jamais... Nous l'aimions tous... Tu l'aimais, Robert... tu l'aimais, toi aussi... »

Deux larmes jaillirent des yeux du marquis de Ribeyran... Vivement, dans la surprise de ces larmes, il se cacha le visage, et l'on vit une ondulation convulsive ébranler ses nerveuses épaules. Puis il se redressa, contempla sa fille, et, d'une voix ferme :

— « Odette de Ribeyran, j'accorde ta main à Jean Valdret. »

La jeune fille éperdue se jeta dans ses bras. Et elle songeait, secouée d'un frisson affreux :

« Malheureux père !... Moi qui ai juré de la porter, cette main, à mon époux, dans le tombeau ! »

XVII

Elles furent longues les semaines des fiançailles de deuil, du virginal veuvage.

Odette de Ribeyran connut les journées de lente détresse, les élancements aigus des souvenirs, le navrement des soirs et les songes décevants des nuits, suivis au réveil par un sursaut plus atroce du chagrin.

La maladie de Jean s'étant prolongée, ayant pris le caractère d'une fièvre cérébrale, un second courrier du général Duchesne, parmi des communications plus importantes, annonçait au colonel Bailloud l'arrivée tardive de son messenger, mais en ajoutant que le malheureux officier ne survivrait sans doute pas à ses effroyables fatigues. Le commandant de Majunga qui, d'ailleurs, n'avait parlé du lieutenant dans les dépêches officielles que pour expliquer l'insuccès de la mission, ne rectifia donc pas l'hypothèse de sa mort.

Ce fut quelques semaines plus tard, par une lettre détaillée du général Duchesne, que le ministre de la guerre eut connaissance à la fois des dangers courus par Jean Valdret et de sa guérison, désormais presque assurée. Le général en chef réclamait pour lui une éclatante récompense.

Au moment où le ministre manda par télégramme le colonel de Ribeyran, pour lui transmettre en personne cette bonne nouvelle, aucun message direct de Jean n'était encore arrivé à Étampes. Ce fut donc avec l'étourdissante soudaineté d'un coup de théâtre que le marquis apprit ceci : et que Jean Valdret allait revenir en congé de convalescence, et qu'à son retour il recevrait le brevet de capitaine avec la croix de la Légion d'honneur.

Si robuste d'âme et de corps que fût M. de Ribeyran, il jugea par l'émotion ressentie qu'il devait en ménager pour sa fille la trop foudroyante secousse. La nature énergique de cette enfant s'atténuait, dans les larmes secrètes. Elle ne supporterait pas en un seul choc cet accablement de bonheur. Il lui en ferait part peu à peu. Cette prudence lui vaudrait à lui-

même la gradation exquise de la joie qu'il dispenserait. Oh ! les lueurs d'enchantement qui, doucement comme une hésitante aurore, s'épanouiraient dans les beaux yeux !... Oh ! la sève fleurie de la jeunesse, remontant, flot après flot, vers les transparentes joues de nacre !... Oh ! la résurrection, la vie impérieuse reprenant sa course ! Et les bras autour de son cou à lui-même, le corps frêle et chéri sur sa poitrine, les balbutiantes bénédictions !

Regrettait-il sa parole engagée, le colonel marquis de Ribeyran ?

Non, car cet homme d'acier, dans le compartiment solitaire du train qui le ramenait à Étampes, avait des tressaillements d'impatience, des sourires nerveux, et, sur les prunelles, des brumes furtives, dans l'oppression trop délicieuse du merveilleux salut qu'il apportait à sa fille.

Et, lorsqu'il la vit, parmi le crépuscule d'hiver, descendre au-devant de lui le perron, — pauvre petite ombre, frissonnante dans l'effroi de cette communication pour laquelle on avait mandé le colonel au ministère de la guerre, — il oublia sa tactique, il ne put, lui, si maître pourtant de ses sensations, se contenir, et il dit aussitôt, l'enlaçant dans la crainte qu'elle ne chancelât :

— « Il vit... Odette !... Il vit ! Tu seras sa femme ! »

Elle crispa ses doigts dans les lourds vêtements militaires, son buste se raidit, sa respiration s'arrêta, ses yeux se révulsèrent sous les paupières palpitantes. Mais ce ne fut qu'un instant.

— « N'aie pas peur, cher papa... n'aie pas peur. Emmène-moi vers maman. »

Au seuil du salon, elle écarta le bras qui la soutenait.

— « Voyons, il me faut être assez forte pour entrer seule... »

Quand la marquise aperçut Odette, transfigurée malgré sa pâleur accrue, le visage illuminé d'une expression ineffable, elle se dressa en s'écriant :

— « Est-ce possible ?... »

La jeune fille inclinait la tête, suffoquée, sans paroles.

Alors le marquis de Ribeyran s'avança, et, avec un beau sourire mâle et heureux :

— « Madame, félicitez votre fille... Elle vous présentera bientôt son fiancé, le capitaine Jean Valdret, chevalier de la Légion d'honneur. »

Trois mois plus tard le rêve d'amour se réalisait, le mariage était célébré. Une fois de plus, sous les cieux éternels et changeants, la frêle étoile du bonheur se levait, palpait pour un couple humain. Une fois de plus, l'Invincible Charme opérait son miracle, et la plus magnifique illusion terrestre éblouissait deux êtres, afin que, dans l'abîme des choses, triomphât toujours du néant la splendeur merveilleuse et incompréhensible de la Vie.

Paris — Imprimerie A. LEMERRE, 6, rue des Bergers

Association des Amis
www.daniel-lesueur.com
de Daniel-Lesueur